This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NOUVELLE COLLECTION

JANNET-PICARD

# DIALOGUES DE VOLTAIRE

## II

3024469960

# VOLTAIRE

---

## DIALOGUES

*Tous droits réservés.*

E. Picard.

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY.

*VOLTAIRE*

# DIALOGUES

ET

## ENTRETIENS PHILOSOPHIQUES

RECUEIL COMPLET

DE TOUS LES DIALOGUES PUBLIÉS ISOLÉMENT OU SOUS CE TITRE

ET AUGMENTÉ NOTABLEMENT

*Par l'addition de tous les Dialogues extraits des Œuvres complètes de Voltaire*

PUBLIÉS DANS UN ORDRE NOUVEAU

AVEC INTRODUCTION, NOTES ET VARIANTES
INDEX PHILOSOPHIQUE

PAR

ANDRÉ LEFÈVRE

TOME II

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27, PASSAGE CHOISEUL, 31

M DCCC LXXIX

TAYLOR INST. OXFORD

# VOLTAIRE ET LES RELIGIONS

---

*Écr.·. l'I.·.*

## I

Le plus charmant et le plus fin de nos écrivains, le délicieux romancier de « l'homme admirable », n'a-t-il pas dit à peu près, non sans dédaigneux atticisme : Aux natures simples et sans nuances, aux amis des solutions sommaires, aux esprits qui ne veulent pas tourner autour des choses, qui se refusent à jouir du faux aussi bien que du vrai, à ceux-là « Voltaire suffit » ? C'est assez insinuer que la critique du XVIIIe siècle est non avenue, et que Voltaire a fait œuvre superficielle.

Tel n'est pas l'avis, semble-t-il, des intéressés, de ceux qui, naguère, prêtaient au glorieux anniversaire de Bolingbroke, de Zapata et de Boulainvilliers le concours de leur plain-chant. Ces lamentations épiscopales, si nettement coupées par l'ironie d'un vieux politicien, ces furies déchaînées par les gazettes de la réaction, ces litanies célébrant en faux bourdon, dans plus de vingt mille églises et chapelles,

le centenaire de l'Antéchrist, sont des manifestations qui ont leur éloquence: n'ont-elles pas fait débiter à quarante mille exemplaires et plus le gros volume où tient à grand peine un trente-troisième des œuvres de Voltaire?

Ainsi, d'un côté, la science raffinée, la haute culture; de l'autre, la cléricature de toute robe et de tout poil. Eh bien! nous craignons que, pour une fois, il ne faille donner raison aux « papimanes ». Ils ont bien vu. Décisive et profonde est la critique de Voltaire.

— Mais Voltaire ignorait l'hébreu, le phénicien, les cunéiformes et les hiéroglyphes. Son érudition est de seconde main. Il traite les textes avec un sans-gêne! A ce point qu'un Chaumeix, un Nonotte, un Patouillet, oui, des cuistres, des « excréments de théologie », ont pu le convaincre de légèreté. — Ces triomphes navrants sont-ils authentiques? C'est ce que nous n'éprouvons nulle envie de vérifier.

Il est beaucoup moins précieux qu'on le croit de savoir si Marc a précédé Mathieu, si le diable a transporté Jésus sur la montagne un lundi ou un dimanche.

Qu'on nous entende bien. Toute science vaut par elle-même; et nous sommes à cent lieues d'un dédain, fort ridicule, pour les solides travaux d'un Strauss, d'un Renan, d'un Jules Soury; l'histoire en profite et l'esprit s'en réjouit. La science des religions, envisagées comme simples accidents de l'évolution intellectuelle, est l'une des gloires de notre temps. Mais à force d'en dévoiler l'artifice, d'en suivre les aventures et les vicissitudes, l'on en vient à un *dilettantisme* aussi dangereux qu'irritant.

Autre est le cas de religions mortes, comme sont le mazdéisme perse et le polythéisme grec, ou lointaines, comme le brahmanisme, le bouddhisme et l'islam; autre celui d'une religion vivante, présente, puissante, qui tient les femmes et, par elles, les enfants, se cramponne à la jeunesse et ose attaquer

ouvertement les hommes. Celle-ci, il ne s'agit pas uniquement d'en conter l'histoire; il s'agit de l'éliminer; ensuite il sera loisible de la classer à son rang dans le muséum où prendront place toute faune et toute flore métaphysiques. En restituant, avec amour, et des racines au faîte, le mancenillier dont les fruits et l'ombrage ont endormi, ont étouffé cinquante générations, il ne faut pas oublier, même aujourd'hui, que l'arbre végète encore et répand ses miasmes délétères.

— Mais Voltaire a été homme de parti. — Je crois bien, et du bon.

Ici, l'on ajoutera quelque bel aphorisme sur le désintéressement de la science : La science n'a point de but, elle n'a d'autre objet qu'elle-même. Lieux communs qui, à leur place, ne manquent pas de majesté; mais ils manquent de vérité. Toute science a pour but la destruction de l'erreur, toute science a pour objet l'utilité de l'homme. Ainsi pensait Voltaire.

— Mais que devient cette tolérance dont il s'est fait l'apôtre ? — La tolérance est le respect, non de l'opinion, mais du droit d'autrui. Elle n'a rien de commun avec l'indifférence; c'est une garantie mutuelle de liberté. Voltaire l'offre à tous et la réclame pour lui. Si les autres gardent le droit d'obéir et de croire, à plus forte raison entend-il se réserver le droit de nier; et il en use.

— Mais il a ri. —

Voilà le grand, le terrible grief. Les religions sont choses graves; et la négation la plus convaincue doit les aborder chapeau bas, avec une révérence atténuée, tout au plus, d'un demi-sourire. C'est ce que Voltaire ne pensait pas. Où nous ont menés ces politesses, qui ne devaient tromper personne ? A une recrudescence, sinon de l'orthodoxie, au moins de ce qu'on nomme le sentiment religieux. En prenant au sérieux des fictions, en s'attaquant à des moulins à vent, nos éminents, érudits, sagaces

exégètes ont bien pu obtenir des succès personnels, parfaitement mérités; ils ont fait « le marché d'autrui »; ils ont, autant qu'il était en eux, infusé une nouvelle vie à ce qu'ils croyaient mort, au *sujet* qu'ils dissèquent dans toutes les règles de l'art.

Pour apprécier sainement la polémique de Voltaire, il ne faut jamais oublier le but qu'il poursuivait.

Voltaire n'a pas été, n'a pas voulu être l'amoureux de la *Chose en soi*, le dilettante qui s'amuse des aberrations humaines et se plaît, tantôt à ressusciter les bizarres figures de la mythologie judéo-alexandrine, tantôt à farder de tendres couleurs un Jésus idyllique. Il n'a pas été le « vivisecteur » après coup qui plonge curieusement le scalpel dans le cerveau disparu du Nazaréen; le chimiste aventureux qui s'ingénie à précipiter, à soupeser, à définir l'atome de folie épanoui jadis dans l'écorce grise d'un voyant. Non; Voltaire a été le médecin qui, en présence d'un mal, cautérise la plaie et cherche à prévenir la contagion. C'est dans l'intérêt urgent de l'humanité que Voltaire s'attaque aux fragments, précieux pour nous à tant de titres, de la littérature juive, et aux élucubrations mal digérées des apôtres de seconde, troisième, vingtième main. Tel est l'intention constante et avouée qui fait la haute portée et la puissance de la critique Voltairienne.

Voltaire a écrit sur sa bannière: *Ecrasons l'Infâme* (superstition ?) et il a vaincu par ce signe. Oui, en dépit des restaurations factices, il a vaincu. Lorsqu'on interrogera les ruines de l'édifice qu'on étaie en vain, sur toutes les pierres de la base on distinguera la marque de ses coups.

Strauss a cru pouvoir déclarer que, dans la *Bible enfin expliquée*, dans le *Dictionnaire philosophique*, dans les *Dialogues*, Voltaire n'a rien ajouté à l'exégèse antérieure. Qu'importerait, si les connaissances acquises suffisaient à sa tâche? Il les a condensées et divulguées; il a fait éclater aux yeux de tous ce

qui était réservé aux controverses théologiques; il a traîné au grand jour le secret des sacristies, les livres saints prudemment enfermés sous un triple scel. Cela seul serait nouveau. Mais il ne faudrait pas croire que sa critique soit à ce point banale et approximative. Gardons-nous des illusions entretenues par le germanisme combiné avec un certain amour-propre. Pour être aiguisés en sarcasmes, les arguments de Voltaire n'en sont pas moins solides; ils sont restés dans la blessure, au défaut de la cuirasse.

Nul plus que nous ne s'intéresse aux fouilles hardies de l'érudition moderne. Eh bien! en toute bonne foi, dans leurs révélations, nous ne trouvons rien, ou presque rien, qui n'ait été indiqué, prévu, d'avance utilisé par Voltaire. Avec moins de minutieuse exactitude dans les faits, il a dans la méthode plus de sens pratique, plus de justesse dans le point de vue.

Quelles sont les principales thèses de la critique moderne? Incohérence des morceaux réunis dans la Bible; remaniements, interpolations perpétuelles dans un texte sans cesse rajeuni, tardivement fixé; inanité des prétendues concordances entre les prophéties, les généalogies et les Evangiles; fabrication après coup des légendes chrétiennes; hostilité de Pierre et de Paul; supposition du voyage de Pierre à Rome et de son martyre; laborieux établissement des dogmes; mélange indigeste des théurgies orientales et de toutes les bribes de la mythologie méthaphysique avec le monothéisme étroit des Juifs; invention récente de la mariolâtrie; paganisme du culte des saints; déplorable et imparfaite adaptation d'une doctrine antisociale par essence à la direction de la vie terrestre et au gouvernement des hommes. De ces questions et de cent autres, laquelle n'a pas été posée et résolue par Voltaire? Où est la divergence dans les conclusions? On dirait parfois que l'exégèse a seulement figé en grave et

pesant langage la raillerie ailée de Boulainvilliers ou de l'Empereur de la Chine.

## II

Voltaire s'est répété souvent, avec une ardeur infatigable ; et pas n'est besoin d'explorer ses œuvres complètes pour rassembler ses idées sur l'ancienne et la nouvelle foi. Lui-même a pris soin de les résumer dans quatre ou cinq morceaux célèbres, et nos Dialogues suffiraient à nous fournir une ample moisson de démonstrations auxquelles une exégèse plus avancée n'a pu apporter que des amendements secondaires.

« Les hommes les plus versés dans l'antiquité, » dit l'Homme de bien au Caloyer, « pensent que ces livres (le *Pentateuque*) ont été écrits plus de sept cents ans après Moïse. » En effet, sauf de très-rares passages de la Genèse, d'ailleurs remaniés, le reste du Pentateuque est postérieur aux rois, et la rédaction qui est venue jusqu'à nous date, sinon d'Esdras et du retour de Babylone, au moins de la réforme piétiste accomplie au septième siècle, sous Josias.

Il s'en suit que les faits relatés dans ces cinq livres fondamentaux ne méritent qu'une créance très-réservée ; d'autant qu'ils sont demeurés absolument inconnus des nations les plus voisines et les plus intéressées à les connaître. Si l'émigration de plusieurs tribus sémitiques entrées en basse Egypte avec les Hyksos paraît mentionnée dans quelques documents du XIVe siècle avant notre ère, nulle part on ne voit trace des dix plaies odieuses infligées par un magicien juif aux sujets de Pharaon, encore

moins du chemin ouvert à six cent trente mille combattants à travers la mer Rouge; encore moins des deux colonnes de feu et de fumée ou de la manne du désert.

Mais à considérer en elles-mêmes, soit les traditions cosmogoniques et historiques du peuple hébreu, soit les aventures des tribus en marche vers la terre promise, que de contradictions n'y relève-t-on pas? Que d'absurdités?

Tout d'abord, dans le récit confus des premiers temps du monde, se révèlent deux ou trois courants de légendes, venus d'Assyrie, de Chaldée ou de Perse, et qui se brouillent dans l'ignorante imagination des compilateurs. Tantôt ce sont des dieux, les Elohim, tantôt un seigneur, un puissant, Iahvé, dont le souffle voltigeait sur les eaux, qui mettent fin au *tohu-bohu*. La lumière est créée avant l'astre qui la répand, avant les yeux sans lesquels elle ne serait pas. Un firmament, c'est-à-dire une voûte solide, est étendu au-dessus de la terre. Ici, l'homme est créé mâle et femelle (l'androgyne de Platon?) là, Iahvé tire la femme d'une des côtes d'Adam, qui, apparemment, en avait treize. L'homme, façonné avec de la boue, est jeté tout brandi dans un grand jardin d'où sortent quatre grands fleuves dont les sources, si tant est qu'il vaille la peine de les chercher, seraient séparées par cinquante et cent lieues. Dieu, tous les jours vers midi, vient se promener dans l'Eden; il converse avec Adam, tandis que le serpent, cette rusée créature, siffle d'excellents conseils à l'oreille d'Eve. En quelle langue ce quatuor? Dieu interdit à l'homme le fruit de l'arbre de la science, une pomme, le chasse du jardin pour n'avoir pas voulu vivre imbécile, lui inflige le travail comme châtiment, et place à la porte un bœuf ailé d'Assyrie (Chérubin n'a pas d'autre sens) armé d'une épée flamboyante.

Voltaire s'est égayé sur ces inventions saugrenues. Qui s'en étonnera? Qu'est-ce qu'un Dieu qui se

promène ? Qu'attendre d'une loi qui débute par la proscription de la science et la dégradation du travail ?

Rappellerons-nous les Géants, nés d'un commerce entre les bœufs ailés et les filles des hommes, alors qu'il ne pouvait exister encore qu'un homme et des enfants à la mamelle ? les cataractes du ciel, un déluge universel, postérieur de quelque mille ans à l'érection des Pyramides de Sakkarah et de Giseh ? l'arche de Noé où se logent les échantillons de toute la faune, depuis l'amibe et le phylloxera, depuis la vipère, jusqu'au tigre et au mammout : la baleine au moins était restée dehors ? Abraham et ses fétiches, et le contrat qu'il passe avec Iahvé, et Sarai mère à soixante-quinze ans, et Agar mourant de soif au désert ? le patriarche chassant sa concubine et exploitant sa femme qu'il présente comme sa sœur à des rois trop généreux (il leur en cuit!) : quelle moralité chez le peuple qui pratique une telle industrie, ou chez l'auteur qui l'imagine ? Et cet auteur écrit sous l'inspiration d'un Dieu. Voltaire en fait des gorges chaudes, comme on sait ; mais ce n'est pas fini de rire.

Voici des anges qui descendent à Sodome. Toute une ville se rue sur eux pour les violer. Un père, le seul honnête homme du lieu, offre ses filles à cette meute lubrique ; éducation qui les mène à l'inceste ; car il s'agit ici du vertueux Lot, digne neveu d'Abraham. Plaignez le pauvre Isaac : il a failli être assassiné par son père, en cérémonie ; il est dupé *in extremis* par son fils. Convenez qu'on n'est pas plus aveugle : prendre une peau de chevreau pour la main de son premier-né ! Mais la niaiserie du père ne diminue pas la scélératesse du fils. Jacob vole à Edom le velu son droit d'aînesse, il vole à Laban le croît de son troupeau. On éprouve quelque plaisir à le voir refait à son tour par son beau-père, quand il achète, au prix de quatorze ans de service, les deux sœurs Lia et Rachel, abreuvé d'amertume par ses enfants, qui vendent

leur frère. Ils ne sont pas tendres, ces patriarches, Sichem en sait quelque chose. Passons sur les rêves puérils du pudibond Joseph, le sage accapareur de blé; dans son histoire, au moins, se glisse une lueur de mansuétude et de grâce. Mais Jacob, devenu Israël depuis qu'un ange lui a passé la jambe, finit comme il a commencé, par une supercherie : ne s'avise-t-il pas, à son lit de mort, sans raison aucune, d'intervertir l'ordre de la naissance entre les deux fils de son bien-aimé Joseph ? Et toutes ces belles choses s'accomplissent par la volonté, s'écrivent sous la dictée du Dieu infaillible, qui n'ignore pas moins l'astronomie que la géographie, la morale que la physique.

L'Exode est moins curieux que la Genèse ; il n'est pas plus raisonnable. Moïse exécute des tours d'adresse devant Pharaon; les magiciens du roi, avec une égale facilité, reproduisent sur-le-champ ces prétendus miracles. Pour couper court à cet assaut de jongleries, Moïse en est réduit à faire manger les serpents de ses adversaires par les siens. Enfin, ne laissant derrière lui que sang et que ruines, il fuit avec six cent mille combattants, ce qui suppose deux ou trois millions d'âmes, poursuivi par toute la jeunesse égyptienne, qu'il vient de faire massacrer par l'ange exterminateur; à marée basse, il franchit une mer à pied sec, chargé des richesses pillées avant son départ; il erre quarante ans dans un désert qui se traverse en huit jours. Au lieu de marcher en avant, il s'occupe à écouter un buisson ardent, il fait l'ascension du Sinaï pour en rapporter, au milieu du tonnerre et des éclairs, dix préceptes banals, que tous les peuples possédaient sans avoir eu besoin de les chercher si haut, et que lui-même avait dû réciter à l'école.

On objectera que le peuple saint était fort ignorant, puisque Dieu est obligé de lui enseigner à ne pas manger de chair étouffée, de porc trichiné,

d'ixion et de griffon, ni de lièvre, sous prétexte que cet animal « rumine et n'a pas le pied très-fendu »; crédule, puisqu'il ajoutait foi aux vertus d'une eau souveraine pour révéler l'infidélité des femmes et aux paroles d'une ânesse qui savait l'hébreu; très-vicieux, puisque la sodomie, voire la bestialité, sont ses péchés mignons; très-sale, puisque Iahvé, « plus soucieux des derrières que des âmes immortelles », croit devoir formuler à son intention les règles de l'*Ars cacatoria* (il est vrai que Manou, lui aussi, est expert sur ce chapitre, que Rabelais a complété); très-peu attaché à son dieu jaloux, puisqu'il profite d'une absence de Moïse pour retourner au culte d'Apis, sous forme de veau d'or; très-lâche, puisqu'il laisse massacrer par le même Moïse vingt-trois mille des siens qui avaient adoré ce veau, quatorze cents qui avaient disputé l'encensoir à Aaron, et encore vingt-quatre mille, parce qu'un seul hébreu avait couché avec une Madianite; très-féroce, puisque, ayant surpris le camp des Madianites, dont le grand-prêtre Jéthro était beau-père de Moïse, il égorgea « tous les mâles et toutes les veuves, les épouses et les mères, et ne garda que les petites filles... Et, à propos de filles, dit Zapata, pourrai-je tenir mon sérieux, quand je dirai que Moïse trouva trente-deux mille pucelles dans le camp madianite, avec soixante-et-un mille ânes? Ce n'est pas deux ânes par pucelle! »

Avouez, toutefois, que, si le dieu se faisait digne du peuple, Moïse n'était guère plus sage que l'un et que l'autre. Il réduit le veau d'or en cendres, qu'il fait avaler à son peuple. Bien. Mais pour ramener à Dieu ses administrés, il les force d'adorer des serpents d'airain. Incapable de trouver les chemins de la terre promise, il prétexte que Dieu lui en interdit l'entrée. C'est une excuse. Mais pourquoi ne confie-t-il pas les Juifs à un meilleur guide? Josué n'est-il pas là, l'homme qui sait faire tomber les murailles au son des trompettes, le puissant exorciste, faible

astronome, qui arrête à onze heures du matin le soleil et la lune, pour exterminer à loisir des ennemis accablés déjà par une pluie de pierres ?

Enfin, voici les Hébreux établis dans leurs étroits cantonnements, entre les Phéniciens civilisés, qu'ils appellent Philistins, et les bandes moabites, amalécites, iduméennes, errantes au delà du Jourdain. Ils comptent sur les bienfaits, tant de fois promis, du dieu qu'ils portent dans un coffre. Vaines espérances ! Leur histoire n'est qu'une suite de calamités et de servitudes. Il faut que, par intervalles, une femme inspirée, Débora, un hardi compagnon, Aod, Jephté, Gédéon, Samson, les délivre par quelque coup désespéré. Il y a bien des atrocités et bien des fables dans ces aventures des Juges. Jephté massacre quarante-deux mille Juifs, des Ephraïmites, pour n'avoir pas bien prononcé *Schibboleth*; il sacrifie sa fille unique à un vœu ridicule, qui prouve l'habitude des holocaustes humains. Samson allume la queue à trois cents renards, fait d'une dent jaillir une fontaine, et assomme on ne sait combien de guerriers avec une mâchoire d'âne : « Quand il s'agit de mâchoire d'âne, vous me devez des éclaircissements, » dit Zapata. Que ne demande-t-il aussi à Gédéon si ses trois cents cruches ne sont pas une figure du fameux boisseau dont certaines gens aiment à coiffer la lumière ?

Voltaire voit dans Samson une contrefaçon d'Hercule. C'est presque deviner les conjectures modernes qui en font un héros solaire dont la nuit tranche la force avec la chevelure. On lui reprocherait à bon droit de méconnaître, soit la vaillance de ces vigoureux patriotes et l'énergie native de ce peuple si vivace, soit le prix de ces traditions nationales et mythiques, si la logique de sa thèse ne lui commandait pas d'insister sur le perpétuel manque de foi de Sabaoth, sur l'état précaire du peuple choisi, sur les crimes des chefs et les vices des hommes. Aussi, comme il s'arrête avec complaisance au cas

du pauvre lévite d'Ephraïm qu'on veut violer, — à quoi donc avait servi l'incendie de Sodome ? — qui livre sa femme pour se soustraire à la politesse et, quand cette malheureuse a péri d'épuisement, la dépèce en douze morceaux destinés aux douze tribus d'Israël ! Comme il aime à citer, parmi les aïeules de David, la courtisane Raab, qui livre sa ville, l'équivoque Thamar qui, sur la berge d'un fossé, se laisse *connaître* par son beau-père Juda, l'adroite Ruth qui se coule sous le manteau du bonhomme Booz !

Il stigmatise la fureur du dévot théocrate Samuel, celui dont l'ombre fut si docile aux conjurations de la pythonisse d'Endor, ce prêtre qui offre en holocauste à son dieu sanguinaire tout un peuple vaincu et qui dépose un roi pour avoir hésité à scier en deux son prisonnier Agag. Il plaint Saül, chercheur d'ânesses, tour à tour amusé, trahi, détrôné par le frondeur harpiste David, l'homme selon le cœur de Dieu.

Replacés dans leur milieu, David et Salomon, certes, ont leur mérite. Toute proportion gardée, l'un est une sorte de Clovis, l'autre un Charlemagne au petit pied; ils ont imposé aux clans juifs une cohésion passagère. Le premier passe pour avoir composé quelques élégies et dithyrambes, pauvres d'idées mais riches de formes; les livres attribués au second, par un certain scepticisme grandiose, ou par un désordre voluptueux, tiennent un rang distingué parmi les essais de morale et les poëmes érotiques; enfin celui-ci, homme de goût, a fait bâtir un somptueux édifice, attiré à Jérusalem les trésors de l'Orient, et répandu sa renommée jusqu'au fond de l'Arabie. On comprend que ces deux hommes, pour les Hébreux, pour le monde sémitique tout entier, soient restés les types du guerrier et de l'homme d'Etat. Et c'est fort naturellement que les demi-juifs, rédacteurs des Evangiles, ont été amenés à introduire dans les généalogies

de Joseph ces héros nationaux, sans réfléchir que Joseph n'était pour rien dans la naissance de Jésus, et que les vrais dieux n'ont pas d'ancêtres. Mais leur sagacité n'allait qu'à jeter de la poudre aux yeux de leur public ignorant. Ils n'avaient pas songé non plus que mêler ces personnages à leur légende, accorder à leurs psaumes et à leurs chants d'amour une inspiration divine, c'était sanctifier leurs actes et, de ces luxurieux, de ces meurtriers, faire « des saints rois les plus parfaits modèles », comme nous le dit le jeune élève de l'abbé Joad, le petit séminariste orthodoxe, l'Eliacin de Racine. Cette conséquence a frappé Voltaire; aussi pour en démontrer la dangereuse absurdité, épluche-t-il malignement la vie et les œuvres de David et de Salomon.

Dieu merci, la carrière du fort danseur devant l'arche est émaillée d'assez laides peccadilles. La morale y cherchera peu d'exemples. Duplicité, cruauté, adultère, luxure y fleurissent à l'envi. Nous ne citons que pour mémoire l'enlèvement de la complaisante Bethsabée, le guet-apens où périt Uriah, les crimes suivis d'illusoires pénitences, et nous laissons le vieux pêcheur aux mains de la jeune Abisag, qui le réchauffe un peu tard. La famille est faite à l'image du chef; un des fils viole sa sœur, un autre se révolte contre son roi; l'héritier adultérin, Salomon, débute par faire assassiner son frère; après quoi, il tue le meurtrier, car Salomon est un roi juste; sa sagesse, dégoût des plaisirs dont il s'est gorgé, se concilie avec un aimable abandon : il a sept cents femmes et trois cents concubines, ou *vice-versa*.

Quant aux roitelets d'Israël et de Juda, qui défont l'œuvre des deux grands monarques, l'histoire de leurs luttes intestines, des catastrophes qu'ils attirent sur Samarie et sur Jérusalem, n'est qu'un tissu d'humiliations et d'atrocités. Les faveurs de Iahvé n'ont pas été de longue durée. Il est vrai que

son peuple chéri lui a donné de fréquents sujets de plainte; mais Juda, au moins, qui avait conservé son culte, méritait plus d'égards; et Juda, précisément, est aussi maltraité qu'Israël infidèle et idolâtre.

Au reste, le monothéisme tardif et intermittent des Juifs n'impliquait aucunement la croyance en un dieu universel. Il y avait chez les Sémites beaucoup d'autres divinités, aussi uniques et aussi jalouses, dont les adorateurs de Iahvé ne contestaient pas l'existence : ils se bornaient à proclamer la supériorité de leur dieu national. Voltaire a rappelé très à propos ces paroles de Jephté, disant à je ne sais plus quelle peuplade voisine : « Vous possédez de droit ce que votre dieu Chamos vous a donné; souffrez donc que nous prenions ce que notre dieu Adonaï nous a promis ». Les conquêtes de David étendirent le domaine de Iahvé, les splendeurs de Salomon ajoutèrent à son prestige; et bien que le schisme des dix tribus eût porté une grave atteinte à son autorité, les prêtres, les prophètes fidèles à la patrie juive, conservèrent, en la développant, l'idée à laquelle l'expansion de leur race avait donné naissance. La possession du seul vrai dieu flattait leur orgueil et les consolait dans leurs malheurs. La connaissance plus ou moins vague de la méthaphysique platonicienne acheva d'élargir en monothéisme absolu leur monothéisme relatif. Ils acceptèrent en même temps le dualisme des Perses, non sans inconséquence; mais la fable des anges rebelles et déchus leur présentait deux avantages : une explication naïve du problème du mal ; un moyen d'écarter les dieux étrangers et rivaux, facilement réduits en démons, en complices de Satan; ils crurent, d'ailleurs, sauvegarder suffisamment l'unité divine en subordonnant l'éternel ennemi à l'éternel vainqueur dont il est la créature et reste l'instrument. Enfin, non moins qu'une vivace espérance, les traditions nationales qui leur

montraient dans leurs patriarches, dans leurs juges et leurs rois des mandataires ou des familiers de Iahvé, peut-être le rôle de médiateur attribué à Mithra, les habituèrent à réclamer, à prédire l'intervention d'un envoyé de Dieu, d'un messie rédempteur qui les rétablirait dans leur gloire et leur indépendance. Un tel homme, que les Juifs attendent encore, devait nécessairement appartenir à la descendance de Salomon et de David.

Ces doctrines, qui sont bien le fonds de la théodicée chrétienne, le point d'attache entre l'ancienne et la nouvelle foi, et à ce titre le christianisme est bien la suite du judaïsme, ces doctrines que d'inhabiles interpolations avaient glissées dans le récit de la Genèse, que le livre, étranger et annexe, de Job avait déjà popularisées dans la littérature juive et pour ainsi dire incorporées à la Bible, elles inspirent, elles échauffent en leurs divagations lyriques les voyants dont Jésus, le Jésus réel, fut le prosaïque successeur. Car Jésus était un voyant juif; il venait « non pas détruire la loi, mais l'accomplir ». C'est le génie aventureux de Paul qui, retournant la proposition, a déchaîné le christianisme sur l'univers. Rudement combattu par les esprits bornés, par les disciples immédiats du Nazaréen, il triompha, pour notre malheur, et détourna en religion acceptable à tous les crédules et à tous les déclassés une mince hétérodoxie juive. Mais, juif lui-même et nourri dans le messianisme juif, Paul était aussi trop habile pour retirer à l'idée nouvelle l'appui d'une antique tradition. En modelant sur quelque événement ou passage biblique chacune des actions et des paroles du messie prétendu, on reportait l'origine du christianisme aux premiers âges du monde, par-delà même la création et le chaos; on assurait à toutes les fables de la mythologie chrétienne une série d'assises inébranlables. Et tel fut assurément, Strauss l'a montré par le menu, le calcul instinctif ou raisonné des trente ou quarante

fabricateurs d'Evangiles, soit qu'ils inclinassent au judaïsme hérétique de Pierre et de Jacques, ou qu'ils fussent partisans, avec et après Paul, de l'église universelle. La conclusion de leur travail fut le : *In principio erat Verbum*, du pseudo-Jean. Dès lors, l'Ancien Testament devenant une figure du Nouveau, le judaïsme n'était plus qu'une forme préparatoire du christianisme; la vérité partielle devait s'effacer devant la vérité totale, qui lui était virtuellement antérieure; elle n'avait plus de valeur que comme élément de la vraie, de la seule religion; et ses partisans obstinés devenaient les ennemis de Dieu, livrés dans ce monde à l'abomination et aux supplices, dans l'autre à la damnation éternelle. Ainsi se trouvaient conciliés, résultat logique bien que bizarre, le respect des livres juifs, qualifiés de saints, et la haine du culte juif.

Mais on ne transforme pas impunément une religion en preuve d'une religion contraire. Il fallut recourir aux expédients les plus étranges pour diviniser Jésus sans amoindrir Iahvé, pour sauver l'unité divine tout en distinguant le nouveau dieu de l'ancien. De là cet étonnant imbroglio de la trinité, où le fils est aussi vieux que le père, où leur inutile trait d'union, l'esprit saint, ne le cède en rien à ceux dont il procède, également ou à moitié, de telle façon que ces trois membres de l'unité demeurent trois personnes et ne forment qu'un seul être. Un dieu qui engendre un dieu et le fait mourir; un troisième dieu, délégué par le premier pour engendrer le second dans le sein d'une femme abusée, sans entamer toutefois la virginité de cette mère! et qui est avec les deux premiers un seul et même dieu : comprenne qui pourra! Augustin, après avoir entassé seize livres sur ce mystère, n'en est pas plus avancé; il avoue qu'il a parlé « pour dire quelque chose », et il lance, l'occasion est bonne, le fameux *Credo quia absurdum, credo quia impossibile!*

Ce n'est pas tout. Comment faire d'un homme un dieu sans entacher sa naissance d'illégitimité? On n'hésita pas à sacrifier l'innocent Joseph, un descendant de David! On le fit passer, avec Amphitryon, dans la classe des pères putatifs. Conséquence inévitable de l'*incarnation*. Ainsi le christianisme en était réduit à emprunter la fable d'Héraclès et de tous les demi-dieux. Parlerons-nous des deux natures, de la transsubstantiation, de la rédemption fondée sur l'inique doctrine du péché originel, qu'elle devait au moins racheter, et dont elle laisse subsister toutes les conséquences? Il existe, à la Bibliothèque nationale, derrière l'hémicycle des conservateurs, un profond sous-sol, un gouffre à plusieurs étages où dorment serrées sur des tablettes de fer les élucubrations de tout format imprimées depuis qutre siècles sur, pour ou contre ces choses. Laissons-les aux mornes gardiens qui hantent ces régions inférieures.

L'ignorance des foules, hébétées par la domination romaine, séduites par la promesse d'une vie meilleure, l'habitude des superstitions et des fables, les miettes de Platon dont les nouveaux docteurs assaisonnaient leur métaphysique incohérente, expliquent le succès d'une informe et monstrueuse théologie; mille ans de moyen âge en perpétuèrent l'empire. La première révolte des esprits réveillés à la lumière de la Renaissance n'alla qu'à en réformer l'enseignement et l'interprétation. Loin d'ébranler l'autorité des concordances supposées entre les écritures juives et les livres chrétiens, Luther et Calvin considérèrent plus que jamais la Bible comme la source de toute vérité. La Réforme, du moins, engagea les hommes à étudier plus profondément ces textes d'où découlait leur croyance. Il est des monuments qui ne veulent pas être regardés de si près. En même temps que la science croissante convainquait d'erreur les sacrés écrivains et le dieu dont ils se prétendaient inspirés, la raison commença d'apercevoir

et d'apprécier l'artifice, tout à fait insuffisant et puéril, qui avait présidé à la combinaison de la légende chrétienne avec les données bibliques, des mythes de la Syrie et de l'Egypte avec les conceptions alexandrines; la critique démêla les éléments, très-humains, de la prétendue vérité divine et éternelle. Ce qui avait fait la force de la religion en devint la faiblesse.

Il n'était pas difficile de découvrir que les gaillardises de la Sulamite n'avaient rien à voir avec l'union du Christ et de son Eglise, que les seins qui bondissent comme des chevreaux, et le reste (voir Bossuet), seraient une image peu décente de l'empressement des fidèles. Il sautait aux yeux que Jésus était fort étranger au prophète qui court tout nu dans les rues avec un bât sur le dos, à celui qui mange ce que vous savez et qui ne descend du char de flammes que pour conter en termes obscènes les pratiques d'Oollah et d'Aolibah, et tout autant à ce saint homme Osée, si obéissant au dieu qui l'envoie expérimenter les amours faciles. Les preuves dites historiques ne tiennent pas contre le plus simple examen. Voltaire ne s'est pas contenté de le crier bien haut pour ceux qui le pensaient; il l'a dit et ressassé pour ceux qui l'ignoraient; et comme il ne mâche pas les mots, il accusa formellement d'imposture les inventeurs de ces falsifications; et comme il était ingénieux, il trouva piquant de faire mentir Boileau et de voir si vraiment

> De la religion les mystères terribles
> D'ornements égayés ne sont pas susceptibles.

Quant aux preuves, qu'on peut nommer intrinséques, tirées de la légende et des miracles de Jésus ou des apôtres, il faut n'avoir point lu *Rigolet* et *Bolingbroke* pour s'y arrrêter encore. C'est affaire à certains buveurs d'eau, de méditer sur le vin de Cana, sur les exorcisés, les paralytiques qui jettent

leurs béquilles, les ressuscités parlants, sur les démons envoyés dans le corps des pourceaux innocents, sur la montagne où un dieu se fait porter par un diable, et d'où l'on contemple tous les royaumes de la terre. Miracles pour miracles, rien ne vaut ceux de Moïse et de Josué; rien ne vaut les métamorphoses d'Ovide; sans parler des prodiges accomplis par les dieux de toute figure et de tout pays, tous aussi vraisemblables et aussi certifiés que peuvent l'être l'incarnation ou la transsubstantiation.

On ne peut guère séparer l'enseignement chrétien des mystères sur lesquels il se fonde. Cependant les dogmes, le culte, les sacrements, peuvent valoir par eux-mêmes. Qu'ils aient ou non été promulgués par le Christ en personne, ou bien laborieusement excogités par l'Eglise, et là-dessus on peut consulter, si l'on a du temps, les Abdias, les Papias, les Clément, les Cyrille, les Eusèbe, et tout ce qu'il y a de grands et petits pères (Voltaire en joue avec autant de grâce, sinon avec autant de précision, que nos savants), ces préceptes et ces pratiques relèvent surtout de la raison. Or, que dit la raison, du péché originel, de la rédemption, du baptême, de la trinité, de l'eucharistie, ou de la confession, ou encore de l'immaculée conception? Vous trouverez la réponse dans mille passages de Voltaire. Il est donc inutile de toucher ici des points encore délicats. A quoi bon faire crier le malade?

Dégagé d'une mythologie en somme fort médiocre, déchargé de cette divinité qu'il ne semble pas s'être attribuée, et de la religion compliquée que peut-être il n'a jamais cherché à construire, Jésus, le fils très-légitime d'humbles artisans, le frère de Jacques et de plusieurs autres, apparaît comme un homme très-justement mécontent de l'état social où il vit, très-irrité contre les hypocrites du Sanhédrin; comme un orateur populaire

bien doué, à tendances sensiblement communistes, peu familier avec l'économie de toute société civilisée, considérant la remise des dettes comme le dernier mot de l'idéal terrestre, invoquant sans cesse la justice qu'il confond avec une sorte de sympathie ardente et vague, promettant un avenir meilleur, sans autre garantie que sa propre foi dans une fin prochaine du monde, qu'une résignation absolue à la fatalité providentielle; enfin comme un enthousiaste nerveux, entraîné souvent à des paroles inconsidérées, parfois à des actes irréfléchis et bizarres. Son exaltation est visible. Sans aller jusqu'à trouver dans sa conduite avec les marchands de colombes, de figurines et mêmes objets de piété, naturellement et légalement installés sous les portiques du temple, ou encore dans ses menaces contre ce monument, dans ses prétentions à la royauté, dans les dures paroles qu'il adresse à sa mère, les prodromes ou les symptômes d'un délire caractérisé, il est facile de comprendre les inquiétudes de ses parents, la défiance des pouvoirs publics, enfin les haines qui répondaient aux siennes, — car sa charité ne s'étendait pas aux pharisiens, — et qui finirent par le clouer au gibet. Nul ne s'aperçut qu'un dieu venait de mourir. Tout cela s'était vu et s'est vu cent fois; d'abord, chez les Juifs, puis chez toutes les nations du monde. Partout il s'est rencontré, ne disons pas des philosophes comme Protagoras, Diagoras ou Aristote, mais des utopistes éloquents, généreux qui, profondément affectés des misères humaines, proposent des remèdes pires que le mal, lancent les masses à l'assaut de la civilisation et se brisent, tête baissée, contre la forteresse qu'ils voulaient renverser. Tel fut le Jésus réel ou probable, et Voltaire en a bien saisi la physionomie. L'appréciation qu'il a placée dans la bouche du savant Fréret (*Boulainvilliers*) ne serait désavouée par aucun exégète laïque. Strauss est le premier à reconnaître « qu'il parle

de Jésus sur un ton assez convenable »; et il cite à l'appui une vision coupée d'entretiens (Voir tome III, *Les Sages*) où Jésus converse avec Numa, Pythagore, Zoroastre, Zaleucus. « J'oserais, » dit Voltaire, « l'ap- « peler un Socrate rustique. Tous deux prêchèrent « la morale sans aucune mission apparente, tous « deux eurent des disciples et des ennemis, tous « deux dirent des injures aux prêtres, et tous deux « furent suppliciés[1]. »

Parmi les paroles et les opinions de Jésus qui semblent avoir été conservées par la tradition, il faut distinguer entre les maximes de combat, trop fidèlement appliquées par l'Eglise : — Je suis venu pour apporter le glaive et non la paix; il faut haïr son père et sa mère à cause de moi; — et l'enseignement moral proprement dit.

La morale de Jésus est à la fois universelle et bornée : elle ne connaît rien en dehors des relations les plus élémentaires des hommes entre eux et de l'homme avec l'univers; deux aphorismes la résument : « Aimez-vous les uns les autres; *fiat voluntas tua.* » Quant à la famille, à l'Etat, aux intérêts sur lesquels toute société repose, Jésus les écarte, il les ignore. C'est la seule conclusion raisonnable à tirer de la trop fameuse échappatoire : « Rendez à César ce qui est à César. » Il n'a aucune idée de la science, il dédaigne le travail : sur ce point l'anecdote de Marthe et Marie, la comparaison du lys, qui ne travaille ni ne file, ne peuven laisser aucun doute.

L'amour, en tout et pour tout, c'est trop et trop peu : trop, quand il va jusqu'à l'oubli de toute dignité, jusqu'à l'acceptation du plus vil outrage; trop peu, quand on en fait le critère de toutes les actions humaines. L'amour est arbitraire, comme le prouve la maxime : « Beaucoup d'appelés et peu d'élus. »

[1] Voltaire, six conférences. Traduction Narval-Lesigne, in-8, Reinwald.

Elle est suspecte, la justice d'un dieu qui ne connaît point d'autre principe que la grâce, et l'on est tenté de la laisser se morfondre dans les nuées sur lesquelles siégera le suprême arbitre. Au pardon, même étendu au publicain, au samaritain et à la femme adultère, on préférerait la moindre notion du droit.

L'amour est un sentiment très-défini. Il n'a plus de sens dès qu'on le généralise. Entre les douces faiblesses d'une femme infidèle et la sympathie qui doit unir les hommes, Jésus ne distingue pas. Autre chose pourtant est l'amour sexuel, autre chose l'amour filial, ou l'amitié, ou la mutuelle bienveillance, ou l'adoration d'un dieu. Quelle morale fonder sur la confusion de rapports si divers ? Tout au plus suggère-t-elle quelques palliatifs, la charité, l'aumône. Mais quand on y ajoute la résignation absolue, soit aux fatalités providentielles, soit aux misères nées des institutions sociales, soit à la violence et à l'insulte, on en fait un instrument de déchéance morale. Qui tend l'autre joue ne saurait regarder en face. L'humilité engendre l'hypocrisie; elle n'y a pas manqué. Jésus ne soupçonnait pas même cette conséquence inévitable.

Vague et périlleuse, la morale de Jésus est-elle du moins originale ? Apporte-t-elle au monde un principe nouveau ? Nullement. Sa formule est empruntée au *Lévitique* : « Aime ton prochain comme toi-même. » La pitié universelle et la charité, préconisées par Platon, par Epicure, sont parmi les dogmes du stoïcisme. Enfin, nous savons aujourd'hui que, plusieurs siècles avant Jésus, le renoncement et l'amour des créatures étaient pratiqués, poussés à leurs derniers excès par les disciples de Bouddha.

L'Eglise n'a pas tardé à sentir l'insuffisance de préceptes d'ailleurs impraticables ; et, lorsque la victoire l'eut mise en demeure de conduire les hommes et de gouverner les Etats, force lui fut d'appliquer tant bien que mal la morale ordinaire,

la vraie, celle qui naît des rapports entre les personnes et les groupes sociaux, et qui est en contradiction absolue avec la doctrine chrétienne. Celle-ci, en effet, apprend à souffrir et à mourir ; l'homme veut jouir et vivre. L'Eglise prit soin seulement de se réserver le bénéfice de l'amour, de la charité, de la résignation, les pratiquant, surtout les imposant, au mieux de ses intérêts. De sorte que le Christ, venu pour délivrer les âmes, se trouva les avoir livrées sans défense à la domination d'un clergé ambitieux, le plus souvent coalisé avec tous ceux « qui sont tueurs de gens ».

Jésus, sans doute, a sa part de responsabilité dans les misères sans nombre causées ou exploitées par ses astucieux successeurs. Mais c'est sans le vouloir qu'il leur a fourni un formidable engin d'oppression et d'abrutissement. Qu'aurait-il pensé, lui l'ennemi acharné des pharisiens, des hiérarchies politiques et cléricales, s'il eût pu voir restaurer, et restaurer en son nom, d'après sa propre loi, les abus qu'il voulait anéantir ? Que sont les consolations illusoires offertes à l'ignorance et au désespoir, au prix de la civilisation antique abolie, de la science traquée par le fer et le feu, auprès de dix siècles perdus pour la raison humaine ?

Car il faut juger l'arbre à ses fruits. De l'obéissance passive, il ne peut sortir que la révolte et la répression. Le christianisme sous toutes ses formes a été une entreprise violente contre la nature et contre l'expansion des facultés humaines. La revanche de ses martyrs a duré plus de mille ans. Nulle religion n'a suscité plus de discordes dans l'Etat et dans la famille, nulle n'a fait couler plus de sang, non pas même celles qui sacrifiaient des hommes sur leurs autels. « Celles de l'antiquité ont été tolérantes ; l'islamisme lui-même s'est toujours montré plus doux. Voltaire fait le compte détaillé de tous les massacres commis » au nom du dieu de paix, querelles des ariens et des donatistes,

croisades, guerres des Albigeois, des Hussites, des Vaudois, des protestants, tueries d'Américains et d'Irlandais, « et parvient ainsi à un total de 9,468,800 hommes, qui périrent à cause du christianisme ». Il constate avec indignation que, durant quinze siècles, tout ce qui a pensé, tout ce qui a su, tout ce qui a fait honneur à notre espèce, s'est vu soupçonné, persécuté, emprisonné, tenaillé, brûlé, sans trêve et sans merci. Et quoi de plus irritant, exaspérant, que la pateline douceur des maximes accouplée au déchaînement furieux de la passion théocratique ? Le pire supplice n'est-il pas la cruauté d'un bourreau mielleux, d'un égorgilleur cafard ? Et tels furent l'office et le caractère du christianisme, jusqu'au jour où l'adoucissement des mœurs et le relèvement de la raison le réduisirent à une vertu moins active, diminuant son empire sans éteindre ses haines et ses ambitions persécutrices.

Mais « nous ne devons jamais oublier, » dit Strauss, « que ce sont les Erinnyes de la Saint-Barthélemy, des Dragonnades et de la guerre des « Albigeois qui, en Voltaire, agitent leurs torches « contre le christianisme » (n'avait-il pas vu La « Barre, presqu'un enfant, martyrisé pour une chanson ?). « Et quand, dans son Homélie soi-disant « prononcée à Londres, il établit la proposition « que : « Quiconque me dit : Pense comme moi, « ou Dieu te damnera, me dira bientôt : Pense « comme moi, ou je t'assassinerai », cette proposition a peut-être perdu quelque chose de sa terrible vérité, parce que cent ans ont passé depuis « que l'écrivit Voltaire ».

## III

L'histoire et les institutions de l'Eglise ont été profondément étudiées par Voltaire; c'est en pleine connaissance de cause, avec une parfaite justesse de coup d'œil, qu'il flétrit et qu'il raille, à son ordinaire, les pointilleuses décisions des conciles, les fraudes et les prétentions des évêques et des papes, leur immixtion obstinée dans la politique intérieure et internationale, leurs dépositions de rois, leurs excommunications, leurs interdits, leur trafic des dignités, des fonctions sur la terre comme au ciel, l'indiscrète curiosité des confesseurs, l'obscénité des casuistes, si impertinente envers la Vierge, si tracassière qu'un homme et une femme n'entraient pas au lit sans craindre un Sanchez caché dans leurs rideaux, le prétendu droit canonique installé en face et au-dessus du droit civil, l'hypocrisie scélérate de l'Inquisition. Le monachisme lui est en horreur, et cette horreur se traduit par un redoublement de gaîté. Ses plaisanteries les plus acérées criblent le célibat des moines, les rivalités intestines et publiques des ordres religieux, la mendicité des uns, la rapacité des autres, et partout elles tombent dru comme grêle sur l'escobarderie des archi-patelins. Et quand ces véritables héros des Dialogues et des Facéties regimbent sous les coups : « Tu te fâches, donc tu as tort, » leur crie-t-il, et il quadruple la dose en riant. Au demeurant, bon compagnon : il avait obligé le plat Desfontaines, il affectionna toujours ses anciens professeurs ecclésiastiques, sut se montrer poli et respectueux envers un pape lettré; et, quand la sacro-sainte

compagnie fut abolie, sa maison servit de refuge à un ex-jésuite.

Une des preuves les plus frappantes, à nos yeux, de sa clairvoyance, c'est l'attitude qu'il garda vis-à-vis des protestants et des jansénistes. Strauss remarque finement que peut-être, dans le rude Luther comme dans l'exubérant Shakespeare, le génie germanique choquait l'esprit français, poli et contenu; il ajoute que la gravité sombre dont les puritains attristent la vie humaine était antipathique au tempérament de Voltaire. Toutefois « la raison intime » de sa froideur ou de son hostilité doit être cherchée ailleurs. Sans doute, la rusticité de Luther lui était désagréable; la froide cruauté de Calvin, odieuse; sans doute il ne pouvait passer aux jansénistes le ridicule des convulsions, il redoutait leur rigueur dogmatique : « Vous avez chassé les renards », écrivait-il après l'expulsion des jésuites, « mais pour livrer les philosophes aux loups. » Mais, avant tout, il reprochait à ces sectaires d'être plus chrétiens que les orthodoxes. Dans le protestantisme et dans le jansénisme, il voyait des formes nouvelles de la « folie de la croix ».

Aussi sage que Rabelais, que Montaigne, qu'Erasme (avec lequel il se rencontre parfois mot pour mot, nous dit Strauss), il dédaigne de prendre parti dans ces querelles de ménage. Il renvoie dos à dos la grâce efficace et la grâce suffisante, l'attrition et la contrition. Le catholique « qui mange Dieu sans pain », le calviniste « qui mange le pain sans Dieu », et le luthérien « qui mange Dieu et le pain », sont égaux à ses yeux. Encore s'entendra-t-il moins volontiers avec le réformateur qui prend la Bible au sérieux, avec le prédicant, le méthodiste bourré jusqu'au nez de versets incongrus, qu'avec le catholique tiède et machinal, l'abbé sans rigueur, troussant sa robe dans la limite des bienséances, ou avec l'humble curé de village qui tient registre des naissances et croit consoler les affligés. A quoi bon

consolider ce qui tombe, rallumer le feu qui s'éteint? Nous devons à la Réforme deux ou trois siècles de recrudescence catholique; ce qui est trop; et voilà ce qui ne pouvait échapper à la sagacité de Voltaire. Nous ajouterions, pour nous, que la Réforme est chargée d'une responsabilité plus lourde encore : en épurant le sentiment religieux, elle l'a perpétué; en élaguant maints abus criants, maintes sottises accessoires, elle a préservé et ennobli « l'erreur fondamentale ». Mais cette vue est étrangère au déiste de raison, à l'adepte parfois un peu sceptique de la religion naturelle.

Il ne faut pas forcer la portée de la critique de Voltaire. Elle n'est radicale qu'à l'endroit des religions positives, et encore dans la mesure du mal qu'elles ont fait à l'humanité. Le polythéisme artiste et hospitalier des Grecs et des Romains, lié d'ailleurs à ses souvenirs classiques, mérite son indulgence, et il sait gré aux deux augures de n'avoir pu se regarder sans rire. Au christianisme, surtout au catholicisme, qu'il connaît bien, il préférera volontiers le mazdéisme, le brahmanisme, qu'il connaît mal par une contrefaçon des Védas, ou le prétendu monothéisme pur des Chinois; ceux-ci, après tout, sont bien loin; ils ne s'imposent pas par l'école et le bûcher aux bons Velches de l'Ile de France; mais celui-là, c'est l'ennemi, présent et redoutable; contre lui s'acharne l'érudition vaste et l'ironie accablante du polémiste; de ses forteresses, pas un mur ne restera debout : tradition, légende, dogme, morale, hiérarchie, tout croulera sous le rire, plus fort que les trompettes de Jéricho. Cette ruine suffit à Voltaire. Il est content s'il a établi que toutes les révélations et tous les miracles se valent; que, bonzes, talapoins, faiseurs de pluie, peuvent échanger leurs robes, chapelets et goupillons; qu'il y a autant de raisons, plus, pour se faire païen, mahométan, brame, que catholique ou anabaptiste.

Derrière les mythologies et les théologies, sous

les masques grimaçants ou béats des dieux, voiles mensongers d'une Isis qu'il vénère, il entrevoit la religion pure et la réalité de Dieu, une religion sans miracles et sans prêtres, un dieu sans caprices, lié par ses actes même, impuissant contre ses propres lois, inutile depuis qu'il a pour jamais ordonné la matière éternelle. Quand nous étudierons la philosophie de Voltaire, nous aurons lieu de chercher quelles contradictions implique cette conception d'un dieu honoraire, d'un créateur annulé par la création. Comme tout rationaliste, Voltaire ne peut renoncer à l'*ordre* universel, aux causes finales, à une explication humainement rationnelle de ce qui est. Lui demandez-vous ce que peut bien être un dieu « qu'il faudrait inventer s'il n'existait pas », une religion sans objet appréciable. Il vous répondra, cent et cent fois, qu'il n'en sait rien, mais que Dieu et la religion sont nécessaires à la majorité des hommes, pour épouvanter le crime et rassurer la vertu. Singulière faiblesse d'esprit chez un homme qui, pour sa part, se passe ouvertement de l'immortalité de l'âme et des justices d'outre-tombe ! Mais, encore une fois, nous ne faisons ici que constater son opinion sincère et expresse. Son cathéchisme du moins est simple, il n'a qu'un article : Croire un dieu et être juste. Dès qu'on accepte ce *minimum*, pourvu qu'il demeure entendu qu'il n'y a rien de plus à conserver de toutes les variations brodées par les bonzes sur cette maxime inébranlable, Voltaire ne demande ni aux derviches, ni à la masse routinière de renoncer aux dieux dont ils ont l'habitude.

Non. Lui-même n'a jamais prétendu se séparer de l'Eglise où il est né ; le temple qu'il élève à son Dieu géomètre (*Erexit deo Voltaire*) est une chapelle où un desservant dit la messe. Lorsque, faux malade, il force l'Eglise à lui apporter Dieu dans son lit, comme à un catholique non excommunié et dûment confessé, il ne pense faire qu'une bonne

plaisanterie. Volontiers il eût admis l'usage courant d'un christianisme nominal, tel qu'auraient pu le réaliser un Luther moins enfroqué, un Calvin moins scolastique, tel que le conçoivent aujourd'hui nos protestants libéraux.

« Swift, » dit-il dans son traité *Dieu et les hommes*, « a fait un bel écrit, par lequel il croit avoir prouvé « qu'il n'est pas encore temps d'abolir la religion « chrétienne. Nous sommes de son avis : c'est un « arbre qui, de l'aveu de toute la terre, n'a porté « jusqu'ici que des fruits de mort; cependant nous « ne voulons pas qu'on le coupe, mais qu'on le « greffe. Nous proposons de conserver, dans la « morale de Jésus, tout ce qui est conforme à la « raison universelle, à celle de tous les grands phi- « losophes de l'antiquité, à celle de tous les temps « et de tous les lieux, à celle qui doit être l'éternel « lien de toutes les sociétés. Adorons l'Etre suprême « par Jésus, puisque la chose est établie ainsi parmi « nous. Les cinq lettres qui composent son nom ne « sont certainement pas un crime. Qu'importe que « nous rendions des hommages à l'Etre suprême « par Confucius, par Marc-Aurèle, par Jésus ou « par un autre, pourvu que nous soyons justes ? « La religion consiste assurément dans la vertu et « non dans le fatras impertinent de la théologie. « La morale vient de Dieu, elle est uniforme par- « tout; la théologie vient des hommes, elle est « partout différente et ridicule. L'adoration d'un « Dieu qui punit et qui récompense réunit tous « les hommes, la détestable et méprisable théologie « raisonneuse les divise. Chassez les théologiens, « l'univers est tranquille. Admettez-les, donnez-leur « l'autorité, la terre est inondée de sang. Religion « chrétienne, voilà tes effets ! Tu es née dans un « coin de la Syrie d'où tu es chassée, tu as passé « les mers pour venir porter ton inconcevable rage « aux extrémités du continent; et cependant je « propose qu'on te conserve, pourvu qu'on te coupe

« les ongles dont tu as déchiré ma patrie et les dents « dont tu as dévoré mes pères. Encore une fois, « adorons Dieu par Jésus, s'il le faut, si l'ignorance « a tellement prévalu que ce mot juif doive être « encore prononcé; mais qu'il ne soit plus le mot « du guet pour la rapine et le carnage. »

Et ailleurs, il fait dire à Fréret : « Le mot de « chrétien a prévalu, il restera; mais peu à peu on « adorera Dieu sans mélange, sans lui donner une « mère, ni un fils, ni un père putatif, sans lui dire « qu'il est mort par un supplice infâme, sans croire « qu'on fasse des dieux avec de la farine, enfin, « sans cet amas de superstitions qui mettent des « peuples policés si au-dessous des sauvages. L'ado- « ration pure de l'Etre suprême commence à être « aujourd'hui la religion de tous les honnêtes gens, « et bientôt elle descendra dans une partie saine « du peuple même. »

Ici encore, il a bien vu, pour un temps au moins. En rompant avec les encyclopédistes, en se rapprochant de ce Rousseau tant haï, le patriarche du déisme se sentait en communion parfaite avec le gros des bourgeois éclairés qui firent la Révolution. Il a préparé la voie au christianisme des timides qui ont la bouche pleine de civilisation chrétienne, de monde chrétien, à ce sentiment du divin, résidu de tous les anthropomorphismes, où se retranchent nos modernes idéalistes. Hommes profonds, vous êtes de la religion de Voltaire. Hommes agréablement dédaigneux, vous vous êtes beaucoup moqués du « Dieu des bonnes gens », ce Janus de Voltaire et de Béranger. Allez au fond de vos consciences ondulées et chatoyantes, au-dessous des nuances : ce Dieu là est le vôtre.

Vous verrez que, quelque jour, ceux qui se voilent la face risqueront un œil entre leurs doigts, qu'ils glisseront doucement vers le camp de l'abomination et de la désolation. Ils se rangeront derrière l'ennemi. Au nom de la tolérance, ce bienfait

de Voltaire, ils réclameront, à bon droit, leur place au soleil. Le déisme sera le dernier asile du catholicisme expirant.

*Est quodam prodire tenus, si non datur ultra :*

Voltaire n'a pu franchir la ligne qui sépare la métaphysique de la méthode expérimentale. Mais il a été jusque-là. En arrière de Diderot, en avant de Rousseau, il a conduit jusque-là tous ceux qui sont engagés dans la voie préliminaire du rationalisme, tous ceux qui à toute force veulent trouver dans les choses un pourquoi, analogue à la raison consciente de l'homme. Il a réduit la croyance au *minimum* compatible avec cet instrument logique que nous appliquons obstinément à l'impassible univers. Au delà, il n'y a plus que la science. Sous peine de reculer, il faut désormais sauter le pas. Mais si nous dépassons Voltaire, c'est grâce à lui-même. Il a déblayé la route. Voilà ce qui lui vaut la reconnaissance éternelle de l'humanité pensante.

ANDRÉ LEFÈVRE.

---

# DIALOGUES

ET

# ENTRETIENS PHILOSOPHIQUES

---

## XXXVI

## LIBERTÉ DE CONSCIENCE

Traduit de l'allemand.

L'aumônier du prince de ***, lequel prince est catholique romain, menaçait un anabaptiste de le chasser des petits Etats du prince; il lui disait qu'il n'y a que trois sectes autorisées dans l'empire: celle qui mange Jésus-Christ sur la foi seule, dans un morceau de pain, en buvant un coup; celle qui mange Jésus-Christ Dieu avec du pain; et celle qui mange Jésus-Christ Dieu en corps et en âme, sans pain ni vin; que pour lui, anabaptiste qui ne mange Dieu en aucune façon, il n'était pas digne de vivre dans les terres de monseigneur; et enfin, la conversation s'échauffant, l'aumônier menaça l'anabaptiste de le faire pendre.

— Ma foi, tant pis pour son altesse, répondit

l'anabaptiste; je suis un gros manufacturier; j'emploie deux cents ouvriers, je fais entrer deux cent mille écus par an dans ses Etats; ma famille s'établira ailleurs; monseigneur y perdra plus que moi.

— Et si monseigneur fait pendre tes deux cents ouvriers et ta famille ? reprit l'aumônier; et s'il donne ta manufacture à de bons catholiques ?

— Je l'en défie, dit le vieillard; on ne donne pas une manufacture comme une métairie, parce qu'on ne donne pas l'industrie. Cela serait beaucoup plus fou que s'il fesait tuer tous ses veaux qui ne communient pas plus que moi. L'intérêt de monseigneur n'est pas que je mange Dieu; il est que je procure à ses sujets de quoi manger, et que j'augmente ses revenus par mon travail. Je suis un honnête homme; et quand j'aurais le malheur de n'être pas né tel, ma profession me forcerait à le devenir; car, dans les entreprises de négoce, ce n'est pas comme dans celles de cour; point de succès sans probité. Que t'importe que j'aie été baptisé dans l'âge qu'on appelle de raison, tandis que tu l'as été sans le savoir ? Que t'importe que j'adore Dieu sans le manger, tandis que tu le fais, que tu le manges, et que tu le digères ? Si tu suivais tes belles maximes, si tu avais la force en main, tu irais donc d'un bout de l'univers à l'autre, fesant pendre le Grec qui ne croit pas que l'Esprit procède du Père et du Fils; tous les Anglais; tous les Hollandais, Danois, Suédois, Islandais, Prussiens, Hanovriens, Saxons, Holstenois, Hessois, Virtembergeois, Bernois, Hambourgeois, Cosaques, Valaques, Russes, qui ne croient pas le pape infaillible; tous les Musulmans, qui croient un seul Dieu, et qui ne lui donnent ni père ni mère; et les Indiens dont la religion est plus ancienne que la juive, et les

lettrés chinois qui, depuis cinq mille ans, servent un Dieu unique sans superstition et sans anatisme ? Voilà donc ce que tu ferais si tu étais le maître ?

— Assurément, dit le prêtre; car je suis dévoré du zèle de la maison du Seigneur : *Zelus domus tuæ comedit me.* (Psalm. LXVIII, 10.)

— Etrange secte! ou plutôt infernale horreur! s'écria le bon père de famille. Quelle religion que celle qui ne se soutiendrait que par des bourreaux, et qui ferait à Dieu l'outrage de lui dire : Tu n'es pas assez puissant pour soutenir par toi-même ce que nous appelons ton véritable culte, il faut que nous t'aidions, tu ne peux rien sans nous, et nous ne pouvons rien sans tortures, sans échafauds, et sans bûchers! Ça, dis-moi un peu, cher aumônier, repartit l'anabaptiste, es-tu dominicain, ou jésuite, ou diable ?

— Je suis jésuite, dit l'autre.

— Eh ! mon ami, si tu n'es pas diable, pourquoi dis-tu des choses si diaboliques ?

— C'est que le révérend père recteur m'a ordonné de les dire.

— Et qui a ordonné cette abomination au révérend père recteur?

— C'est le provincial.

— Et de qui le provincial a-t-il reçu cet ordre?

— De notre général, et le tout pour plaire au pape.

Le pauvre anabaptiste s'écria : Sacrés papes qui êtes à Rome sur le trône des Césars, archevêques, évêques, abbés devenus souverains, je vous respecte et je vous fuis. Mais, si dans le fond du cœur vous avouez que vos richesses et votre puissance ne sont fondées que sur l'ignorance et la bêtise de nos pères, jouissez-en du moins avec modération. Nous ne voulons point vous détrôner, mais ne nous écrasez pas. Jouissez

et laissez-nous paisibles. Sinon, craignez qu'à la fin la patience n'échappe aux peuples et qu'on ne vous réduise, pour le bien de vos âmes, à la condition des apôtres, dont vous prétendez être les successeurs.

— Ah! misérable! tu voudrais que le pape et l'évêque de Vurtzbourg gagnassent le ciel par la pauvreté évangélique!

— Ah! mon révérend père, tu voudrais me faire pendre!

---

# XXXVII

## LE DINER

### DU COMTE DE BOULAINVILLIERS

#### I. — AVANT DINER

L'ABBÉ COUET. — Quoi! monsieur le comte, vous croyez la philosophie aussi utile au genre humain que la religion apostolique, catholique et romaine ?

LE COMTE DE BOULAINVILLIERS. — La philosophie étend son empire sur tout l'univers, et votre Eglise ne domine que sur une partie de l'Europe; encore y a-t-elle bien des ennemis. Mais vous devez m'avouer que la philosophie est plus salutaire mille fois que votre religion, telle qu'elle est pratiquée depuis longtemps.

L'ABBÉ. — Vous m'étonnez. Qu'entendez-vous donc par philosophie ?

LE COMTE. — J'entends l'amour éclairé de la sagesse, soutenu par l'amour de l'Etre éternel, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime.

L'ABBÉ. — Eh bien! n'est-ce pas là ce que notre religion annonce!

LE COMTE. — Si c'est là ce que vous annoncez, nous sommes d'accord; je suis bon catholique et vous êtes bon philosophe; n'allons donc pas plus loin ni l'un ni l'autre. Ne déshonorons notre philosophie religieuse et sainte, ni par des sophismes et des absurdités qui outragent la raison, ni par la cupidité effrénée des honneurs et des richesses qui corrompent toutes les vertus. N'écoutons que les vérités et la modération de la philosophie; alors cette philosophie adoptera la religion pour sa fille.

L'ABBÉ. — Avec votre permission, ce discours sent un peu le fagot.

LE COMTE. — Tant que vous ne cesserez de nous conter des fagots, et de vous servir de fagots allumés au lieu de raisons, vous n'aurez pour partisans que des hypocrites et des imbéciles. L'opinion d'un seul sage l'emporte sans doute sur les prestiges des fripons, et sur l'asservissement de mille idiots. Vous m'avez demandé ce que j'entends par philosophie; je vous demande à mon tour ce que vous entendez par religion.

L'ABBÉ. — Il me faudrait bien du temps pour vous expliquer tous nos dogmes.

LE COMTE. — C'est déjà une grande présomption contre vous. Il vous faut de gros livres; et à moi il ne faut que quatre mots : *Sers Dieu, sois juste.*

L'ABBÉ. — Jamais notre religion n'a dit le contraire.

LE COMTE. — Je voudrais ne point trouver dans vos livres des idées contraires. Ces paroles cruelles : « Contrains-les d'entrer[1], » dont on abuse avec tant de barbarie; et celles-ci : « Je « suis venu apporter le glaive et non la paix[2]; » et celles-là encore : « Que celui qui n'écoute pas

[1] Luc, ch. XIV, v. 23. — [2] Mathieu, ch. X, v. 34.

« l'Eglise soit regardé comme un païen, ou « comme un receveur des deniers publics[1]; » et cent maximes pareilles, effraient le sens commun et l'humanité.

Y a-t-il rien de plus dur et de plus odieux que cet autre discours : « Je leur parle en pa- « rabole, afin qu'en voyant ils ne voient point, « et qu'en écoutant ils n'entendent point[2] ? » Est-ce ainsi que s'expliquent la sagesse et la bonté éternelle ?

Le Dieu de tout l'univers, qui se fait homme pour éclairer et pour favoriser tous les hommes, a-t-il pu dire : « Je n'ai été envoyé qu'au « troupeau d'Israël[3], » c'est-à-dire à un petit pays de trente lieues tout au plus ?

Est-il possible que ce Dieu, à qui l'on fait payer la capitation, ait dit que ses disciples ne devaient rien payer; que les rois « ne reçoivent « des impôts que des étrangers, et que les en- « fants en sont exempts[4] ? »

L'ABBÉ. — Ces discours qui scandalisent sont expliqués par des passages tout différents.

LE COMTE. — Juste ciel ! qu'est-ce qu'un Dieu qui a besoin de commentaire, et à qui l'on fait dire perpétuellement le pour et le contre ? qu'est-ce qu'un législateur qui n'a rien écrit ? qu'est-ce que quatre livres divins dont la date est inconnue, et dont les auteurs, si peu avérés, se contredisent à chaque page ?

L'ABBÉ. — Tout cela se concilie, vous dis-je. Mais vous m'avouerez du moins que vous êtes très-content du discours sur la montagne.

LE COMTE. — Oui; on prétend que Jésus a dit qu'on brûlera ceux qui appellent leur frère Raca[5], comme vos théologiens font tous les

[1] Mathieu, ch. XVIII, v. 17. — [2] Idem, ch. XIII, v. 13. — [3] Idem, ch. XV, v. 24. — [4] Idem, ch. XVII, v. 24, 25, 26. — [5] Idem, ch. V, v. 22.

jours. Il dit qu'il est venu pour accomplir la loi de Moïse, que vous avez en horreur[1]. Il demande avec quoi on salera si le sel s'évanouit[2]. Il dit que bienheureux sont les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux[3]. Je sais encore qu'on lui fait dire qu'il faut que le blé pourrisse[4] et meure en terre pour germer; que le royaume des cieux est un grain de moutarde[5]; que c'est de l'argent mis à usure[6]; qu'il ne faut pas donner à dîner à ses parents quand ils sont riches[7]. Peut-être ces expressions avaient-elles un sens respectable dans la langue où l'on dit qu'elles furent prononcées; j'adopte tout ce qui peut inspirer la vertu: mais ayez la bonté de me dire ce que vous pensez d'un autre passage que voici :

« C'est Dieu qui m'a formé; Dieu est partout et dans moi : Oserais-je le souiller par des actions criminelles et basses, par des paroles impures, par d'infâmes désirs ?

« Puissé-je, à mes derniers moments, dire à Dieu : O mon maître! ô mon père! tu as voulu que je souffrisse, j'ai souffert avec résignation; tu as voulu que je fusse pauvre, j'ai embrassé la pauvreté; tu m'as mis dans la bassesse, et je n'ai point voulu la grandeur; tu veux que je meure, je t'adore en mourant. Je sors de ce magnifique spectacle en te rendant grâce de m'y avoir admis pour me faire contempler l'ordre admirable avec lequel tu régis l'univers. »

L'ABBÉ. — Cela est admirable; dans quel père de l'Eglise avez-vous trouvé ce morceau divin? est-ce dans saint Cyprien, dans saint Grégoire de Nazianze, ou dans saint Cyrille?

[1] Matthieu, chap. v, v. 17. — [2] Idem, ibid., v. 13. — [3] Idem, ibid., v. 3. — [4] *Ire Epître de Paul aux Corinth.*, ch. xv, v. 36. — [5] Luc, ch. xviii, v. 27. — [6] Mathieu, ch. xxv, v. 27. — [7] Luc, ch. xiv, v. 12.

LE COMTE. — Non; ce sont les paroles d'un esclave païen, nommé Epictète; et l'empereur Marc-Aurèle n'a jamais pensé autrement que cet esclave.

L'ABBÉ. — Je me souviens, en effet, d'avoir lu, dans ma jeunesse, des préceptes de morale dans des auteurs païens, qui me firent une grande impression; je vous avouerai même que les lois de Zaleucus, de Charondas, les conseils de Confucius, les commandements moraux de Zoroastre, les maximes de Pythagore, me parurent dictés par la sagesse pour le bonheur du genre humain : il me semblait que Dieu avait daigné honorer ces grands hommes d'une lumière plus pure que celle des hommes ordinaires, comme il donna plus d'harmonie à Virgile, plus d'éloquence à Cicéron, et plus de sagacité à Archimède, qu'à leurs contemporains. J'étais frappé de ces grandes leçons de vertu que l'antiquité nous a laissées. Mais enfin tous ces gens-là ne connaissaient pas la théologie; ils ne savaient pas quelle est la différence entre un chérubin et un séraphin, entre la grâce efficace à laquelle on ne peut résister et la grâce suffisante qui ne suffit pas; ils ignoraient que Dieu était mort, et qu'ayant été crucifié pour tous, il n'avait pourtant été crucifié que pour quelques-uns. Ah! monsieur le comte, si les Scipion, les Cicéron, les Caton, les Epictète, les Antonin, avaient su que « le « Père a engendré le Fils, et qu'il ne l'a pas fait; « que l'Esprit n'a été ni engendré ni fait, mais « qu'il procède par spiration tantôt du Père et « tantôt du Fils; que le Fils a tout ce qui ap- « partient au Père, mais qu'il n'a pas la pater- « nité; » si, dis-je, les anciens, nos maîtres en tout, avaient pu connaître cent vérités de cette clarté et de cette force; enfin, s'ils avaient été théologiens, quels avantages n'auraient-ils pas

procurés aux hommes! La consubstantialité surtout, monsieur le comte, la transsubstantiation, sont de si belles choses! Plût au ciel que Scipion, Cicéron et Marc-Aurèle, eussent approfondi ces vérités! ils auraient pu être grands-vicaires de monseigneur l'archevêque, ou syndics de la Sorbonne.

LE COMTE. — Çà, dites-moi en conscience, entre nous et devant Dieu, si vous pensez que les âmes de ces grands hommes soient à la broche, éternellement rôties par les diables en attendant qu'elles aient trouvé leur corps qui sera éternellement rôti avec elles; et cela pour n'avoir pu être syndics de Sorbonne, et grands-vicaires de monseigneur l'archevêque?

L'ABBÉ. — Vous m'embarrassez beaucoup; car « hors de l'Eglise point de salut ».

Nul ne doit plaire au ciel que nous et nos amis.

« Quiconque n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit « comme un païen ou comme un fermier gé- « néral[1]. » Scipion et Marc-Aurèle n'ont point écouté l'Eglise; ils n'ont point reçu le concile de Trente; leurs âmes spirituelles seront rôties à jamais; et quand leurs corps, dispersés dans les quatre éléments, seront retrouvés, ils seront rôtis à jamais aussi avec leurs âmes. Rien n'est plus clair, comme rien n'est plus juste : cela est positif.

D'un autre côté, il est bien dur de brûler éternellement Socrate, Aristide, Pythagore, Epictète, les Antonins, tous ceux dont la vie a été pure et exemplaire, et d'accorder la béatitude éternelle à l'âme et au corps de François Ravaillac, qui mourut en bon chrétien, bien confessé, et muni d'une grâce efficace ou suffisante. Je suis un peu embarrassé dans cette

[1] Mathieu, chap. XVIII, v. 17.

affaire ; car enfin je suis juge de tous les hommes ; leur bonheur ou leur malheur dépend de moi, et j'aurais quelque répugnance à sauver Ravaillac et à damner Scipion.

Il y a une chose qui me console, c'est que nous autres théologiens nous pouvons tirer des enfers qui nous voulons ; nous lisons dans les *Actes de sainte Thècle*, grande théologienne, disciple de saint Paul, laquelle se déguisa en homme pour le suivre, qu'elle délivra de l'enfer son amie Faconille, qui avait eu le malheur de mourir païenne[1].

Le grand saint Jean Damascène rapporte que le grand Macaire, le même qui obtint de Dieu la mort d'Arius par ses ardentes prières, interrogea un jour dans un cimetière le crâne d'un païen sur son salut : le crâne lui répondit que les prières des théologiens soulageaient infiniment les damnés[2].

Enfin nous savons de science certaine que le grand saint Grégoire, pape, tira de l'enfer l'âme de l'empereur Trajan[3] : ce sont là de beaux exemples de la miséricorde de Dieu.

LE COMTE. — Vous êtes un goguenard ; tirez donc de l'enfer, par vos saintes prières, Henri IV, qui mourut sans sacrement comme un païen, et mettez-le dans le ciel avec Ravaillac le bien confessé ; mais mon embarras est de savoir comment ils vivront ensemble, et quelle mine ils se feront.

LA COMTESSE DE BOULAINVILLIERS. — Le dîner se refroidit ; voilà M. Fréret qui arrive, mettons-nous à table, vous tirerez après de l'enfer qui vous voudrez.

[1] Voyez Damascène, *Orat. de iis qui in pace dormierunt*, p. 585. — [2] *Apud Crab. Spicileg.*, tome Ier. — [3] *Eucologe*, c. 96, *et alii lib. græc.*, Damascène, p. 588.

## II. — PENDANT LE DINER.

L'ABBÉ. — Ah! madame, vous mangez gras un vendredi sans avoir la permission expresse de monseigneur l'archevêque ou la mienne! ne savez-vous pas que c'est pécher contre l'Eglise? Il n'était pas permis chez les Juifs de manger du lièvre, parce qu'alors il ruminait, et qu'il n'avait pas le pied fendu[1]; c'était un crime horrible de manger de l'ixion et du griffon[2].

LA COMTESSE. — Vous plaisantez toujours, monsieur l'abbé; dites-moi de grâce ce que c'est qu'un ixion.

L'ABBÉ. — Je n'en sais rien, madame; mais je sais que quiconque mange le vendredi une aile de poulet sans la permission de son évêque, au lieu de se gorger de saumon et d'esturgeon, pèche mortellement; que son âme sera brûlée en attendant son corps, et que, quand son corps la viendra retrouver, ils seront tous deux brûlés éternellement, sans pouvoir être consumés, comme je disais tout à l'heure.

LA COMTESSE. — Rien n'est assurément plus judicieux ni plus équitable; il y a plaisir à vivre dans une religion si sage. Voudriez-vous une aile de ce perdreau?

LE COMTE. — Prenez, croyez-moi; Jésus-Christ a dit: Mangez ce qu'on vous présentera[3]. Mangez, mangez; que la honte ne vous fasse dommage.

L'ABBÉ. — Ah! devant les domestiques, un

[1] Deutéronome, ch. XIV, v. 7. — [2] Ibid., v. 12 et 13. — [3] Luc, ch. X, v. 8.

vendredi, qui est le lendemain du jeudi! Ils l'iraient dire par toute la ville.

LE COMTE. — Ainsi vous avez plus de respect pour mes laquais que pour Jésus-Christ?

L'ABBÉ. — Il est bien vrai que notre Sauveur n'a jamais connu les distinctions des jours gras et des jours maigres; mais nous avons changé toute sa doctrine pour le mieux; il nous a donné tout pouvoir sur la terre et dans le ciel. Savez-vous bien que, dans plus d'une province, il n'y a pas un siècle que l'on condamnait les gens qui mangeaient gras en carême à être pendus? et je vous en citerai des exemples.

LA COMTESSE. — Mon Dieu, que cela est édifiant! et qu'on voit bien que votre religion est divine!

L'ABBÉ. — Si divine que, dans le pays même où l'on fesait pendre ceux qui avaient mangé d'une omelette au lard, on fesait brûler ceux qui avaient ôté le lard d'un poulet piqué, et que l'Eglise en use encore ainsi quelquefois : tant elle sait se proportionner aux différentes faiblesses des hommes! — A boire.

LE COMTE. — A propos, monsieur le grand-vicaire, votre Eglise permet-elle qu'on épouse les deux sœurs?

L'ABBÉ. — Toutes les deux à la fois, non; mais l'une après l'autre, selon le besoin, les circonstances, l'argent donné en cour de Rome, et la protection : remarquez bien que tout change toujours et que tout dépend de notre sainte Eglise. La sainte Eglise juive, notre mère, que nous détestons, et que nous citons toujours, trouve très-bon que le patriarche Jacob épouse les deux sœurs à la fois : elle défend dans le *Lévitique* de se marier à la veuve de son frère[1];

[1] Lévitique, ch. XVIII, v. 16.

elle l'ordonne expressément dans le *Deutéronome*[1]; et la coutume de Jérusalem permettait qu'on épousât sa propre sœur, car vous savez que quand Amnon, fils du chaste roi David, viola sa sœur Thamar, cette sœur pudique et avisée lui dit ces paroles: « Mon « frère ne me faites pas de sottises, mais de- « mandez-moi en mariage à notre père, il ne « vous refusera pas[2]. »

Mais, pour revenir à notre divine loi sur l'agrément d'épouser les deux sœurs ou la femme de son frère, la chose varie selon les temps, comme je vous l'ai dit. Notre pape Clément VII n'osa pas déclarer invalide le mariage du roi d'Angleterre, Henri VIII, avec la femme du prince Arthur, son frère, de peur que Charles-Quint ne le fît mettre en prison une seconde fois, et ne le fît déclarer bâtard comme il l'était; mais tenez pour certain qu'en fait de mariage, comme dans tout le reste, le pape et monseigneur l'archevêque sont les maîtres de tout quand ils sont les plus forts. — A boire.

LA COMTESSE. — Eh bien! monsieur Fréret, vous ne répondez rien à ces beaux discours, vous ne dites rien!

M. FRÉRET. — Je me tais, madame, parce que j'aurais trop à dire.

L'ABBÉ. — Et que pourriez-vous dire, monsieur, qui pût ébranler l'autorité, obscurcir la splendeur, infirmer la vérité de notre mère sainte Eglise catholique, apostolique, et romaine? — A boire.

M. FRÉRET. — Parbleu! je dirais que vous êtes des juifs et des idolâtres, qui vous moquez de nous, et qui emboursez notre argent.

L'ABBÉ. — Des juifs et des idolâtres! comme vous y allez!

[1] Deut., ch. XXV, v. 5. — [2] II Rois, ch. XIII, v. 12 et 15.

M. FRÉRET. — Oui, des juifs et des idolâtres, puisque vous m'y forcez. Votre Dieu n'est-il pas né Juif ? n'a-t-il pas été circoncis comme Juif[1] ? n'a-t-il pas accompli toutes les cérémonies juives ? ne lui faites-vous pas dire plusieurs fois qu'il faut obéir à la loi de Moïse[2] ? n'a-t-il pas sacrifié dans le temple ? votre baptême n'était-il pas une coutume juive prise chez les Orientaux ? n'appelez-vous pas encore du mot juif *pâques* la principale de vos fêtes ? ne chantez-vous pas depuis plus de dix-sept cents ans, dans une musique diabolique, des chansons juives que vous attribuez à un roitelet juif, brigand, adultère, et homicide, homme selon le cœur de Dieu ? Ne prêtez-vous pas sur gages à Rome dans vos juiveries, que vous appelez *monts-de-piété ?* et ne vendez-vous pas impitoyablement les gages des pauvres quand ils n'ont pas payé au terme ?

LE COMTE. — Il a raison ; il n'y a qu'une seule chose qui vous manque de la loi juive, c'est un bon jubilé, un vrai jubilé, par lequel les seigneurs rentreraient dans les terres qu'ils vous ont données comme des sots, dans le temps que vous leur persuadiez qu'Élie et l'antechrist allaient venir, que le monde allait finir, et qu'il fallait donner tout son bien à l'Eglise « pour « le remède de son âme, et pour n'être point « rangé parmi les boucs ». Ce jubilé vaudrait mieux que celui auquel vous ne nous donnez que des indulgences plénières ; j'y gagnerais, pour ma part, plus de cent mille livres de rentes.

L'ABBÉ. — Je le veux bien, pourvu que sur ces cent mille livres vous me fassiez une grosse pension. Mais pourquoi M. Fréret nous appelle-t-il idolâtres ?

[1] Luc, ch. II, v. 22 et 39. — [2] Matthieu, ch. V, v. 17 et 18.

M. FRÉRET. — Pourquoi, monsieur ! Demandez-le à saint Christophe, qui est la première chose que vous rencontrez dans votre cathédrale, et qui est en même temps le plus vilain monument de barbarie que vous ayez ; demandez-le à sainte Claire qu'on invoque pour le mal des yeux, et à qui vous avez bâti des temples ; à saint Genou qui guérit de la goutte ; à saint Janvier dont le sang se liquéfie si solennellement à Naples quand on l'approche de sa tête ; à saint Antoine qui asperge d'eau bénite les chevaux dans Rome [1].

Oseriez-vous nier votre idolâtrie, vous qui adorez du culte de dulie dans mille églises le lait de la Vierge, le prépuce et le nombril de son fils, les épines dont vous dites qu'on lui fit une couronne, le bois pourri sur lequel vous prétendez que l'être éternel est mort ? vous enfin qui adorez d'un culte de latrie un morceau de pâte que vous enfermez dans une boîte, de peur des souris ? Vos catholiques romains ont poussé leur catholique extravagance jusqu'à dire qu'ils changent ce morceau de pâte en Dieu par la vertu de quelques mots latins, et que toutes les miettes de cette pâte deviennent autant de dieux créateurs de l'univers. Un gueux qu'on aura fait prêtre, un moine sortant des bras d'une prostituée, vient pour douze sous, revêtu d'un habit de comédien, me marmotter en une langue étrangère ce que vous appelez une messe, fendre l'air en quatre avec trois doigts, se courber, se redresser, tourner à droite et à gauche, par devant et par derrière, et faire autant de dieux qu'il lui plaît, les boire et les manger, et les rendre ensuite à son pot de chambre ! Et vous n'avouerez pas que c'est la plus monstrueuse et la plus ridicule idolâtrie

[1] *Voyage de Misson*, tome II, p. 494 ; c'est un fait public.

qui ait jamais déshonoré la nature humaine ? Ne faut-il pas être changé en bête pour imaginer qu'on change du pain blanc et du vin rouge en Dieu ? Idolâtres nouveaux, ne vous comparez pas aux anciens qui adoraient le Zeus, le Démiourgos, le maître des dieux et des hommes, et qui rendaient hommage à des dieux secondaires ; sachez que Cérès, Pomone et Flore valent mieux que votre Ursule et ses onze mille vierges ; et que ce n'est pas aux prêtres de Marie-Magdeleine à se moquer des prêtres de Minerve.

LA COMTESSE. — Monsieur l'abbé, vous avez dans M. Fréret un rude adversaire. Pourquoi avez-vous voulu qu'il parlât ? c'est votre faute.

L'ABBÉ. — Oh ! madame, je suis aguerri ; je ne m'effraie pas pour si peu de chose ; il y a longtemps que j'ai entendu faire tous ces raisonnements contre notre mère sainte Eglise.

LA COMTESSE. — Par ma foi, vous ressemblez à certaine duchesse qu'un mécontent appelait catin ; elle lui répondit : Il y a trente ans qu'on me le dit, et je voudrais qu'on me le dît trente ans encore.

L'ABBÉ. — Madame, madame, un bon mot ne prouve rien.

LE COMTE. — Cela est vrai ; mais un bon mot n'empêche pas qu'on ne puisse avoir raison.

L'ABBÉ. — Et quelle raison pourrait-on opposer à l'authenticité des prophéties, aux miracles de Moïse, aux miracles de Jésus, aux martyrs ?

LE COMTE. — Ah ! je ne vous conseille pas de parler de prophéties, depuis que les petits garçons et les petites filles savent ce que mangea le prophète Ezéchiel à son déjeuner [1], et qu'il ne serait pas honnête de nommer à dîner ; depuis qu'ils savent les aventures d'Oolla et d'Ooliba [2], dont il est difficile de parler devant

[1] Ezéchiel, ch. IV, v. 12. — [2] Ibid., ch. XXIII, v. 4.

les dames ; depuis qu'ils savent que le Dieu des Juifs ordonna au prophète Osée de prendre une catin[1], et de faire des fils de catin. Hélas! trouverez-vous autre chose dans ces misérables que du galimatias et des obscénités ?

Que vos pauvres théologiens cessent désormais de disputer contre les juifs sur le sens des passages de leurs prophètes, sur quelques lignes hébraïques d'un Amos, d'un Joël, d'un Habacuc, d'un Jérémiah; sur quelques mots concernant Eliah, transporté aux régions célestes orientales dans un chariot de feu, lequel Eliah, par parenthèse, n'a jamais existé.

Qu'ils rougissent surtout des prophéties insérées dans leurs *Evangiles*. Est-il possible qu'il y ait encore des hommes assez imbéciles et assez lâches pour n'être pas saisis d'indignation quand Jésus prédit dans Luc[2] : « Il y aura des « signes dans la lune et dans les étoiles ; des « bruits de la mer et des flots ; des hommes « séchant de crainte attendront ce qui doit arri- « ver à l'univers entier ? Les vertus des cieux « seront ébranlées, et alors ils verront le fils de « l'homme venant dans une nuée avec grande « puissance et grande majesté. En vérité je vous « dis que la génération présente ne passera point « que tout cela ne s'accomplisse. »

Il est impossible assurément de voir une prédiction plus marquée, plus circonstanciée, et plus fausse. Il faudrait être fou pour oser dire qu'elle fut accomplie, et que le fils de l'homme vint dans une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. D'où vient que Paul, dans son Epître aux Thessaloniciens (Ire, ch. IV, v. 16), confirme cette prédiction ridicule par une autre encore plus impertinente ? « Nous

[1] Osée, ch. I, v. 2; et ch. III, v. 1 et 2. — [2] Chap. XXI, v. 25, 26, 27, 32.

« qui vivons et qui vous parlons, nous serons « emportés dans les nuées pour aller au-devant « du Seigneur au milieu de l'air, etc. »

Pour peu qu'on soit instruit, on sait que le dogme de la fin du monde et de l'établissement d'un monde nouveau était une chimère reçue alors chez presque tous les peuples. Vous trouvez cette opinion dans *Lucrèce*, au livre IV. Vous la trouvez dans le premier livre des *Métamorphoses* d'Ovide. Héraclite, longtemps auparavant, avait dit que ce monde-ci serait consumé par le feu. Les stoïciens avaient adopté cette rêverie. Les demi-juifs demi-chrétiens, qui fabriquèrent les *Evangiles*, ne manquèrent pas d'adopter un dogme si reçu, et de s'en prévaloir. Mais, comme le monde subsista encore longtemps, et que Jésus ne vint point dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté au premier siècle de l'Eglise, ils dirent que ce serait pour le second siècle ; ils le promirent ensuite pour le troisième ; et de siècle en siècle cette extravagance s'est renouvelée. Les théologiens ont fait comme un charlatan que j'ai vu au bout du pont Neuf sur le quai de l'Ecole ; il montrait au peuple, vers le soir, un coq et quelques bouteilles de baume : « Messieurs, disait-il, je vais couper la tête à mon coq, et je le ressusciterai le moment d'après en votre présence ; mais il faut auparavant que vous achetiez mes bouteilles. » Il se trouvait toujours des gens assez simples pour en acheter. « Je vais donc couper la tête à mon coq, continuait le charlatan ; mais comme il est tard, et que cette opération est digne du grand jour, ce sera pour demain. »

Deux membres de l'Académie des sciences eurent la curiosité et la constance de revenir pour voir comment le charlatan se tirerait d'affaire ; la farce dura huit jours de suite ; mais la

farce de l'attente de la fin du monde, dans le christianisme, a duré huit siècles entiers. Après cela, monsieur, citez-nous les prophéties juives ou chrétiennes.

M. FRÉRET. — Je ne vous conseille pas de parler des miracles de Moïse devant des gens qui ont de la barbe au menton. Si tous ces prodiges inconcevables avaient été opérés, les Egyptiens en auraient parlé dans leurs histoires. La mémoire de tant de faits prodigieux qui étonnent la nature se serait conservée chez toutes les nations. Les Grecs, qui ont été instruits de toutes les fables de l'Egypte et de la Syrie, auraient fait retentir le bruit de ces actions surnaturelles aux deux bouts du monde. Mais aucun historien, ni grec, ni syrien, ni égyptien, n'en a dit un seul mot. Flavius Josèphe, si bon patriote, si entêté de son judaïsme, ce Josèphe qui a recueilli tant de témoignages en faveur de l'antiquité de sa nation, n'en a pu trouver aucun qui attestât les dix plaies d'Egypte, et le passage à pied sec au milieu de la mer, etc.

Vous savez que l'auteur du *Pentateuque* est encore incertain : quel homme sensé pourra jamais croire, sur la foi de je ne sais quel Juif, soit Esdras, soit un autre, de si épouvantables merveilles inconnues à tout le reste de la terre ? Quand même tous vos prophètes juifs auraient cité mille fois ces événements étranges, il serait impossible de les croire : mais il n'y a pas un seul de ces prophètes qui cite les paroles du *Pentateuque* sur cet amas de miracles, pas un seul qui entre dans le moindre détail de ces aventures ; expliquez ce silence comme vous pourrez.

Songez qu'il faut des motifs bien graves pour opérer ainsi le renversement de la nature. Quel motif, quelle raison aurait pu avoir le Dieu des

Juifs ? Etait-ce de favoriser son petit peuple ? de lui donner une terre fertile ? Que ne lui donnait-il l'Egypte au lieu de faire des miracles, dont la plupart, dites-vous, furent égalés par les sorciers de Pharaon ? Pourquoi faire égorger par l'ange exterminateur tous les aînés d'Egypte, et faire mourir tous les animaux, afin que les Israélites, au nombre de six cent trente mille combattants, s'enfuissent comme de lâches voleurs ? Pourquoi leur ouvrir le sein de la mer Rouge, afin qu'ils allassent mourir de faim dans un désert ? Vous sentez l'énormité de ces absurdes bêtises ; vous avez trop de sens pour les admettre, et pour croire sérieusement à la religion chrétienne fondée sur l'imposture juive. Vous sentez le ridicule de la réponse triviale qu'il ne faut pas interroger Dieu, qu'il ne faut pas sonder l'abîme de la Providence. Non, il ne faut pas demander à Dieu pourquoi il a créé des poux et des araignées, parce qu'étant sûrs que les poux et les araignées existent, nous ne pouvons savoir pourquoi ils existent ; mais nous ne sommes pas si sûrs que Moïse ait changé sa verge en serpent et ait couvert l'Egypte de poux, quoique les poux fussent familiers à son peuple : nous n'interrogeons point Dieu ; nous interrogeons des fous qui osent faire parler Dieu, et lui prêter l'excès de leurs extravagances.

LA COMTESSE. — Ma foi, mon cher abbé, je ne vous conseille pas non plus de parler des miracles de Jésus. Le créateur de l'univers se serait-il fait Juif pour changer l'eau en vin [1] à des noces où tout le monde était déjà ivre ? aurait-il été emporté par le diable [2] sur une montagne d'où l'on voit tous les royaumes de la terre ? aurait-il envoyé le diable [3], dans le

[1] Jean, ch. II, v. 9. — [2] Matthieu, ch. IV, v. 8. — [3] Ibid., ch. VIII, v. 32.

TAYLOR INST. OXFORD

corps de deux mille cochons dans un pays où il n'y avait point de cochons ? aurait-il séché un figuier [1] pour n'avoir pas porté des figues, « quand ce n'était pas le temps des figues » ? Croyez-moi, ces miracles sont tout aussi ridicules que ceux de Moïse. Convenez hautement de ce que vous pensez au fond du cœur.

L'ABBÉ. — Madame, un peu de condescendance pour ma robe, s'il vous plaît; laissez-moi faire mon métier; je suis un peu battu peut-être sur les prophéties et sur les miracles; mais pour les martyrs, il est certain qu'il y en a eu; et Pascal, le patriarche de Port-Royal des Champs, a dit : « Je crois volontiers les histoires dont « les témoins se font égorger. »

M. FRÉRET. — Ah ! monsieur, que de mauvaise foi et d'ignorance dans Pascal ! on croirait, à l'entendre, qu'il a vu les interrogatoires des apôtres, et qu'il a été témoin de leur supplice. Mais où a-t-il vu qu'ils aient été suppliciés ? Qui lui a dit que Simon Barjone, surnommé Pierre, a été crucifié à Rome, la tête en bas ? qui lui a dit que ce Barjone, un misérable pêcheur de Galilée, ait jamais été à Rome, et y ait parlé latin ? Hélas ! s'il eût été condamné à Rome, si les chrétiens l'avaient su, la première église qu'ils auraient bâtie depuis à l'honneur des saints aurait été Saint-Pierre de Rome, et non pas Saint-Jean de Latran; les papes n'y eussent pas manqué; leur ambition y eût trouvé un beau prétexte. A quoi est-on réduit, quand, pour prouver que ce Pierre Barjone a demeuré à Rome, on est obligé de dire qu'une lettre qu'on lui attribue datée de Babylone [2] était en effet écrite de Rome même ? sur quoi un auteur célèbre a très-bien dit que, moyennant

[1] Marc, ch. XI, v. 13. — [2] Ire de saint Pierre, ch. V, v. 13.

une telle explication, une lettre datée de Pétersbourg devait avoir été écrite à Constantinople.

Vous n'ignorez pas quels sont les imposteurs qui ont parlé de ce voyage de Pierre. C'est un Abdias, qui le premier écrivit que Pierre était venu du lac de Génézareth droit à Rome chez l'empereur, pour faire assaut de miracles contre Simon le Magicien ; c'est lui qui fait le conte d'un parent de l'empereur, ressuscité à moitié par Simon, et entièrement par l'autre Simon Barjone ; c'est lui qui met aux prises les deux Simon, dont l'un vole dans les airs et se casse les deux jambes par les prières de l'autre ; c'est lui qui fait l'histoire fameuse des deux dogues envoyés par Simon pour manger Pierre. Tout cela est répété par un Marcel, par un Hégésippe. Voilà les fondements de la religion chrétienne. Vous n'y voyez qu'un tissu des plus plates impostures faites par la plus vile canaille, laquelle seule embrassa le christianisme pendant cent années.

C'est une suite non interrompue de faussaires. Ils forgent des lettres de Jésus-Christ, ils forgent des lettres de Pilate, des lettres de Senèque, des constitutions apostoliques, des vers des sibylles en acrostiches, des Evangiles au nombre de plus de quarante, des actes de Barnabé, des liturgies de Pierre, de Jacques, de Matthieu et de Marc, etc., etc., etc. Vous le savez, monsieur, vous les avez lues, sans doute, ces archives infâmes du mensonge, que vous appelez fraudes pieuses ; et vous n'aurez pas l'honnêteté de convenir, au moins devant vos amis, que le trône du pape n'a été établi que sur d'abominables chimères, pour le malheur du genre humain ?

L'ABBÉ. — Mais comment la religion chrétienne aurait-elle pu s'élever si haut, si elle n'avait eu pour base que le fanatisme et le mensonge ?

LE COMTE. — Et comment le mahométisme s'est-il élevé encore plus haut ? Du moins ses mensonges ont été plus nobles, et son fanatisme plus généreux. Du moins Mahomet a écrit et combattu ; et Jésus n'a su ni écrire ni se défendre. Mahomet avait le courage d'Alexandre avec l'esprit de Numa ; et votre Jésus a sué sang et eau dès qu'il a été condamné par ses juges. Le mahométisme n'a jamais changé, et vous autres vous avez changé vingt fois toute votre religion. Il y a plus de différence entre ce qu'elle est aujourd'hui et ce qu'elle était dans vos premiers temps, qu'entre vos usages et ceux du roi Dagobert. Misérables chrétiens ! non, vous n'adorez pas votre Jésus, vous lui insultez en substituant vos nouvelles lois aux siennes. Vous vous moquez plus de lui avec vos mystères, vos *agnus*, vos reliques, vos indulgences, vos bénéfices simples, et votre papauté, que vous ne vous en moquez tous les ans, le cinq janvier, par vos noëls dissolus, dans lesquels vous couvrez de ridicule la vierge Marie, l'ange qui la salue, le pigeon qui l'engrosse, le charpentier qui en est jaloux, et le poupon que les trois rois viennent complimenter entre un bœuf et un âne, digne compagnie d'une telle famille.

L'ABBÉ. — C'est pourtant ce ridicule que saint Augustin a trouvé divin ; il disait : « Je le crois, « parce que cela est absurde ; je le crois, parce « que cela est impossible. »

M. FRÉRET. — Eh ! que nous importent les rêveries d'un Africain, tantôt manichéen, tantôt chrétien, tantôt débauché, tantôt dévot, tantôt tolérant, tantôt persécuteur ? Que nous fait son galimatias théologique ? Voudriez-vous que je respectasse cet insensé rhéteur, quand il dit, dans son sermon XXII, que l'ange fit un enfant à Marie par l'oreille ? *imprægnavit per aurem.*

LA COMTESSE. — En effet je vois l'absurde ;

mais je ne vois pas le divin. Je trouve très-simple que le christianisme se soit formé dans la populace, comme les sectes des anabaptistes et des quakers se sont établies, comme les prophètes du Vivarais et des Cévennes se sont formés, comme la faction des convulsionnaires prend déjà des forces. L'enthousiasme commence, la fourberie achève. Il en est de la religion comme du jeu :

On commence par être dupe,
On finit par être fripon,

M. FRÉRET. — Il n'est que trop vrai, madame. Ce qui résulte de plus probable du chaos des histoires de Jésus, écrites contre lui par les Juifs, et en sa faveur par les chrétiens, c'est qu'il était un Juif de bonne foi, qui voulait se faire valoir auprès du peuple, comme les fondateurs des récabites, des esséniens, des saducéens, des pharisiens, des judaïtes, des hérodiens, des joanistes, des thérapeutes, et de tant d'autres petites factions élevées dans la Syrie, qui était la patrie du fanatisme. Il est probable qu'il mit quelques femmes dans son parti, ainsi que tous ceux qui voulurent être chefs de secte; qu'il lui échappa plusieurs discours indiscrets contre les magistrats, et qu'il fut puni cruellement du dernier supplice. Mais qu'il ait été condamné, ou sous le règne d'Hérode le Grand, comme le prétendent les talmudistes, ou sous Hérode le Tétrarque, comme le disent quelques *Evangiles*, cela est fort indifférent. Il est avéré que ses disciples furent très-obscurs jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré quelques platoniciens dans Alexandrie qui étayèrent les rêveries des galiléens par les rêveries de Platon. Les peuples d'alors étaient infatués de démons, de mauvais génies, d'obsessions, de possessions, de magie, comme le sont aujourd'hui les sauvages.

Presque toutes les maladies étaient des possessions d'esprits malins. Les Juifs, de temps immémorial, s'étaient vantés de chasser les diables avec la racine barath, mise sous le nez des malades, et quelques paroles attribuées à Salomon. Le jeune Tobie chassait les diables avec la fumée d'un poisson sur le gril. Voilà l'origine des miracles dont les galiléens se vantèrent.

Les gentils étaient assez fanatiques pour convenir que les galiléens pouvaient faire ces beaux prodiges; car les gentils croyaient en faire eux-mêmes. Ils croyaient à la magie comme les disciples de Jésus. Si quelques malades guérissaient par les forces de la nature, ils ne manquaient pas d'assurer qu'ils avaient été délivrés d'un mal de tête par la force des enchantements. Ils disaient aux chrétiens : Vous avez de beaux secrets, et nous aussi; vous guérissez avec des paroles et nous aussi; vous n'avez sur nous aucun avantage.

Mais quand les galiléens, ayant gagné une nombreuse populace, commencèrent à prêcher contre la religion de l'Etat; quand, après avoir demandé la tolérance, ils osèrent être intolérants; quand ils voulurent élever leur nouveau fanatisme sur les ruines du fanatisme ancien, alors les prêtres et les magistrats romains les eurent en horreur; alors on réprima leur audace. Que firent-ils? ils supposèrent, comme nous l'avons vu, mille ouvrages en leur faveur; de dupes ils devinrent fripons, ils devinrent faussaires; ils se défendirent par les plus indignes fraudes, ne pouvant employer d'autres armes, jusqu'au temps où Constantin, devenu empereur avec leur argent, mit leur religion sur le trône. Alors les fripons furent sanguinaires. J'ose vous assurer que depuis le concile de Nicée jusqu'à la sédition des Cévennes, il ne s'est pas écoulé

une seule année où le christianisme n'ait versé le sang.

L'ABBÉ. — Ah! monsieur, c'est beauçoup dire.

M. FRÉRET. — Non; ce n'est pas assez dire. Relisez seulement l'*Histoire ecclésiastique;* voyez les donatistes et leurs adversaires s'assommant à coups de bâton; les athanasiens et ariens remplissant l'empire romain de carnage pour une diphthongue. Voyez ces barbares chrétiens se plaindre amèrement que le sage empereur Julien les empêche de s'égorger et de se détruire. Regardez cette suite épouvantable de massacres; tant de citoyens mourant dans les supplices, tant de princes assassinés, les bûchers allumés dans vos conciles, douze millions d'innocents, habitants d'un nouvel hémisphère, tués comme des bêtes fauves dans un parc, sous prétexte qu'ils ne voulaient pas être chrétiens; et, dans notre ancien hémisphère, les chrétiens immolés sans cesse les uns par les autres, vieillards, enfants, mères, femmes, filles, expirant en foule dans les croisades des Albigeois, dans les guerres des hussites, dans celles des luthériens, des calvinistes, des anabaptistes, à la Saint-Barthélemi, aux massacres d'Irlande, à ceux du Piémont, à ceux des Cévennes; tandis qu'un évêque de Rome, mollement couché sur un lit de repos, se fait baiser les pieds, et que cinquante châtrés lui font entendre leurs fredons pour le désennuyer. Dieu m'est témoin que ce portrait est fidèle, et vous n'oseriez me contredire.

L'ABBÉ. — J'avoue qu'il y a quelque chose de vrai; mais, comme disait l'évêque de Noyon, ce ne sont pas là des matières de table; ce sont des tables des matières. Les dîners seraient trop tristes si la conversation roulait longtemps sur les horreurs du genre humain. L'histoire de l'Eglise trouble la digestion.

LE COMTE. — Les faits l'ont troublée davantage.

L'ABBÉ. — Ce n'est pas la faute de la religion chrétienne, c'est celle des abus.

LE COMTE. — Cela serait bon s'il n'y avait eu que peu d'abus. Mais si les prêtres ont voulu vivre à nos dépens depuis que Paul, ou celui qui a pris son nom, a écrit : « Ne suis-je pas « en droit de me faire nourrir et vêtir par « vous, moi, ma femme, ou ma sœur[1] ? » si l'Eglise a voulu toujours envahir ; si elle a employé toujours toutes les armes possibles pour nous ôter nos biens et nos vies, depuis la prétendue aventure d'Ananie et de Saphire, qui avaient, dit-on, apporté aux pieds de Simon Barjone le prix de leurs héritages, et qui avaient gardé quelques drachmes pour leur subsistance[2] ; s'il est évident que l'histoire de l'Eglise est une suite continuelle de querelles, d'impostures, de vexations, de fourberies, de rapines et de meurtres ; alors il est démontré que l'abus est dans la chose même, comme il est démontré qu'un loup a toujours été carnassier, et que ce n'est point par quelques abus passagers qu'il a sucé le sang de nos moutons.

L'ABBÉ. — Vous en pourriez dire autant de toutes les religions.

LE COMTE. — Point du tout ; je vous défie de me montrer une seule guerre excitée pour le dogme dans une seule secte de l'antiquité. Je vous défie de me montrer chez les Romains un seul homme persécuté pour ses opinions, depuis Romulus jusqu'au temps où les chrétiens vinrent tout bouleverser. Cette absurde barbarie n'était réservée qu'à nous. Vous sentez, en rougissant, la vérité qui vous presse, et vous n'avez rien à répondre.

[1] *Ire aux Corinthiens*, ch. IX, v. 4 et 5. — [2] *Actes des Apôtres*, ch. V.

L'ABBÉ. — Aussi je ne réponds rien. Je conviens que les disputes théologiques sont absurdes et funestes.

M. FRÉRET. — Convenez donc aussi qu'il faut couper par la racine un arbre qui a toujours porté des poisons.

L'ABBÉ. — C'est ce que je ne vous accorderai point; car cet arbre a aussi quelquefois porté de bons fruits. Si une république a toujours été dans les dissensions, je ne veux pas pour cela qu'on détruise la république. On peut réformer ses lois.

LE COMTE. — Il n'en est pas d'un Etat comme d'une religion. Venise a réformé ses lois, et a été florissante; mais quand on a voulu réformer le catholicisme, l'Europe a nagé dans le sang; et, en dernier lieu, quand le célèbre Locke, voulant ménager à la fois les impostures de cette religion et les droits de l'humanité, a écrit son livre du *Christianisme raisonnable*, il n'a pas eu quatre disciples : preuve assez forte que le christianisme et la raison ne peuvent subsister ensemble. Il ne reste qu'un seul remède dans l'état où sont les choses, encore n'est-il qu'un palliatif, c'est de rendre la religion absolument dépendante du souverain et des magistrats.

M. FRÉRET. — Oui, pourvu que le souverain et les magistrats soient éclairés, pourvu qu'ils sachent tolérer également toute religion, regarder tous les hommes comme leurs frères, n'avoir aucun égard à ce qu'ils pensent, et en avoir beaucoup à ce qu'ils font; les laisser libres dans leur commerce avec Dieu, et ne les enchaîner qu'aux lois dans tout ce qu'ils doivent aux hommes. Car il faudrait traiter comme des bêtes féroces des magistrats qui soutiendraient leur religion par des bourreaux.

L'ABBÉ. — Et si, toutes les religions étant autorisées, elles se battent toutes les unes contre les autres? si le catholique, le protestant, le grec, le turc, le juif, se prennent par les oreilles en sortant de la messe, du prêche, de la mosquée et de la synagogue?

M. FRÉRET. — Alors, il faut qu'un régiment de dragons les dissipe.

LE COMTE. — J'aimerais mieux encore leur donner des leçons de modération que de leur envoyer des régiments; je voudrais commencer par instruire les hommes avant de les punir.

L'ABBÉ. — Instruire les hommes! que dites-vous, monsieur le comte? les en croyez-vous dignes?

LE COMTE. — J'entends! vous pensez toujours qu'il ne faut que les tromper : vous n'êtes qu'à moitié guéri; votre ancien mal vous reprend toujours.

LA COMTESSE. — A propos, j'ai oublié de vous demander votre avis sur une chose que je lus hier dans l'histoire de ces bons mahométans qui m'a beaucoup frappée. Assan, fils d'Ali, étant au bain, un de ses esclaves lui jeta par mégarde une chaudière d'eau bouillante sur le corps. Les domestiques d'Assan voulurent empaler le coupable. Assan, au lieu de le faire empaler, lui fit donner vingt pièces d'or. « Il y « a, dit-il, un degré de gloire dans le paradis « pour ceux qui paient les services, un plus « grand pour ceux qui pardonnent le mal, et « un plus grand encore pour ceux qui récom- « pensent le mal involontaire. » Comment trouvez-vous cette action et ce discours?

LE COMTE. — Je reconnais là mes bons musulmans du premier siècle.

L'ABBÉ. — Et moi, mes bons chrétiens.

M. FRÉRET. — Et moi, je suis fâché qu'Assan l'échaudé, fils d'Ali, ait donné vingt pièces d'or

pour avoir de la gloire en paradis. Je n'aime point les belles actions intéressées. J'aurais voulu qu'Assan eût été assez vertueux et assez humain pour consoler le désespoir de l'esclave, sans songer à être placé dans le paradis au troisième degré.

LA COMTESSE.—Allons prendre du café. J'imagine que, si à tous les dîners de Paris, de Vienne, de Madrid, de Lisbonne, de Rome et de Moscou, on avait des conversations aussi instructives, le monde n'en irait que mieux.

## III. — APRÈS DINER

L'ABBÉ. — Voilà d'excellent café, madame; c'est du moka tout pur.

LA COMTESSE. — Oui, il vient du pays des musulmans; n'est-ce pas grand dommage?

L'ABBÉ. — Raillerie à part, madame, il faut une religion aux hommes.

LE COMTE. — Oui, sans doute; et Dieu leur en a donné une divine, éternelle, gravée dans tous les cœurs; c'est celle que, selon vous, pratiquaient Enoch, les Noachides et Abraham; c'est celle que les lettrés chinois ont conservée depuis plus de quatre mille ans, l'adoration d'un Dieu, l'amour de la justice, et l'horreur du crime.

LA COMTESSE. — Est-il possible qu'on ait abandonné une religion si pure et si sainte pour les sectes abominables qui ont inondé la terre?

M. FRÉRET. — En fait de religion, madame, on a eu une conduite directement contraire à celle qu'on a eue en fait de vêtement, de logement, et de nourriture. Nous avons commencé

par des cavernes, des huttes, des habits de peaux de bêtes, et du gland; nous avons eu ensuite du pain, des mets salutaires, des habits de laine et de soie filées, des maisons propres et commodes : mais, dans ce qui concerne la religion, nous sommes revenus au gland, aux peaux de bêtes, et aux cavernes.

L'ABBÉ. — Il serait bien difficile de vous en tirer. Vous voyez que la religion chrétienne, par exemple, est partout incorporée à l'Etat, et que, depuis le pape jusqu'au dernier capucin, chacun fonde son trône ou sa cuisine sur elle. Je vous ai déjà dit que les hommes ne sont pas assez raisonnables pour se contenter d'une religion pure et digne de Dieu.

LA COMTESSE. — Vous n'y pensez pas; vous avouez vous-même qu'ils s'en sont tenus à cette religion du temps de votre Enoch, de votre Noé, et de votre Abraham. Pourquoi ne serait-on pas aussi raisonnable aujourd'hui qu'on l'était alors?

L'ABBÉ. — Il faut bien que je le dise : c'est qu'alors il n'y avait ni chanoine à grosse prébende, ni abbé de Corbie avec un million, ni pape avec seize ou dix-huit millions. Il faudrait peut-être, pour rendre à la société humaine tous ces biens, des guerres aussi sanglantes qu'il en a fallu pour les lui arracher.

LE COMTE. — Quoique j'aie été militaire, je ne veux point faire la guerre aux prêtres et aux moines; je ne veux point établir la vérité par le meurtre, comme ils ont établi l'erreur; mais je voudrais au moins que cette vérité éclairât un peu les hommes, qu'ils fussent plus doux et plus heureux, que les peuples cessassent d'être superstitieux, et que les chefs de l'Eglise tremblassent d'être persécuteurs.

L'ABBÉ. — Il est bien malaisé (puisqu'il faut enfin m'expliquer) d'ôter à des insensés des

chaînes qu'ils révèrent. Vous vous feriez peut-être lapider par le peuple de Paris, si, dans un temps de pluie, vous empêchiez qu'on ne promenât la prétendue carcasse de sainte Geneviève par les rues pour avoir du beau temps.

M. FRÉRET. — Je ne crois point ce que vous dites ; la raison a déjà fait tant de progrès, que depuis plus de dix ans on n'a fait promener cette prétendue carcasse et celle de Marcel dans Paris. Je pense qu'il est très-aisé de déraciner par degrés toutes les superstitions qui nous ont abrutis. On ne croit plus aux sorciers, on n'exorcise plus les diables; et quoiqu'il soit dit que votre Jésus ait envoyé ses apôtres précisément pour chasser les diables[1], aucun prêtre parmi vous n'est assez fou ni assez sot pour se vanter de les chasser; les reliques de saint François sont devenues ridicules, et celles de saint Ignace, peut-être, seront un jour traînées dans la boue avec les jésuites eux-mêmes. On laisse, à la vérité, au pape le duché de Ferrare qu'il a usurpé, les domaines que César Borgia ravit par le fer et par le poison, et qui sont retournés à l'Eglise de Rome, pour laquelle il ne travaillait pas ; on laisse Rome même aux papes, parce qu'on ne veut pas que l'empereur s'en empare; on lui veut bien payer encore des annates, quoique ce soit un ridicule honteux et une simonie évidente; on ne veut pas faire d'éclat pour un subside si modique. Les hommes, subjugués par la coutume, ne rompent pas tout d'un coup un mauvais marché fait depuis près de trois siècles. Mais que les papes aient l'insolence d'envoyer, comme autrefois, des légats *a latere* pour imposer des décimes sur les peuples, pour excommunier les

[1] Matthieu, ch. x, v. 1; Marc, ch. III, v. 15; Luc, ch. IX. v. 1.

rois, pour mettre leurs Etats en interdit, pour donner leurs couronnes à d'autres, vous verrez comme on recevra un légat *a latere :* je ne désespérerais pas que le parlement d'Aix ou de Paris ne le fît pendre.

LE COMTE. — Vous voyez combien de préjugés honteux nous avons secoués. Jetez les yeux à présent sur la partie la plus opulente de la Suisse, sur les sept Provinces Unies, aussi puissantes que l'Espagne, sur la Grande-Bretagne, dont les forces maritimes tiendraient seules, avec avantage, contre les forces réunies de toutes les autres nations : regardez tout le nord de l'Allemagne, et la Scandinavie, ces pépinières intarissables de guerriers, tous ces peuples nous ont passés de bien loin dans les progrès de la raison. Le sang de chaque tête de l'hydre qu'ils ont abattue a fertilisé leurs campagnes; l'abolition des moines a peuplé et enrichi leurs Etats : on peut certainement faire en France ce qu'on a fait ailleurs; la France en sera plus opulente et plus peuplée.

L'ABBÉ. — Eh bien! quand vous auriez secoué en France la vermine des moines, quand on ne verrait plus de ridicules reliques, quand nous ne paierions plus à l'évêque de Rome un tribut honteux, quand même on mépriserait assez la consubstantialité et la procession du Saint-Esprit par le Père et le Fils, et la transsubstantiation, pour n'en plus parler; quand ces mystères resteraient ensevelis dans la *Somme* de saint Thomas, et quand les contemptibles théologiens seraient réduits à se taire, vous resteriez encore chrétiens; vous voudriez en vain aller plus loin, c'est ce que vous n'obtiendriez jamais. Une religion de philosophes n'est pas faite pour les hommes.

M. FRÉRET. — Est quodam prodire tenus, si non datur ultra. (Liv. I, ép. I, vers 32.)

Je vous dirai avec Horace : Votre médecin ne vous donnera jamais la vue du lynx, mais souffrez qu'il vous ôte une taie de vos yeux. Nous gémissons sous le poids de cent livres de chaînes, permettez qu'on nous délivre des trois quarts. Le mot de *chrétien* a prévalu, il restera ; mais peu à peu on adorera Dieu sans mélange, sans lui donner ni une mère, ni un fils, ni un père putatif, sans lui dire qu'il est mort par un supplice infâme, sans croire qu'on fasse des dieux avec de la farine, enfin sans cet amas de superstitions qui mettent des peuples policés si au-dessous des sauvages. L'adoration pure de l'Etre suprême commence à être aujourd'hui la religion de tous les honnêtes gens; et bientôt elle descendra dans une partie saine du peuple même.

L'ABBÉ. — Ne craignez-vous point que l'incrédulité (dont je vois les immenses progrès) ne soit funeste au peuple en descendant jusqu'à lui, et ne le conduise au crime ? Les hommes sont assujettis à de cruelles passions et à d'horribles malheurs; il leur faut un frein qui les retienne, et une erreur qui les console.

M. FRÉRET. — Le culte raisonnable d'un Dieu juste, qui punit et qui récompense, ferait sans doute le bonheur de la société; mais quand cette connaissance salutaire d'un Dieu juste est défigurée par des mensonges absurdes et par des superstitions dangereuses, alors le remède se tourne en poison, et ce qui devrait effrayer le crime l'encourage. Un méchant qui ne raisonne qu'à demi (et il y en a beaucoup de cette espèce) ose nier souvent le Dieu dont on lui a fait une peinture révoltante.

Un autre méchant, qui a de grandes passions dans une âme faible, est souvent invité à l'iniquité par la sûreté du pardon que les prêtres lui offrent. « De quelque multitude énorme de

« crimes que vous soyez souillé, confessez-vous « à moi, et tout vous sera pardonné par les « mérites d'un homme qui fut pendu en Judée « il y a plusieurs siècles. Plongez-vous, après « cela, dans de nouveaux crimes sept fois « soixante et sept fois, et tout vous sera par- « donné encore. » N'est-ce pas là véritablement induire en tentation ? n'est-ce pas aplanir toutes les voies de l'iniquité ? La Brinvilliers ne se confessait-elle pas à chaque empoisonnement qu'elle commettait? Louis XI autrefois n'en usait-il pas de même ?

Les anciens avaient, comme nous, leur confession et leurs expiations; mais on n'était pas expié pour un second crime. On ne pardonnait point deux parricides. Nous avons tout pris des Grecs et des Romains, et nous avons tout gâté.

Leur enfer était impertinent, je l'avoue; mais nos diables sont plus sots que leurs furies. Ces furies n'étaient pas elles-mêmes damnées ; on les regardait comme les exécutrices, et non comme les victimes des vengeances divines. Etre à la fois bourreaux et patients, brûlants et brûlés, comme le sont nos diables, c'est une contradiction absurde, digne de nous, et d'autant plus absurde que la chute des anges, ce fondement du christianisme, ne se trouve ni dans la *Genèse*, ni dans l'*Evangile*. C'est une ancienne fable des brachmanes.

Enfin, monsieur, tout le monde rit aujourd'hui de votre enfer, parce qu'il est ridicule ; mais personne ne rirait d'un Dieu rémunérateur et vengeur, dont on espérerait le prix de la vertu, dont on craindrait le châtiment du crime, en ignorant l'espèce des châtiments et des récompenses, mais en étant persuadé qu'il y en aura, parce que Dieu est juste.

LE COMTE. — Il me semble que M. Fréret a

fait assez entendre comment la religion peut être un frein salutaire. Je veux essayer de vous prouver qu'une religion pure est infiniment plus consolante que la vôtre.

Il y a des douceurs, dites-vous, dans les illusions des âmes dévotes, je le crois; il y en a aussi aux Petites-Maisons. Mais quels tourments quand ces âmes viennent à s'éclairer ! dans quel doute et dans quel désespoir certaines religieuses passent leurs tristes jours; vous en avez été témoin, vous me l'avez dit vous-même : les cloîtres sont le séjour du repentir ; mais, chez les hommes surtout, un cloître est le repaire de la discorde et de l'envie. Les moines sont des forçats volontaires qui se battent en ramant ensemble; j'en excepte un très-petit nombre qui sont ou véritablement pénitents ou utiles; mais, en vérité, Dieu a-t-il mis l'homme et la femme sur la terre pour qu'ils traînassent leur vie dans des cachots, séparés les uns des autres à jamais ? Est-ce là le but de la nature ? Tout le monde crie contre les moines; et moi je les plains. La plupart, au sortir de l'enfance, ont fait pour jamais le sacrifice de leur liberté ; et sur cent il y en a quatre-vingts au moins qui sèchent dans l'amertume. Où sont donc ces grandes consolations que votre religion donne aux hommes ? Un riche bénéficier est consolé, sans doute, mais c'est par son argent, et non par sa foi. S'il jouit de quelque bonheur, il ne le goûte qu'en violant les règles de son état. Il n'est heureux que comme homme du monde, et non pas comme homme d'église. Un père de famille, sage, résigné à Dieu, attaché à sa patrie, environné d'enfants et d'amis, reçoit de Dieu des bénédictions mille fois plus sensibles.

De plus, tout ce que vous pourriez dire en faveur des mérites de vos moines, je le dirais

à bien plus forte raison des derviches, des marabouts, des fakirs, des bonzes. Ils font des pénitences cent fois plus rigoureuses; ils se sont voués à des austérités plus effrayantes; et ces chaînes de fer sous lesquelles ils sont courbés, ces bras toujours étendus dans la même situation, ces macérations épouvantables, ne sont rien encore en comparaison des jeunes femmes de l'Inde qui se brûlent sur le bûcher de leurs maris, dans le fol espoir de renaître ensemble.

Ne vantez donc plus ni les peines ni les consolations que la religion chrétienne fait éprouver. Convenez hautement qu'elle n'approche en rien du culte raisonnable qu'une famille honnête rend à l'Etre suprême sans superstition. Laissez là les cachots des couvents ; laissez là vos mystères contradictoires et inutiles, l'objet de la risée universelle ; prêchez Dieu et la morale, et je vous réponds qu'il y aura plus de vertu et plus de félicité sur la terre.

LA COMTESSE. — Je suis fort de cette opinion.

M. FRÉRET. — Et moi aussi, sans doute.

L'ABBÉ. — Eh bien ! puisqu'il faut vous dire mon secret, j'en suis aussi.

Alors le président de Maisons, l'abbé de Saint-Pierre, M. Dufay, M. Dumarsais, arrivèrent; et M. l'abbé de Saint-Pierre lut, selon sa coutume, ses *Pensées du matin*, sur chacune desquelles on pourrait faire un bon ouvrage.

### *Pensées détachées de M. l'abbé de Saint-Pierre.*

La plupart des princes, des ministres, des hommes constitués en dignité, n'ont pas le temps de lire ; ils méprisent les livres, et ils

sont gouvernés par un gros livre qui est le tombeau du sens commun.

S'ils avaient su lire, ils auraient épargné au monde tous les maux que la superstition et l'ignorance ont causés. Si Louis XIV avait su lire, il n'aurait pas révoqué l'édit de Nantes.

Les papes et leurs suppôts ont tellement cru que leur pouvoir n'est fondé que sur l'ignorance, qu'ils ont toujours défendu la lecture du seul livre qui annonce leur religion; ils ont dit : Voilà votre loi, et nous vous défendons de la lire ; vous n'en saurez que ce que nous daignerons vous apprendre. Cette extravagante tyrannie n'est pas compréhensible ; elle existe pourtant, et toute *Bible* en langue qu'on parle est défendue à Rome; elle n'est permise que dans une langue qu'on ne parle plus.

Toutes les usurpations papales ont pour prétexte un misérable jeu de mots, une équivoque des rues, une pointe qu'on fait dire à Dieu, et pour laquelle on donnerait le fouet à un écolier : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je « fonderai mon assemblée. »

Si on savait lire, on verrait en évidence que la religion n'a fait que du mal au gouvernement; elle en a fait encore beaucoup en France, par les persécutions contre les protestants ; par les divisions sur je ne sais quelle bulle, plus méprisable qu'une chanson du Pont-Neuf ; par le célibat ridicule des prêtres; par la fainéantise des moines; par les mauvais marchés faits avec l'évêque de Rome, etc.

L'Espagne et le Portugal, beaucoup plus abrutis que la France, éprouvent presque tous ces maux, et ont l'inquisition par-dessus, laquelle, supposé un enfer, serait ce que l'enfer aurait produit de plus exécrable.

En Allemagne, il y a des querelles interminables entre les trois sectes admises par le

traité de Vestphalie : les habitants des pays immédiatement soumis aux prêtres allemands sont des brutes qui ont à peine à manger.

En Italie, cette religion qui a détruit l'empire romain n'a laissé que de la misère et de la musique, des eunuques, des arlequins, et des prêtres. On accable de trésors une petite statue noire appelée la *Madone de Lorette ;* et les terres ne sont pas cultivées.

La théologie est dans la religion ce que les poisons sont parmi les aliments.

Ayez des temples où Dieu soit adoré, ses bienfaits chantés, sa justice annoncée, la vertu recommandée : tout le reste n'est qu'esprit de parti, faction, imposture, orgueil, avarice, et doit être proscrit à jamais.

Rien n'est plus utile au public qu'un curé qui tient registre des naissances, qui procure des assistances aux pauvres, console les malades, ensevelit les morts, met la paix dans les familles, et qui n'est qu'un maître de morale. Pour le mettre en état d'être utile, il faut qu'il soit au-dessus du besoin, et qu'il ne lui soit point possible de déshonorer son ministère en plaidant contre son seigneur et contre ses paroissiens, comme font tant de curés de campagne ; qu'ils soient gagés par la province, selon l'étendue de leur paroisse, et qu'ils n'aient d'autres soins que celui de remplir leurs devoirs.

Rien n'est plus inutile qu'un cardinal. Qu'est-ce qu'une dignité étrangère, conférée par un prêtre étranger ? dignité sans fonction, et qui presque toujours vaut cent mille écus de rente, tandis qu'un curé de campagne n'a ni de quoi assister les pauvres, ni de quoi se secourir lui-même.

Le meilleur gouvernement est, sans contredit, celui qui n'admet que le nombre de

prêtres nécessaire ; car le superflu n'est qu'un fardeau dangereux. Le meilleur gouvernement est celui où les prêtres sont mariés, car ils en sont meilleurs citoyens; ils donnent des enfants à l'Etat, et les élèvent avec honnêteté : c'est celui où les prêtres n'osent prêcher que la morale; car, s'ils prêchent la controverse, c'est sonner le tocsin de la discorde.

Les honnêtes gens lisent l'histoire des guerres de religion avec horreur; ils rient des disputes théologiques comme de la farce italienne. Ayons donc une religion qui ne fasse ni frémir ni rire.

Y a-t-il eu des théologiens de bonne foi ? Oui, comme il y a eu des gens qui se sont crus sorciers.

M. Deslandes, de l'Académie des sciences de Berlin, qui vient de nous donner l'*Histoire de la philosophie*, dit, au tome III, page 299 : « La faculté de théologie me paraît le corps le « plus méprisable du royaume; » il deviendrait un des plus respectables s'il se bornait à enseigner Dieu et la morale. Ce serait le seul moyen d'expier ses décisions criminelles contre Henri III et le grand Henri IV.

Les miracles que des gueux font au faubourg Saint-Médard peuvent aller loin, si M. le cardinal de Fleury n'y met ordre. Il faut exhorter à la paix, et défendre sévèrement les miracles.

La bulle monstrueuse *Unigenitus* peut encore troubler le royaume. Toute bulle est un attentat à la dignité de la couronne et à la liberté de la nation.

La canaille créa la superstition ; les honnêtes gens la détruisent.

On cherche à perfectionner les lois et les arts; peut-on oublier la religion ?

Qui commencera à l'épurer? Ce sont les hommes qui pensent. Les autres suivront.

N'est-il pas honteux que les fanatiques aient du zèle, et que les sages n'en aient pas? Il faut être prudent, mais non pas timide.

---

# XXXVIII

## SUR LA CAUSE PREMIÈRE

ou *Platon et Madétès.*

Un jour le jeune Madétès se promenait vers le port de Pirée; il rencontra Platon, qu'il n'avait point encore vu. Platon, lui trouvant une physionomie heureuse, lia conversation avec lui; il découvrit en lui un sens assez droit. Madétès avait été instruit dans les belles-lettres; mais il ne savait rien, ni en physique, ni en géométrie, ni en astronomie. Cependant il avoua à Platon qu'il était épicurien.

Mon fils, lui dit Platon, Epicure était un fort honnête homme; il vécut et mourut en sage. Sa volupté, dont on a parlé si diversement, consistait à éviter les excès. Il recommanda l'amitié à ses disciples, et jamais précepte n'a été mieux observé. Je voudrais faire autant de cas de sa philosophie que de ses mœurs. Connaissez-vous bien à fond la doctrine d'Epicure? Madétès lui répondit ingénument qu'il ne l'avait point étudiée. Je sais seulement, dit-il, que les dieux ne se sont jamais mêlés de rien, et que le principe de toute chose est dans

les atomes, qui se sont arrangés d'eux-mêmes, de façon qu'ils ont produit ce monde tel qu'il est.

PLATON. — Ainsi donc, mon fils, vous ne croyez pas que ce soit une intelligence qui ait présidé à cet univers dans lequel il y a tant d'êtres intelligents? Voudriez-vous bien me dire quelle est votre raison d'adopter cette philosophie?

MADÉTÈS. — Ma raison est que je l'ai toujours entendu dire à mes amis et à leurs maîtresses, avec qui je soupe; je m'accommode fort de leurs atomes. Je vous avoue que je n'y entends rien; mais cette doctrine m'a paru aussi bonne qu'une autre : il faut bien avoir une opinion quand on commence à fréquenter la bonne compagnie. J'ai beaucoup d'envie de m'instruire; mais il m'a paru jusqu'ici plus commode de penser sans rien savoir.

PLATON lui dit : Si vous avez quelque désir de vous éclairer, je suis magicien, et je vous ferai voir des choses fort extraordinaires; ayez seulement la bonté de m'accompagner à ma maison de campagne, qui est à cinq cents pas d'ici, et peut-être ne vous repentirez-vous pas de votre complaisance. Madétès le suivit avec transport. Dès qu'ils furent arrivés, Platon lui montra un squelette; le jeune homme recula d'horreur à ce spectacle nouveau pour lui. Platon lui parla en ces termes :

Considérez bien cette forme hideuse qui semble être le rebut de la nature; et jugez de mon art par tout ce que je vais opérer avec cet assemblage informe, qui vous a paru si abominable.

Premièrement, vous voyez cette espèce de boule qui semble couronner tout ce vilain assemblage. Je vais faire passer par la parole dans le creux de cette boule une substance moelleuse et douce, partagée en mille petites

ramifications, que je ferai descendre imperceptiblement par cette espèce de long bâton à plusieurs nœuds que vous voyez attaché à cette boule, et qui se termine en pointe dans un creux. J'adapterai au haut de ce bâton un tuyau par lequel je ferai entrer l'air, au moyen d'une soupape qui pourra jouer sans cesse; et bientôt après vous verrez cette fabrique se remuer d'elle-même.

A l'égard de tous ces autres morceaux informes qui vous paraissent comme des restes d'un bois pourri, et qui semblent être sans utilité comme sans force et sans grâce, je n'aurai qu'à parler, et ils seront mis en mouvement par des espèces de cordes d'une structure inconcevable. Je placerai au milieu de ces cordes une infinité de canaux remplis d'une liqueur qui, en passant par des tamis, se changera en plusieurs liqueurs différentes, et coulera dans toute la machine vingt fois par heure. Le tout sera recouvert d'une étoffe blanche, moelleuse et fine. Chaque partie de cette machine aura un mouvement particulier qui ne se démentira point. Je placerai entre ces demi-cerceaux, qui ne semblent bons à rien, un gros réservoir fait à peu près comme une pomme de pin : ce réservoir se contractera et se dilatera chaque moment avec une force étonnante. Il changera la couleur de la liqueur qui passera dans toute la machine. Je placerai non loin de lui un sac percé en deux endroits, qui ressemblera au tonneau des Danaïdes. Il se remplira et se videra sans cesse; mais il ne se remplira que de ce qui est nécessaire, et ne se videra que du superflu. Cette machine sera un si étonnant laboratoire de chimie, un si profond ouvrage de mécanique et d'hydraulique, que ceux qui l'auront étudié ne pourront jamais le comprendre. De petits mouvements y produiront une

force prodigieuse : il sera impossible à l'art humain d'imiter l'artifice qui dirigera cet automate. Mais, ce qui vous surprendra davantage, c'est que cet automate s'étant approché d'une figure à peu près semblable, il s'en formera une troisième figure. Ces machines auront des idées; elles raisonneront, elles parleront comme vous; elles pourront mesurer le ciel et la terre. Mais je ne vous ferai point voir cette rareté, si vous ne me promettez que, quand vous l'aurez vue, vous avouerez que j'ai beaucoup d'esprit et de puissance.

MADÉTÈS. — Si la chose est ainsi, j'avouerai que vous en savez plus qu'Epicure, et que tous les philosophes de la Grèce.

PLATON. — Eh bien! tout ce que je vous ai promis est fait. Vous êtes cette machine, c'est ainsi que vous êtes formé, et je ne vous ai pas montré la millième partie des ressorts qui composent votre existence; tous ces ressorts sont exactement proportionnés les uns aux autres; tous s'aident réciproquement : les uns conservent la vie, les autres la donnent, et l'espèce se perpétue de siècle en siècle par un artifice qu'il n'est pas possible de découvrir. Les plus vils animaux sont formés avec un appareil non moins admirable, et les sphères célestes se meuvent dans l'espace avec une mécanique encore plus sublime : jugez après cela si un être intelligent n'a pas formé le monde, si vos atomes n'ont pas eu besoin de cette cause intelligente.

Madétès étonné demanda au magicien qui il était. Platon lui dit son nom : le jeune homme tomba à genoux, adora Dieu, et aima Platon toute sa vie.

Ce qu'il y a de très-remarquable pour nous, c'est qu'il vécut avec les épicuriens comme

auparavant. Ils ne furent point scandalisés qu'il eût changé d'avis. Il les aima, il en fut toujours aimé. Les gens de sectes différentes soupaient ensemble gaiement chez les Grecs et chez les Romains. C'était le bon temps.

---

# XXXIX

## RELATION

### DU BANNISSEMENT DES JÉSUITES DE LA CHINE

Par l'auteur du COMPÈRE MATTHIEU

ou *l'Empereur de la Chine et le Frère Rigolet.*

La Chine, autrefois entièrement ignorée, longtemps ensuite défigurée à nos yeux, et enfin mieux connue de nous que plusieurs provinces d'Europe, est l'empire le plus peuplé, le plus florissant et le plus antique de l'univers : on sait que, par le dernier dénombrement fait sous l'empereur Kang-hi, dans les seules quinze provinces de la Chine proprement dite, on trouva soixante millions d'hommes capables d'aller à la guerre, en ne comptant ni les soldats vétérans, ni les vieillards au-dessus de soixante ans, ni les jeunes gens au-dessous de vingt, ni les mandarins, ni les lettrés, encore moins les femmes : à ce compte, il paraît difficile qu'il y ait moins de cent cinquante millions d'âmes, ou soi-disant telles, à la Chine.

Les revenus ordinaires de l'empereur sont deux cents millions d'onces d'argent fin, ce qui

revient à douze cent cinquante millions de la monnaie de France, ou cent vingt-cinq millions de ducats d'or.

Les forces de l'Etat consistent, nous dit-on, dans une milice d'environ huit cent mille soldats. L'empereur a cinq cent soixante et dix mille chevaux, soit pour monter les gens de guerre, soit pour les voyages de la cour, soit pour les courriers publics.

On nous assure encore que cette vaste étendue de pays n'est point gouvernée despotiquement, mais par six tribunaux principaux qui servent de frein à tous les tribunaux inférieurs.

La religion y est simple, et c'est une preuve incontestable de son antiquité. Il y a plus de quatre mille ans que les empereurs de la Chine sont les premiers pontifes de l'empire ; ils adorent un Dieu unique, ils lui offrent les prémices d'un champ qu'ils ont labouré de leurs mains. L'empereur Kang-hi écrivit et fit graver dans le frontispice de son temple ces propres mots : « Le Chang-ti est sans commencement « et sans fin ; il a tout produit ; il gouverne « tout ; il est infiniment bon et infiniment « juste. »

Yong-tching, fils et successeur de Kang-hi, fit publier dans tout l'empire un édit qui commence par ces mots : « Il y a entre le Tien et « l'homme une correspondance sûre, infaillible, « pour les récompenses et les châtiments[1]. »

Cette religion de l'empereur, de tous les colaos, de tous les lettrés, est d'autant plus belle qu'elle n'est souillée par aucune superstition.

Toute la sagesse du gouvernement n'a pu empêcher que les bonzes ne se soient introduits dans l'empire, de même que toute l'attention

[1] Duhalde, tome III, p. 35, édition in-folio, 1735.

du maître-d'hôtel ne peut empêcher que les rats ne se glissent dans les caves et dans les greniers.

L'esprit de tolérance, qui faisait le caractère de toutes les nations asiatiques, laissa les bonzes séduire le peuple ; mais, en s'emparant de la canaille, on les empêcha de la gouverner. On les a traités comme on traite les charlatans : on les laisse débiter leur orviétan dans les places publiques ; mais s'ils ameutent le peuple, ils sont pendus. Les bonzes ont été tolérés et réprimés.

L'empereur Kang-hi avait accueilli avec une bonté singulière les bonzes jésuites ; ceux-ci, à la faveur de quelques sphères armillaires, des baromètres, des thermomètres, des lunettes, qu'ils avaient apportés d'Europe, obtinrent de Kang-hi la tolérance publique de la religion chrétienne.

On doit observer que cet empereur fut obligé de consulter les tribunaux, de les solliciter lui-même, et de dresser de sa main la requête des bonzes jésuites, pour leur obtenir la permission d'exercer leur religion : ce qui prouve évidemment que l'empereur n'est point despotique, comme tant d'auteurs mal instruits l'ont prétendu, et que les lois sont plus fortes que lui.

Les querelles élevées entre les missionnaires rendirent bientôt la nouvelle secte odieuse. Les Chinois, qui sont gens sensés, furent étonnés et indignés que des bonzes d'Europe osassent établir dans leur empire des opinions dont eux-mêmes n'étaient pas d'accord ; les tribunaux présentèrent à l'empereur des mémoires contre tous ces bonzes d'Europe et surtout contre les jésuites, ainsi que nous avons vu depuis peu les parlements de France requérir et ensuite ordonner l'abolition de cette société.

Ce procès n'était pas encore jugé à la Chine, lorsque l'empereur Kang-hi mourut le 20 décembre 1722. Un de ses fils, nommé Yong-tching, lui succéda; c'était un des meilleurs princes que Dieu ait jamais accordés aux hommes. Il avait toute la bonté de son père, avec plus de fermeté et plus de justesse dans l'esprit. Dès qu'il fut sur le trône, il reçut de toutes les villes de l'empire des requêtes contre les jésuites. On l'avertissait que ces bonzes, sous prétexte de religion, fesaient un commerce immense, qu'ils prêchaient une doctrine intolérante; qu'ils avaient été l'unique cause d'une guerre civile au Japon, dans laquelle il était péri plus de quatre cent mille âmes; qu'ils étaient les soldats et les espions d'un prêtre d'Occident, réputé souverain de tous les royaumes de la terre; que ce prêtre avait divisé le royaume de la Chine en évêchés; qu'il avait rendu des sentences à Rome contre les anciens rites de la nation, et qu'enfin, si l'on ne réprimait pas au plus tôt ces entreprises inouïes, une révolution était à craindre.

L'empereur Yong-tching, avant de se décider, voulut s'instruire par lui-même de l'étrange religion de ces bonzes; il sut qu'il y en avait un, nommé le frère Rigolet, qui avait converti quelques enfants des crocheteurs et des lavandières du palais; il ordonna qu'on le fît paraître devant lui.

Ce frère Rigolet n'était pas un homme de cour comme les frères Parennin et Verbiest. Il avait toute la simplicité et l'enthousiasme d'un persuadé. Il y a de ces gens-là dans toutes les sociétés religieuses; ils sont nécessaires à leur ordre. On demandait un jour à Oliva, général des jésuites, comme il se pouvait faire qu'il y eût tant de sots dans une société qui passait pour éclairée; il répondit : *Il nous faut des*

*saints*. Ainsi donc saint Rigolet comparut devant l'empereur de la Chine.

Il était tout glorieux, et ne doutait pas qu'il n'eût l'honneur de baptiser l'empereur dans deux jours au plus tard. Après qu'il eût fait les génuflexions ordinaires, et frappé neuf fois la terre de son front, l'empereur lui fit apporter du thé et des biscuits, et lui dit : Frère Rigolet, dites-moi en conscience ce que c'est que cette religion que vous prêchez aux lavandières et aux crocheteurs de mon palais.

FRÈRE RIGOLET. — Auguste souverain des quinzes provinces anciennes de la Chine et des quarante-deux provinces tartares, ma religion est la seule véritable, comme me l'a dit mon préfet le frère Bouvet, qui le tenait de sa nourrice. Les Chinois, les Japonais, les Coréens, les Tartares, les Indiens, les Persans, les Turcs, les Arabes, les Africains, et les Américains, seront tous damnés. On ne peut plaire à Dieu que dans une partie de l'Europe, et ma secte s'appelle la religion catholique, ce qui veut dire universelle.

L'EMPEREUR. — Fort bien, frère Rigolet. Votre secte est confinée dans un petit coin de l'Europe, et vous l'appelez universelle ! apparemment que vous espérez de l'étendre dans tout l'univers.

FRÈRE RIGOLET. — Sire, votre majesté a mis le doigt dessus ; c'est comme nous l'entendons. Dès que nous sommes envoyés dans un pays par le révérend frère général, au nom du pape qui est vice-dieu en terre, nous catéchisons les esprits qui ne sont point encore pervertis par l'usage dangereux de penser. Les enfants du bas peuple étant les plus dignes de notre doctrine, nous commençons par eux ; ensuite nous allons aux femmes, bientôt elles nous donnent leurs maris ; et dès que nous avons un nombre

suffisant de prosélytes, nous devenons assez puissants pour forcer le souverain à gagner la vie éternelle en se faisant sujet du pape.

L'EMPEREUR. — On ne peut mieux, frère Rigolet ; les souverains vous sont fort obligés. Montrez-moi un peu sur cette carte géographique où demeure votre pape.

FRÈRE RIGOLET. — Sacrée majesté impériale, il demeure au bout du monde dans ce petit angle que vous voyez, et c'est de là qu'il damne ou qu'il sauve à son gré tous les rois de la terre : il est vice-dieu, vice-Chang-ti, vice-Tien ; il doit gouverner la terre au nom de Dieu, et notre frère général doit gouverner sous lui.

L'EMPEREUR. — Mes compliments au vice-dieu et au frère général. Mais votre Dieu, quel est-il ? dites-moi un peu de ses nouvelles.

FRÈRE RIGOLET. — Notre Dieu naquit dans une écurie, il y a quelque dix-sept cent vingt-trois ans, entre un bœuf et un âne ; et trois rois, qui étaient apparemment de votre pays, conduits par une étoile nouvelle, vinrent au plus vite l'adorer dans sa mangeoire.

L'EMPEREUR. — Vraiment, frère Rigolet, si j'avais été là, je n'aurais pas manqué de faire le quatrième.

FRÈRE RIGOLET. — Je le crois bien, sire ; mais si vous êtes curieux de faire un petit voyage, il ne tiendra qu'à vous de voir sa mère. Elle demeure ici dans ce petit coin que vous voyez sur le bord de la mer Adriatique, dans la même maison où elle accoucha de Dieu[1]. Cette maison, à la vérité, n'était pas d'abord dans cet endroit-là. Voici sur la carte le lieu qu'elle occupait dans un petit village juif ; mais, au bout

[1] Notre-Dame de Lorette.

de treize cents ans, les esprits célestes la transportèrent où vous la voyez. La mère de Dieu n'y est pas à la vérité en chair et en os, mais en bois. C'est une statue que quelques-uns de nos frères pensent avoir été faite par le Dieu son fils, qui était un très-bon charpentier.

L'EMPEREUR. — Un Dieu charpentier! un Dieu né d'une femme! tout ce que vous me dites est admirable.

FRÈRE RIGOLET. — Oh! sire, elle n'était point femme, elle était fille. Il est vrai qu'elle était mariée, et qu'elle avait eu deux autres enfants, nommés Jacques, comme le disent de vieux *Evangiles;* mais elle n'en était pas moins pucelle.

L'EMPEREUR. — Quoi! elle était pucelle, et elle avait des enfants!

FRÈRE RIGOLET. — Vraiment oui. C'est là le bon de l'affaire: ce fut Dieu qui fit un enfant à cette fille.

L'EMPEREUR. — Je ne vous entends point. Vous me disiez tout à l'heure qu'elle était mère de Dieu. Dieu coucha donc avec sa mère pour naître ensuite d'elle?

FRÈRE RIGOLET. — Vous y êtes, sacrée majesté; la grâce opère déjà. Vous y êtes, dis-je; Dieu se changea en pigeon pour faire un enfant à la femme d'un charpentier, et cet enfant fut Dieu lui-même.

L'EMPEREUR. — Mais voilà donc deux dieux de compte fait, un charpentier et un pigeon.

FRÈRE RIGOLET. — Sans doute, sire; mais il y en a encore un troisième qui est le père de ces deux-là, et que nous peignons toujours avec une barbe majestueuse; c'est ce dieu-là qui ordonna au pigeon de faire un enfant à la charpentière, dont naquit le dieu charpentier; mais, au fond, ces trois dieux n'en font qu'un. Le père a engendré le fils avant qu'il fût au monde,

le fils a été ensuite engendré par le pigeon, et le pigeon procède du père et du fils. Or, vous voyez bien que le pigeon qui procède, le charpentier qui est né du pigeon, et le père qui a engendré le fils du pigeon, ne peuvent être qu'un seul Dieu, et qu'un homme qui ne croirait pas cette histoire doit être brûlé dans ce monde-ci et dans l'autre.

L'EMPEREUR. — Cela est clair comme le jour. Un dieu né dans une étable, il y a dix-sept cent vingt-trois ans, entre un bœuf et un âne ; un autre dieu dans un colombier; un troisième dieu, de qui viennent les deux autres, et qui n'est pas plus ancien qu'eux, malgré sa barbe blanche; une mère pucelle; il n'est rien de plus simple et de plus sage. Eh! dis-moi un peu, frère Rigolet, si ton dieu est né, il est sans doute mort ?

FRÈRE RIGOLET. — S'il est mort, sacrée majesté, je vous en réponds, et cela pour nous faire plaisir. Il déguisa si bien sa divinité qu'il se laissa fouetter et pendre malgré ses miracles; mais aussi il ressuscita deux jours après sans que personne le vît, et s'en retourna au ciel, après avoir solennellement promis « qu'il « reviendrait incessamment dans une nuée, « avec une grande puissance et une grande ma- « jesté, » comme le dit, dans son vingt et unième chapitre, Luc, le plus savant historien qui ait jamais été. Le malheur est qu'il ne revint point.

L'EMPEREUR. — Viens, frère Rigolet, que je t'embrasse; va, tu ne feras jamais de révolution dans mon empire. Ta religion est charmante; tu épanouiras la rate de tous mes sujets; mais il faut que tu me dises tout. Voilà ton dieu né, fessé, pendu, et enterré. Avant lui n'en avais-tu pas un autre ?

FRÈRE RIGOLET. — Oui, vraiment, il y en

avait un dans le même petit pays, qui s'appelait le Seigneur, tout court. Celui-là ne se laissait pas pendre comme l'autre; c'était un Dieu à qui il ne fallait pas se jouer: il s'avisa de prendre sous sa protection une horde de voleurs et de meurtriers, en faveur de laquelle il égorgea, un beau matin, tous les bestiaux et tous les fils aînés des familles d'Egypte. Après quoi il ordonna expressément à son cher peuple de voler tout ce qu'ils trouveraient sous leurs mains, et de s'enfuir sans combattre, attendu qu'il était le Dieu des armées. Il leur ouvrit ensuite le fond de la mer, suspendit les eaux à droite et à gauche pour les faire passer à pied sec, faute de bateaux. Il les conduisit ensuite dans un désert où ils moururent tous; mais il eut grand soin de la seconde génération. C'est pour elle qu'il faisait tomber les murs des villes au son d'un cornet à bouquin, et par le ministère d'une cabaretière. C'est pour ses chers Juifs qu'il arrêtait le soleil et la lune en plein midi, afin de leur donner le temps d'égorger leurs ennemis plus à leur aise. Il aimait tant ce cher peuple qu'il le rendit esclave des autres peuples, qu'il l'est même encore aujourd'hui. Mais, voyez-vous, tout cela n'est qu'un type, une ombre, une figure, une prophétie, qui annonçait les aventures de notre Seigneur Jésus, Dieu juif, fils de Dieu le père, fils de Marie, fils de Dieu pigeon qui procède de lui, et de plus ayant un père putatif.

Admirez, sacrée majesté, la profondeur de notre divine religion. Notre Dieu pendu, étant Juif, a été prédit par tous les prophètes juifs.

Votre sacrée majesté doit savoir que, chez ce peuple divin, il y avait des hommes divins qui connaissaient l'avenir mieux que vous ne savez ce qui se passe dans Pékin. Ces gens-là n'avaient qu'à jouer de la harpe, et aussitôt tous

les futurs contingents se présentaient à leurs yeux. Un prophète, nommé Isaïe, coucha, par l'ordre du Seigneur, avec une femme : il en eut un fils, et ce fils était notre Seigneur Jésus-Christ ; car il s'appelait Maher Sahal-has-bas, *partagez vite les dépouilles*. Un autre prophète, nommé Ezéchiel, se couchait sur le côté gauche trois cent quatre-vingt-dix jours, et quarante sur le côté droit, et cela signifiait Jésus-Christ. Si votre sacrée majesté me permet de le dire, cet Ezéchiel mangeait de la merde sur son pain, comme il le dit dans son chapitre IV, et cela signifiait Jésus-Christ.

Un autre prophète, nommé Osée[1], couchait, par ordre de Dieu, avec une fille de joie, nommée Gomer, fille de Debelaïm ; il en avait trois enfants ; et cela signifiait non-seulement Jésus-Christ, mais encore ses deux frères aînés Jacques-le-Majeur et Jacques-le-Mineur, selon l'interprétation des plus savants Pères de notre sainte Eglise.

Un autre prophète, nommé Jonas, est avalé par un chien marin, et demeure trois jours et trois nuits dans son ventre ; c'est visiblement encore Jésus-Christ, qui fut enterré trois jours et trois nuits, en retranchant une nuit et deux jours pour faire le compte juste. Les deux sœurs Oolla[2] et Ooliba ouvrent leurs cuisses à tout venant, font bâtir un b....., et donnent la préférence à ceux qui ont le membre d'un âne ou d'un cheval, selon les propres expressions de la sainte Ecriture ; cela signifie l'Eglise de Jésus-Christ.

C'est ainsi que tout a été prédit dans les livres des Juifs. Votre sacrée majesté a été prédite. J'ai été prédit, moi qui vous parle ; car il

[1] Osée, ch. I, v. 3 ; et ch. III, v. 1 et 2. — [2] Ezéchiel, ch. XVI et XXII.

est écrit : *Je les appellerai des extrémités de l'Orient;* et c'est frère Rigolet qui vient vous appeler pour vous donner à Jésus-Christ mon sauveur.

L'EMPEREUR. — Dans quel temps ces belles prédictions ont-elles été écrites ?

FRÈRE RIGOLET. — Je ne le sais pas bien précisément; mais je sais que les prophéties prouvent les miracles de Jésus mon sauveur, et ces miracles de Jésus prouvent à leur tour les prophéties. C'est un argument auquel on n'a jamais répondu, et c'est ce qui établira sans doute notre secte dans toute la terre, si nous avons beaucoup de dévotes, de soldats et d'argent comptant.

L'EMPEREUR. — Je le crois, et on m'en a déjà averti : on va loin avec de l'argent et des prophéties : mais tu ne m'as point encore parlé des miracles de ton Dieu; tu m'as dit seulement qu'il fut fessé et pendu.

FRÈRE RIGOLET. — Eh! sire, n'est-ce pas là déjà un très-grand miracle ? mais il en a fait bien d'autres. Premièrement, le diable l'emporta sur une petite montagne, d'où on découvrait tous les royaumes de la terre, il lui dit : « Je te donnerai tous ces royaumes, si tu veux « m'adorer; » mais Dieu se moqua du diable. Ensuite on pria notre Seigneur Jésus à une noce de village, et les garçons de la noce étant ivres[1] et manquant de vin, notre Seigneur Jésus-Christ changea l'eau en vin sur-le-champ, après avoir dit des injures à sa mère. Quelque temps après, s'étant trouvé dans Gadara, ou Gésara, au bord du petit lac de Génézareth, il rencontra des diables dans le corps de deux possédés; il les chassa au plus vite, et les envoya dans un troupeau de deux mille cochons,

[1] *Inebriati...* en saint Jean, ch. II, v. 10.

qui allèrent en grognant se jeter dans le lac, et s'y noyer : et ce qui constate encore la grandeur et la vérité de ce miracle, c'est qu'il n'y avait point de cochons dans ce pays-là.

L'EMPEREUR. — Je suis fâché, frère Rigolet, que ton dieu ait fait un tel tour. Le maître des cochons ne dut pas trouver cela bon. Sais-tu bien que deux mille cochons gras valent de l'argent ? Voilà un homme ruiné sans ressource. Je ne m'étonne plus qu'on ait pendu ton dieu. Le possesseur des cochons dut présenter requête contre lui, et je t'assure que si, dans mon pays, un pareil dieu venait faire un pareil miracle, il ne le porterait pas loin. Tu me donnes une grande envie de voir les livres qu'écrivit le Seigneur Jésus, et comment il s'y prit pour justifier des miracles d'une si étrange espèce.

FRÈRE RIGOLET. — Sacrée majesté, il n'a jamais fait de livres; il ne savait ni lire ni écrire.

L'EMPEREUR. — Ah! ah! voici qui est digne de tout le reste. Un législateur qui n'a jamais écrit aucune loi !

FRÈRE RIGOLET. — Fi donc! sire, quand un Dieu vient se faire pendre, il ne s'amuse pas à de pareilles bagatelles : il fait écrire ses secrétaires. Il y en eut une quarantaine qui prirent la peine, cent ans après, de mettre par écrit toutes ces vérités. Il est vrai qu'ils se contredisent tous; mais c'est en cela même que la vérité consiste; et dans ces quarante histoires nous en avons à la fin choisi quatre, qui sont précisément celles qui se contredisent le plus, afin que la vérité paraisse avec plus d'évidence.

Tous ses disciples firent encore plus de miracles que lui ; nous en faisons encore tous les jours. Nous avons parmi nous le dieu saint François Xavier, qui ressuscita neuf morts de

compte fait dans l'Inde : personne à la vérité n'a vu ces résurrections ; mais nous les avons célébrées d'un bout du monde à l'autre, et nous avons été crus. Croyez-moi, sire, faites-vous jésuite ; et je vous suis caution que nous ferons imprimer la liste de vos miracles avant qu'il soit deux ans ; nous ferons un saint de vous, on fêtera votre fête à Rome, et on vous appellera saint Yong-tching après votre mort.

L'EMPEREUR. — Je ne suis pas pressé, frère Rigolet ; cela pourra venir avec le temps. Tout ce que je demande, c'est que je ne sois pas pendu comme ton Dieu l'a été ; car il me semble que c'est acheter la divinité un peu cher.

FRÈRE RIGOLET. — Ah ! sire, c'est que vous n'avez pas encore la foi ; mais quand vous aurez été baptisé, vous serez enchanté d'être pendu pour l'amour de Jésus-Christ notre sauveur. Quel plaisir vous auriez de le voir à la messe, de lui parler, de le manger !

L'EMPEREUR. — Comment, mort de ma vie ! vous mangez votre dieu, vous autres ?

FRÈRE RIGOLET. — Oui, sire, je le fais et je le mange ; j'en ai préparé ce matin quatre douzaines ; et je vais vous les chercher tout à l'heure, si votre sacrée majesté l'ordonne.

L'EMPEREUR. — Tu me feras grand plaisir, mon ami. Va-t-en vite chercher tes dieux. Je vais en attendant faire ordonner à mes cuisiniers de se tenir prêts pour les faire cuire ; tu leur diras à quelle sauce il les faut mettre : je m'imagine qu'un plat de dieux est une chose excellente, et que je n'aurais jamais fait meilleure chère.

FRÈRE RIGOLET. — Sacrée majesté, j'obéis à vos ordres suprêmes, et je reviens dans le moment. Dieu soit béni ! voilà un empereur dont je vais faire un chrétien, sur ma parole.

Pendant que frère Rigolet allait chercher

son déjeuner, l'empereur resta avec son secrétaire d'Etat Ouang-Tsé; tous deux étaient saisis de la plus grande surprise et de la plus vive indignation.

Les autres jésuites, dit l'empereur, comme Parennin, Verbiest, Péreira, Bouvet, et les autres, ne m'avaient jamais avoué aucune de ces abominables extravagances. Je vois trop bien que ces missionnaires sont des fripons qui ont à leur suite des imbéciles. Les fripons ont réussi auprès de mon père en faisant devant lui des expériences de physique qui l'amusaient, et les imbéciles réussissent auprès de la populace : ils sont persuadés, et ils persuadent; cela peut devenir très-pernicieux. Je vois que les tribunaux ont eu grande raison de présenter des requêtes contre ces perturbateurs du repos public. Dites-moi, je vous prie, vous qui avez étudié l'histoire de l'Europe, comment il s'est pu faire qu'une religion si absurde, si blasphématoire, se soit introduite chez tant de petites nations ?

LE SECRÉTAIRE D'ÉTAT. — Hélas ! sire, tout comme la secte du dieu Fo s'est introduite dans votre empire, par des charlatans qui ont séduit la populace. Votre majesté ne pourrait croire quels effets prodigieux ont faits les charlatans d'Europe dans leur pays. Ce misérable qui vient de vous parler vous a lui-même avoué que ses pareils, après avoir enseigné à la canaille des dogmes qui sont faits pour elle, la soulèvent ensuite contre le gouvernement : ils ont détruit un grand empire qu'on appelait l'empire romain, qui s'étendait d'Europe en Asie, et le sang a coulé pendant plus de quatorze siècles par les divisions de ces sycophantes, qui ont voulu se rendre les maîtres de l'esprit des hommes ; ils firent d'abord accroire aux princes qu'ils ne pouvaient régner sans les prêtres, et

bientôt ils s'élevèrent contre les princes. J'ai lu qu'ils détrônèrent un empereur nommé Débonnaire, un Henri IV, un Frédéric, plus de trente rois, et qu'ils en assassinèrent plus de vingt.

Si la sagesse du gouvernement chinois a contenu jusqu'ici les bonzes qui déshonorent vos provinces, elle ne pourra jamais prévenir les maux que feraient les bonzes d'Europe. Ces gens-là ont un esprit cent fois plus ardent, un plus violent enthousiasme, et une fureur plus raisonnée dans leur démence, que ne l'est le fanatisme de tous les bonzes du Japon, de Siam, et de tous ceux qu'on tolère à la Chine.

Les sots prêchent parmi eux, et les fripons intriguent ; ils subjuguent les hommes par les femmes, et les femmes par la confession. Maîtres des secrets de toutes les familles, dont ils rendent compte à leurs supérieurs, il sont bientôt les maîtres d'un Etat, sans même paraître l'être encore, d'autant plus sûrs de parvenir à leurs fins qu'ils semblent n'en avoir aucune. Ils vont à la puissance par l'humilité, à la richesse par la pauvreté, et à la cruauté par la douceur.

Vous vous souvenez, sire, de la fable des dragons qui se métamorphosaient en moutons pour dévorer plus sûrement les hommes : voilà leur caractère ; il n'y a jamais eu sur la terre de monstres plus dangereux ; et Dieu n'a jamais eu d'ennemis plus funestes.

L'EMPEREUR. — Taisez-vous ; voici frère Rigolet qui arrive avec son déjeuner. Il est bon de s'en divertir un peu.

Frère Rigolet arrivait en effet tenant à la main une grande boîte de fer-blanc, qui ressemblait à une boîte de tabac. Voyons, lui dit l'empereur, ton Dieu qui est dans ta boîte. Frère Rigolet en tira aussitôt une douzaine de petits morceaux de pâte ronds et plats comme

du papier. Ma foi, notre ami, lui dit l'empereur, si nous n'avons que cela à notre déjeuner, nous ferons très-maigre chère : un dieu, à mon sens, devrait être un peu plus dodu ; que veux-tu que je fasse de ces petits morceaux de colle ? Sire, dit Rigolet, que votre majesté fasse seulement apporter une chopine de vin rouge ; et vous verrez beau jeu.

L'empereur lui demanda pourquoi il préférait le vin rouge au vin blanc, qui est meilleur à déjeuner. Rigolet lui répondit qu'il allait changer le vin en sang, et qu'il était bien plus aisé de faire du sang avec du vin rouge qu'avec du vin paillet. Sa majesté trouva cette raison excellente, et ordonna qu'on fît venir une bouteille de vin rouge. En attendant il s'amusa à considérer les dieux que frère Rigolet avait apportés dans la poche de sa culotte. Il fut tout étonné de trouver sur ces morceaux de pâte la figure empreinte d'un patibulaire et d'un pauvre diable qui y était attaché. Eh ! sire, lui dit Rigolet, ne vous souvenez-vous pas que je vous ai dit que notre dieu avait été pendu ? Nous gravons toujours sa potence sur ces petits pains que nous changeons en dieux. Nous mettons partout des potences dans nos temples, dans nos maisons, dans nos carrefours, dans nos grands chemins ; nous chantons[1] : *Bonjour, notre unique espérance.* Nous avalons Dieu avec sa potence. C'est fort bien, dit l'empereur : tout ce que je vous souhaite, c'est de ne pas finir comme lui.

Cependant on apporta la bouteille de vin rouge : frère Rigolet la posa sur la table avec sa boîte de fer-blanc ; et tirant de sa poche un livre tout gras, il le plaça à sa main droite ; puis se tournant vers l'empereur, il lui dit :

[1] *O crux, ave, spes unica.*

Sire, j'ai l'honneur d'être portier, lecteur, conjureur, acolyte, sous-diacre, diacre et prêtre. Notre saint-père le pape, le grand Innocent III, dans son premier livre des *Mystères de la messe*, a décidé que notre Dieu avait été *portier*, quand il chassa à coups de fouet de bons marchands qui avaient la permission de vendre des tourterelles à ceux qui venaient sacrifier dans le temple. Il fut *lecteur*, quand, selon saint Luc, il prit le livre dans la synagogue, quoiqu'il ne sût ni lire ni écrire; il fut *conjureur*, quand il envoya des diables dans des cochons; il fut *acolyte*, parce que le prophète juif Jérémie avait dit: *Je suis la lumière du monde*, et que les acolytes portent des chandelles; il fut *sous-diacre*, quand il changea l'eau en vin, parce que les sous-diacres servent à table; il fut *diacre*, quand il nourrit quatre mille hommes, sans compter les femmes et les petits enfants, avec sept petits pains et quelques goujons, dans le pays de Magédan, connu de toute la terre, selon saint Mathieu; ou bien quand il nourrit cinq mille hommes, avec cinq pains et deux goujons, près de Betzaïda, comme le dit saint Luc: enfin il fut *prêtre* selon l'ordre de Melchisédech, quand il dit à ses disciples qu'il allait leur donner son corps à manger. Étant donc prêtre comme lui, je vais changer ces pains en dieux: chaque miette de ce pain sera un dieu en corps et en âme; vous croirez voir du pain, manger du pain, et vous mangerez Dieu.

Enfin, quoique le sang de ce Dieu soit dans le corps que j'aurai créé avec des paroles, je changerai votre vin rouge dans le sang de ce dieu même; pour surabondance de droit, je le boirai; il ne tiendra qu'à votre majesté d'en faire autant. Je n'ai qu'à vous jeter de l'eau au visage; je vous ferai ensuite portier, lecteur,

conjureur, acolyte, sous-diacre, diacre et prêtre : vous ferez avec moi une chère divine.

Aussitôt voilà frère Rigolet qui se met à prononcer des paroles en latin, avale deux douzaines d'hosties, boit chopine, et dit grâces très-dévotement.

Mais, mon cher ami, lui dit l'empereur, tu as mangé et bu ton dieu : que deviendra-t-il quand tu auras besoin d'un pot de chambre? Sire, dit frère Rigolet, il deviendra ce qu'il pourra, c'est son affaire. Quelques-uns de nos docteurs disent qu'on le rend à la garde-robe; d'autres qu'il s'échappe par insensible transpiration ; quelques-uns prétendent qu'il s'en retourne au ciel; pour moi, j'ai fait mon devoir de prêtre, cela me suffit ; et pourvu qu'après ce déjeuner on me donne un bon dîner avec quelque argent pour ma peine, je suis content.

Or ça, dit l'empereur à frère Rigolet, ce n'est pas tout, je sais qu'il y a aussi dans mon empire d'autres missionnaires qui ne sont pas jésuites, et qu'on appelle dominicains, cordeliers, capucins ; dis-moi en conscience s'ils mangent Dieu comme toi.

Ils le mangent, sire, dit le bonhomme ; mais c'est pour leur condamnation. Ce sont tous des coquins et nos plus grands ennemis ; ils veulent nous couper l'herbe sous le pied. Ils nous accusent sans cesse auprès de notre saint père le pape. Votre majesté ferait fort bien de les chasser tous, et de ne conserver que les jésuites : ce serait un vrai moyen de gagner la vie éternelle, quand même vous ne seriez pas chrétien.

L'empereur lui jura qu'il n'y manquerait pas. Il fit donner quelques écus à frère Rigolet, qui courut sur-le-champ annoncer cette bonne nouvelle à ses confrères.

Le lendemain, l'empereur tint sa parole : il

fit assembler tous les missionnaires, soit ceux qu'on appelle séculiers, soit ceux qu'on nomme, très-irrégulièrement, réguliers ou prêtres de la propagande, ou vicaires apostoliques, évêques *in partibus*, prêtres des missions étrangères, capucins, cordeliers, dominicains, hiéronymites et jésuites. Il leur parla en ces termes, en présence de trois cents colaos :

La tolérance m'a toujours paru le premier lien des hommes, et le premier devoir des souverains. S'il était dans le monde une religion qui pût s'arroger un droit exclusif, ce serait assurément la nôtre. Vous avouez tous que nous rendions à l'être suprême un culte pur et sans mélange avant qu'aucun des pays d'où vous venez fût seulement connu de ses voisins, avant qu'aucune de vos contrées occidentales eût seulement l'usage de l'écriture. Vous n'existiez pas quand nous formions déjà un puissant empire. Notre antique religion, toujours inaltérable dans nos tribunaux, s'étant corrompue chez le peuple, nous avons souffert les bonzes de Fo, les talapoins de Siam, les lamas de Tartarie, les sectaires Laokium ; et, regardant tous les hommes comme nos frères, nous ne les avons jamais punis de s'être égarés. L'erreur n'est point un crime. Dieu n'est point offensé qu'on l'adore d'une manière ridicule : un père ne chasse point ceux de ses enfants qui le saluent en fesant mal la révérence ; pourvu qu'il en soit aimé et respecté, il est satisfait. Les tribunaux de mon empire ne vous reprochent point vos absurdités ; ils vous plaignent d'être infatués du plus détestable ramas de fables que la folie humaine ait jamais accumulées ; ils plaignent encore plus le malheureux usage que vous faites du peu de raison qui vous reste pour justifier ces fables.

Mais ce qu'ils ne vous pardonnent pas, c'est

de venir du bout du monde pour nous ôter la paix. Vous êtes les instruments aveugles de l'ambition d'un petit lama italien, qui, après avoir détrôné quelques régules, ses voisins, voudrait disposer des plus vastes empires de nos régions orientales.

Nous ne savons que trop les maux horribles que vous avez causés au Japon. Douze religions y florissaient avec le commerce, sous les auspices d'un gouvernement sage et modéré ; une concorde fraternelle régnait entre ces douze sectes : vous parûtes, et la discorde bouleversa le Japon ; le sang coula de tous côtés ; vous en fîtes autant à Siam et aux Manilles ; je dois préserver mon empire d'un fléau si dangereux. Je suis tolérant, et je vous chasse tous, parce que vous êtes intolérants. Je vous chasse, parce qu'étant divisés entre vous, et vous détestant les uns les autres, vous êtes prêts d'infecter mon peuple du poison qui vous dévore. Je ne vous plongerai point dans les cachots, comme vous y faites languir en Europe ceux qui ne sont pas de votre opinion. Je suis encore plus éloigné de vous faire condamner au supplice, comme vous y envoyez en Europe ceux que vous nommez les hérétiques. Nous ne soutenons point ici notre religion par des bourreaux ; nous ne disputons point avec de tels arguments. Partez, portez ailleurs vos folies atroces, et puissiez-vous devenir sages ! Les voitures qui vous doivent conduire à Macao sont prêtes. Je vous donne des habits et de l'argent : des soldats veilleront en route à votre sûreté. Je ne veux pas que le peuple vous insulte ; allez, soyez dans votre Europe un témoignage de ma justice et de ma clémence.

Ils partirent ; le christianisme fut entièrement aboli à la Chine, ainsi qu'en Perse, en

Tartarie, au Japon, dans l'Inde, dans la Turquie, dans toute l'Afrique : c'est grand dommage ; mais voilà ce que c'est que d'être infaillibles.

---

# LX

## ENTRETIENS CHINOIS

*Entre un Mandarin et un Jésuite.*

Un Chinois nommé Xain, ayant voyagé en Europe dans sa jeunesse, retourna à la Chine à l'âge de trente ans, et, devenu mandarin, rencontra dans Pékin un ami qui était entré dans l'ordre des Jésuites ; ils eurent ensemble les conférences suivantes :

### PREMIÈRE CONFÉRENCE

LE MANDARIN. — Vous êtes donc bien mal édifié de nos bonzes ?

LE JÉSUITE. — Je vous avoue que je suis indigné de voir quel joug honteux ces séducteurs imposent sur votre populace superstitieuse. Quoi ! vendre la béatitude pour des chiffons bénits ! persuader aux hommes que des pagodes ont parlé ! qu'elles ont fait des

miracles ! se mêler de prédire l'avenir ! quelle charlatanerie insupportable !

LE MANDARIN. — Je suis bien aise que l'imposture et la superstition vous déplaisent.

LE JÉSUITE. — Il faut que vos bonzes soient de grands fripons.

LE MANDARIN. — Pardonnez ; j'en disais autant en voyant en Europe certaines cérémonies, certains prodiges que les uns appellent des fraudes pieuses, les autres des scandales. Chaque pays a ses bonzes. Mais j'ai reconnu qu'il y en a autant de trompés que de trompeurs. Le grand nombre est de ceux que l'enthousiasme aveugle dans leur jeunesse, et qui ne recouvrent jamais la vue ; il y en a d'autres qui ont conservé un œil, et qui voient tout de travers. Ceux-là sont des charlatans imbéciles.

LE JÉSUITE. — Vous devez faire une grande différence entre nous et vos bonzes ; ils bâtissent sur l'erreur et nous sur la vérité ; et si quelquefois nous l'avons embellie par des fables, n'est-il pas permis de tromper les hommes pour leur bien ?

LE MANDARIN. — Je crois qu'il n'est permis de tromper en aucun cas, et qu'il n'en peut résulter que beaucoup de mal.

LE JÉSUITE. — Quoi ! ne jamais tromper ! Mais dans votre gouvernement, dans votre doctrine des lettrés, dans vos cérémonies et vos rites, n'entre-t-il rien qui fascine les yeux du peuple pour le rendre plus soumis et plus heureux ? Vos lettrés se passeraient-ils d'erreurs utiles ?

LE MANDARIN. — Depuis près de cinq mille ans que nous avons des annales fidèles de notre empire, nous n'avons pas un seul exemple parmi les lettrés des saintes fourberies dont vous parlez ; c'est de tout temps, il est vrai, le partage des bonzes et du peuple ; mais

nous n'avons ni la même langue, ni la même écriture, ni la même religion que le peuple. Nous avons adoré dans tous les siècles un seul Dieu, créateur de l'univers, juge des hommes, rémunérateur de la vertu, et vengeur du crime dans cette vie et dans la vie à venir.

Ces dogmes purs nous ont paru dictés par la raison universelle. Notre empereur présente au Souverain de tous les êtres les premiers fruits de la terre; nous l'accompagnons dans ces cérémonies simples et augustes : nous joignons nos prières aux siennes. Notre sacerdoce est la magistrature; notre religion est la justice; nos dogmes sont l'adoration, la reconnaissance, et le repentir : il n'y a rien là dont on puisse abuser; point de métaphysique obscure qui divise les esprits, point de sujet de querelles; nul prétexte d'opposer l'autel au trône; nulle superstition qui indigne les sages: aucun mystère qui entraîne les faibles dans l'incrédulité, et qui, en les irritant contre des choses incompréhensibles, leur puisse faire rejeter l'idée d'un Dieu que tout le monde doit comprendre.

LE JÉSUITE. — Comment donc, avec une doctrine que vous dites si pure, pouvez-vous souffrir parmi vous des bonzes qui ont une doctrine si ridicule?

LE MANDARIN. — Eh! comment aurions-nous pu déraciner une ivraie qui couvre le champ d'un vaste empire aussi peuplé que votre Europe? Je voudrais qu'on pût ramener tous les hommes à notre culte simple et sublime; ce ne peut être que l'ouvrage des temps et des sages. Les hommes seraient plus justes et plus heureux. Je suis certain, par une longue expérience, que les passions, qui font commettre de si grands crimes, s'autorisent presque toutes des erreurs que les hommes ont mêlées à la religion.

LE JÉSUITE. — Comment! vous croyez que les passions raisonnent, et qu'elles ne commettent des crimes que parce qu'elles raisonnent mal?

LE MANDARIN. — Cela n'arrive que trop souvent.

LE JÉSUITE. — Et quel rapport nos crimes ont-ils donc avec les erreurs superstitieuses?

LE MANDARIN. — Vous le savez mieux que moi. Ou bien ces erreurs révoltent un esprit assez juste pour les sentir, et non assez sage pour chercher la vérité ailleurs, ou bien ces erreurs entrent dans un esprit faible qui les reçoit avidement. Dans le premier cas, elles conduisent souvent à l'athéisme; on dit : Mon bonze m'a trompé; donc il n'y a point de religion, donc il n'y a point de Dieu, donc je dois être injuste si je puis l'être impunément. Dans le second cas, ces erreurs entraînent au plus affreux fanatisme; on dit : Mon bonze m'a prêché que tous ceux qui n'ont point donné de robe neuve à la pagode sont les ennemis de Dieu; qu'on peut, en sûreté de conscience, égorger tous ceux qui disent que cette pagode n'a qu'une tête, tandis que mon bonze jure qu'elle en a sept. Ainsi je peux assassiner, dans l'occasion, mes amis, mes parents, mon roi, pour faire mon salut.

LE JÉSUITE. — Il me semble que vous vouliez parler de nos moines sous le nom de bonzes. Vous auriez grand tort; ne seriez-vous pas un peu malin?

LE MANDARIN. — Je suis juste, je suis vrai, je suis humain. Je n'ai acception de personne; je vous dis que les particuliers et les hommes publics commettent souvent sans remords les plus abominables injustices, parce que la religion qu'on leur prêche, et qu'on altère, leur semble absurde. Je vous dis qu'un raïa de l'Inde, qui ne connaît que sa presqu'île, se moque de ses

théologiens qui lui crient que son dieu Vitsnou s'est métamorphosé neuf fois pour venir converser avec les hommes, et que, malgré le petit nombre de ses incarnations, il est fort supérieur au dieu Sammonocodom, qui s'est incarné chez les Siamois jusqu'à cinq cent cinquante fois. Notre raïa, qui entend à droite et à gauche cent rêveries de cette espèce, n'a pas de peine à sentir combien une telle religion est impertinente; mais son esprit, séduit par son cœur pervers, en conclut témérairement qu'il n'y a aucune religion : alors il s'abandonne à toutes les fureurs de son ambition aveugle; il insulte ses voisins, il les dépouille; les campagnes sont ravagées, les villes mises en cendres, les peuples égorgés. Les prédicateurs ne lui avaient jamais parlé contre le crime de la guerre; au contraire, ils avaient fait en chaire le panégyrique des destructeurs nommés conquérants; et ils avaient même arrosé ses drapeaux en cérémonie de l'eau lustrale du Gange. Le vol, le brigandage, tous les excès des plus monstrueuses débauches, toutes les barbaries des assassinats, sont commis alors sans scrupule; la famine et la contagion achèvent de désoler cette terre abreuvée de sang. Et cependant les prédicateurs du voisinage prêchent tranquillement la controverse devant de bonnes vieilles femmes qui, au sortir du sermon, entoureraient leur prochain de fagots allumés, si leur prochain soutenait que Sammonocodom s'est incarné cinq cent quarante-neuf fois, et non pas cinq cent cinquante.

J'ose dire que si ce raïa avait été infiniment persuadé de l'existence d'un Dieu infini, présent partout, infiniment juste, et qui doit, par conséquent, venger l'innocence opprimée, et punir un scélérat né pour le malheur du genre humain; si ses courtisans avaient les mêmes principes, si tous les ministres de la religion

avaient fait tonner dans son oreille ces importantes vérités, au lieu de parler des métamorphoses de Vitsnou, alors ce raïa aurait hésité à se rendre si coupable.

Il en est de même dans toutes les conditions; j'en ai vu plus d'un triste exemple dans les pays étrangers et dans ma patrie.

LE JÉSUITE. — Ce que vous dites n'est que trop vrai, il faut en convenir, et j'en augure un bon succès pour l'objet de ma mission. Mais avant d'avoir l'honneur de vous en parler, dites-moi, je vous en prie, si vous pensez qu'il soit possible d'obtenir des hommes qu'ils se bornent à un culte simple, raisonnable et pur envers l'Etre suprême? Ne faut-il pas aux peuples quelque chose de plus? n'ont-ils pas besoin, je ne dis pas, des fourberies de vos bonzes, mais de quelques illusions respectables? n'est-il pas avantageux pour eux qu'ils soient pieusement trompés, je ne dis pas par vos bonzes, mais par des gens sages? Une prédiction heureusement appliquée, un miracle adroitement opéré, n'ont-ils pas quelquefois produit beaucoup de bien?

LE MANDARIN. — Vous me paraissez faire tant de cas de la fourberie, que peut-être je vous la pardonnerais, si elle pouvait en effet être utile au genre humain. Mais je crois fermement qu'il n'y a aucun cas où le mensonge puisse servir la vérité.

LE JÉSUITE. — Cela est bien dur. Cependant je vous jure que nous avons fait parler en Italie et en Espagne plus d'une image de la Vierge avec un très-grand succès; les apparitions des saints, les possessions du malin, ont fait chez nous bien des conversions. Ce n'est pas comme chez vos bonzes.

LE MANDARIN. — Chez vous, comme chez eux, la superstition n'a jamais fait que du mal. J'ai

lu beaucoup de vos histoires : je vois qu'on a toujours commis les plus grands attentats dans l'espérance d'une expiation aisée. La plupart de vos Européans ont ressemblé à un certain roi d'une petite province de votre Occident, qui portait, dit-on, je ne sais quelle petite pagode à son bonnet, et qui lui demandait toujours permission de faire assassiner ou empoisonner ceux qui lui déplaisaient. Votre premier empereur chrétien se souilla de parricides, comptant qu'il serait un jour purifié avec de l'eau. En vérité le genre humain est bien à plaindre ; les passions portent les hommes aux crimes ; s'il n'y a point d'expiation, ils tombent dans le désespoir et dans la fureur ; s'il y en a, ils commettent le crime impunément.

LE JÉSUITE. — Hé bien ! ne vaudrait-il pas mieux proposer des remèdes à ces malades frénétiques, que de les laisser sans secours ?

LE MANDARIN. — Oui, et le meilleur remède est de réparer par une vie pure les injustices qu'on peut avoir commises. Adieu. Voici le temps où je dois soulager quelques-uns de mes frères qui souffrent. J'ai fait des fautes comme un autre ; je ne veux pas les expier autrement ; je vous conseille d'en faire de même.

## DEUXIÈME CONFÉRENCE

LE JÉSUITE. — Je vous supplie avec humilité de me procurer une place de mandarin, comme plusieurs de nos Pères en ont eu, et d'y faire joindre la permission de nous bâtir une maison et une église, et de prêcher en chinois : vous savez que je parle la langue.

LE MANDARIN. — Mon crédit ne va pas jusque-là ; les juifs, les mahométans qui sont dans notre

empire, et qui connaissent un seul Dieu, comme nous, ont demandé la même permission, et nous n'avons pu la leur accorder : il faut suivre les lois.

LE JÉSUITE. — Point du tout; il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

LE MANDARIN. — Oui, si les hommes commandent des choses évidemment criminelles, par exemple, d'égorger votre père et votre mère, d'empoisonner vos amis; mais il me semble qu'il n'est pas injuste de refuser à un étranger la permission d'apporter le trouble dans nos Etats, et de balbutier dans notre langue, qu'il prononce toujours fort mal, des choses que ni lui ni nous ne pouvons entendre.

LE JÉSUITE. — J'avoue que je ne prononce pas tout à fait aussi bien que vous; je fais gloire quelquefois de ne pas entendre un mot de ce que j'annonce : pour le trouble et la discorde, c'est vraiment tout le contraire, c'est la paix que j'apporte.

LE MANDARIN. — Vous souvenez-vous de la fameuse requête présentée à nos neuf tribunaux suprêmes, au premier mois de l'année que vous appelez 1717 ? En voici les propres mots qui vous regardent, et que vous avez conservés vous-mêmes [1] : « Ils vinrent d'Europe à Manille « sous la dynastie des Ming. Ceux de Manille « fesaient leur commerce avec les Japonais. « Ces Européans se servirent de leur religion « pour gagner le cœur des Japonais; ils en « séduisirent un grand nombre. Ils attaquèrent « ensuite le royaume en dedans et en dehors, « et il ne s'en fallut presque rien qu'ils s'en « rendissent tout à fait les maîtres. Ils répandent « dans nos provinces de grandes sommes d'ar- « gent; ils rassemblent, à certains jours, des

[1] Recueil des lettres intitulées *Edifiantes*, p. 98 et suiv.

« gens de la lie du peuple mêlés avec les « femmes : je ne sais pas quel est leur dessein, « mais je sais qu'ils ont apporté leur religion « à Manille, et que Manille a été envahie, et « qu'ils ont voulu subjuguer le Japon, etc. »

LE JÉSUITE. — Ah ! pour Manille et pour le Japon, passe; mais pour la Chine, vous savez que c'est tout autre chose; vous connaissez la grande vénération, le profond respect, le tendre attachement, la sincère reconnaissance que...

LE MANDARIN. — Mon Dieu, oui, nous connaissons tout cela; mais souvenez-vous, encore une fois, des paroles que le dernier empereur Yong-tching, d'éternelle mémoire, adressa à vos bonzes noirs; les voici [1] :

« Que diriez-vous si j'envoyais une troupe « de bonzes et de lamas dans votre pays ? « comment les recevriez-vous ? Si vous avez su « tromper mon père, n'espérez pas me tromper « de même. Vous voulez que tous les Chinois « embrassent vos lois; votre culte n'en tolère « pas d'autres, je le sais. En ce cas, que devien- « drons-nous ? les sujets de vos princes ? Les « disciples que vous faites ne connaissent que « vous; dans un temps de troubles, ils n'écou- « teraient d'autre voix que la vôtre. Je sais bien « qu'à présent il n'y a rien à craindre; mais « quand les vaisseaux viendront par milliers, « il pourrait y avoir du désordre, etc. »

LE JÉSUITE. — Il est vrai que nous avons transmis à notre Europe ce triste discours de l'empereur Yong-tching. Nous sommes d'ailleurs obligés d'avouer que c'était un prince très-sage et très-vertueux, qui a signalé son règne par des traits de bienfesance au-dessus de tout ce que nos princes ont jamais fait de grand et de bon. Mais, après tout, les vertus

[1] Lettres intitulées *Edifiantes*, dix-septième recueil, p. 826.

des infidèles sont des crimes[1]; c'est une des maximes incontestables de notre petit pays. Mais qu'est-il arrivé à ce grand empereur? il est mort sans sacrements, il est damné à tout jamais. J'aime la paix, je vous l'apporte; mais plût au ciel, pour le bien de vos âmes, que tout votre empire fût bouleversé, que tout nageât dans le sang, et que vous expirassiez tous jusqu'au dernier, confessés par des jésuites! Car enfin, qu'est-ce qu'un royaume de sept cents lieues de long sur sept cents lieues de large réduit en cendres? c'est une bagatelle. C'est l'affaire de quelques jours, de quelques mois, de quelques années tout au plus, et il s'agit de la gloire éternelle que je vous souhaite.

LE MANDARIN. — Grand merci de votre bonne volonté. Mais, en vérité, vous devriez être contents d'avoir fait massacrer plus de cent mille citoyens au Japon. Mettez des bornes à votre zèle. Je crois vos intentions bonnes; mais quand vous aurez armé dans notre empire les mains des enfants contre les pères, des disciples contre les maîtres, et des peuples contre les rois, il sera certain que vous aurez commis un très-grand mal; et il n'est pas absolument démontré que vous et moi soyons éternellement récompensés pour avoir détruit la plus ancienne nation qui soit sur la terre.

LE JÉSUITE. — Que votre nation soit la plus ancienne ou non, ce n'est pas ce dont il s'agit. Nous savons que, depuis près de cinq mille ans, votre empire est sagement gouverné; mais vous avez trop de raison pour ne pas sentir qu'il

[1] Cette doctrine est très-nouvelle dans le christianisme. Les premiers Pères ont soutenu précisément tout le contraire; mais les théologiens sont devenus barbares à mesure qu'ils sont devenus puissants. (Voyez La Mothe Le Vayer, *Traité de la vertu des païens.*)

faudrait, sans balancer, anéantir cet empire, s'il n'y avait que ce moyen de faire triompher la vérité. Ça, répondez-moi : je suppose qu'il n'y a d'autres ressources pour votre salut que de mettre le feu aux quatre coins de la Chine; n'êtes-vous pas obligé en conscience de tout brûler ?

LE MANDARIN. — Non, je vous jure; je ne brûlerais pas une grange.

LE JÉSUITE. — Vous avez à la Chine d'étranges principes.

LE MANDARIN. — Je trouve les vôtres terriblement incendiaires. J'ai bien ouï dire qu'en votre année 1604 quelques gens charitables voulurent, en effet, consumer en un moment par le feu toute la famille royale et tous les mandarins d'une île nommée l'Angleterre, uniquement pour faire triompher une de vos sectes sur les ruines des autres sectes. Vous avez employé tantôt le fer, tantôt le feu à ces saintes intentions; et c'est donc là cette paix que vos confrères viennent prêcher à des peuples qui vivent en paix ?

LE JÉSUITE. — Ce que je vous en dis n'est qu'une supposition théologique; car je vous répète que j'apporte la paix, l'union, la bienfesance, et toutes les vertus : j'ajoute seulement que ma doctrine est si belle qu'il faudrait l'acheter aux dépens de la vie de tous les hommes.

LE MANDARIN.—C'est vendre cher ses coquilles. Mais comment votre doctrine est-elle si belle, puisque vous me disiez hier qu'il fallait tromper ?

LE JÉSUITE. — Rien ne s'accorde plus aisément. Nous annonçons des vérités; ces vérités ne sont pas à la portée de tout le monde, et nous rencontrons des ennemis, des jansénistes, qui nous poursuivent jusqu'à la Chine. Que faire alors? il faut bien soutenir une vérité

utile par quelques mensonges qui le sont aussi; on ne peut se passer de miracles : cela tranche toutes les difficultés. Je vous avoue entre nous que nous n'en fesons point, mais nous disons que nous en avons fait; et si l'on nous croit, nous gagnons des âmes. Qu'importe la route, pourvu qu'on arrive au but ? Il est bien sûr que notre petit Portugais Xavier ne pouvait être à la fois en même temps dans deux vaisseaux; cependant nous l'avons dit; et plus la chose est impossible et extravagante, plus elle a paru admirable. Nous lui avons fait aussi ressusciter quatre garçons et cinq filles : cela était important; un homme qui ne ressuscite personne n'a guère que des succès médiocres. Laissez-nous au moins guérir de la colique quelques servantes de votre maison; nous ne demandons que la permission d'un petit miracle : ne fait-on rien pour son ami ?

LE MANDARIN. — Je vous aime, je vous servirais volontiers, mais je ne peux mentir pour personne.

LE JÉSUITE. — Vous êtes bien dur, mais j'espère enfin vous convertir.

## TROISIÈME CONFÉRENCE

LE JÉSUITE. — Oui, je veux bien convenir d'abord que vos lois et votre morale sont divines. Chez nous on n'a que de la politesse pour son père et sa mère; chez vous on les honore et on leur obéit toujours. Nos lois se bornent à punir les crimes; les vôtres décernent des récompenses aux vertus. Nos édits, pour l'ordinaire, ne parlent que d'impôts, et les vôtres sont souvent des traités de morale. Vous recommandez la justice, la fidélité, la charité,

l'amour du bien public, l'amitié. Mais tout cela devient criminel et abominable si vous ne pensez pas comme nous; et c'est ce que je m'engage à vous prouver.

LE MANDARIN. — Il vous sera difficile de remplir cet engagement.

LE JÉSUITE. — Rien n'est plus aisé. Toutes les vertus sont des vices quand on n'a pas la foi : or vous n'avez pas la foi; donc, malgré vos vertus que j'honore, vous êtes tous des coquins, théologiquement parlant.

LE MANDARIN. — Honnêtement parlant, votre P. Lecomte, votre P. Ricci, et plusieurs autres, n'ont-ils pas dit, n'ont-ils pas imprimé en Europe que nous étions, il y a quatre mille ans, le peuple le plus juste de la terre, et que nous adorions le vrai Dieu dans le plus ancien temple de l'univers? Vous n'existiez pas alors; nous n'avons jamais changé. Comment pouvons-nous avoir eu raison il y a quatre mille ans, et avoir tort à présent?

LE JÉSUITE. — Je vais vous le dire : notre doctrine est incontestablement la meilleure : or, les Chinois ne reconnaissent pas notre doctrine; donc ils ont évidemment tort.

LE MANDARIN. — On ne peut mieux raisonner; mais nous avons à Kanton des Anglais, des Hollandais, des Danois qui pensent tout différemment de vous, qui vous ont chassés de leur pays, parce qu'ils trouvaient votre doctrine abominable, et qui disent que vous êtes des corrupteurs : vous-mêmes vous avez eu ici des disputes scandaleuses avec des gens de votre propre secte; vous vous anathématisiez les uns les autres : ne sentez-vous pas l'énorme ridicule d'une troupe d'Européans qui venaient nous enseigner un système dans lequel ils n'étaient pas d'accord entre eux? Ne voyez-vous pas que vous êtes les enfants perdus de puissances qui

voudraient s'étendre dans tout l'univers? Quel fanatisme, quelle fureur vous fait passer les mers pour venir aux extrémités de l'Orient nous étourdir par vos disputes, et fatiguer nos tribunaux de vos querelles! Vous nous apportez votre pain et votre vin, et vous dites qu'il n'est permis qu'à vous de boire du vin; assurément cela n'est pas honnête et civil. Vous nous dites que nous serons damnés si nous ne mangeons de votre pain; et puis, quand quelques-uns de nous ont eu la politesse d'en manger, vous leur dites que ce n'est pas du pain, que ce sont des membres d'un corps humain et du sang, et qu'ils seront damnés s'ils croient avoir mangé du pain que vous leur avez offert. Les lettrés chinois ont-ils pu penser autre chose de vous, sinon que vous étiez des fous qui aviez rompu vos chaînes, et qui couriez par le monde comme des échappés? Du moins les Européans d'Angleterre, de Hollande, de Danemark et de Suède ne nous disent pas que du pain n'est pas du pain, et que du vin n'est pas du vin; ne soyez pas surpris s'ils ont paru à la Chine et dans l'Inde plus raisonnables que vous. Cependant nous ne leur permettons pas de prêcher à Pékin: et vous voulez qu'on vous le permette!

LE JÉSUITE. — Ne parlons point de ce mystère. Il est vrai que, dans notre Europe, le réformé, le protestant, le moliniste, le janséniste, l'anabaptiste, le méthodiste, le morave, le mennonite, l'anglican, le quaker, le piétiste, le coccéien, le voétien, le socinien, l'unitaire rigide, le millénaire, veulent chacun tirer à eux la vérité, qu'ils la mettent en pièces, et qu'on a bien de la peine à en rassembler les morceaux. Mais enfin nous nous accordons sur le fond des choses.

LE MANDARIN. — Si vous preniez la peine

d'examiner les opinions de chaque disputeur, vous verriez qu'ils ne sont de même avis sur aucun point. Vous savez combien nous fûmes scandalisés quand notre prince Olou-tsé, que vous avez séduit, nous dit que vous aviez deux lois, que ce qui avait été autrefois vrai et bon était devenu faux et mauvais. Tous nos tribunaux furent indignés; ils le seraient bien davantage s'il apprenaient que, depuis dix-sept siècles, vous êtes occupés à expliquer, à retrancher et à ôter, à concilier, à rajuster, à forger: nous, au contraire, depuis cinquante siècles, nous n'avons pas varié un seul moment.

LE JÉSUITE. — C'est parce que vous n'avez jamais été éclairés. Vous n'avez jamais écouté que votre simple raison : elle vous a dit qu'il y a un Dieu, et qu'il faut être juste; il n'y a pas moyen de disputer sur cela : mais il fallait écouter quelque chose au-dessus de votre raison; il fallait lire tous les livres du peuple juif, que malheureusement vous ne connaissiez pas, et il fallait les croire; et ensuite il fallait ne les plus croire et lire tous nos livres grecs et latins. Alors vous auriez eu, comme nous, mille belles querelles toutes les années; chaque querelle aurait occasionné une décision admirable, un jugement nouveau : voilà ce qui vous a manqué, et c'est ce que je veux apprendre aux Chinois, mais toujours pour le bien de la paix.

LE MANDARIN. — Hé bien ! quand les Chinois, pour le bien de la paix, sauront toutes les opinions qui déchirent votre petit coin de terre au bout de l'Occident, en seront-ils plus justes? honoreront-ils leurs parents davantage? seront-ils plus fidèles à l'empereur? l'empire sera-t-il mieux gouverné, les terres mieux cultivées ?

LE JÉSUITE. — Non assurément; mais les Chinois seront sauvés comme moi; ils n'ont qu'à croire ce que je ne comprends pas.

LE MANDARIN. — Pourquoi voulez-vous qu'ils le comprennent?

LE JÉSUITE. — Ils ne le comprendront pas non plus.

LE MANDARIN. — Pourquoi voulez-vous donc le leur apprendre?

LE JÉSUITE. — C'est qu'il est nécessaire aujourd'hui à tous les hommes de le savoir.

LE MANDARIN. — S'il est nécessaire à tous les hommes de le savoir, pourquoi les Chinois l'ont-ils toujours ignoré? pourquoi l'avez-vous ignoré vous-mêmes si longtemps? pourquoi n'en a-t-on jamais rien su dans toute la Grande-Tartarie, dans l'Inde et au Japon? Ce qui est nécessaire à tous les hommes ne leur est-il pas donné à tous? n'ont-ils pas tous les mêmes sens, le même instinct d'amour-propre, le même instinct de bienveillance, le même instinct qui les fait vivre en société? Comment se pourrait-il faire que l'Etre suprême, qui nous a donné tout ce qui nous est convenable, nous eût refusé la seule chose essentielle? N'est-ce pas une impiété de le croire?

LE JÉSUITE. — C'est qu'il n'a fait ce présent qu'à ses favoris.

LE MANDARIN. — Vous êtes donc son favori?

LE JÉSUITE. — Je m'en flatte.

LE MANDARIN. — Pour moi, je suis simplement son adorateur. Je vous renvoie à tous les peuples et à toutes les sectes de votre Europe, qui croient que vous êtes des réprouvés; et, tant que vous vous persécuterez les uns les autres, il ne sera pas prudent de vous écouter.

LE JÉSUITE. — Ah! si jamais je retourne à Rome, que je me vengerai de tous ces impies qui empêchent nos progrès à la Chine!

LE MANDARIN. — Faites mieux, pardonnez-leur. Vivons doucement tous ensemble, tant

que vous serez ici ; secourons-nous mutuellement ; adorons tous l'Etre suprême du fond de notre cœur. Quoique vous ayez plus de barbe que nous, le nez plus long, les yeux moins fendus, les joues plus rouges, les pieds plus gros, les oreilles plus petites, et l'esprit plus inquiet, cependant nous sommes tous frères.

LE JÉSUITE. — Tous frères ! et que deviendra mon titre de Père ?

LE MANDARIN. — Vous convenez tous qu'il faut aimer Dieu ?

LE JÉSUITE. — Pas tout à fait, mais je le permets.

LE MANDARIN. — Qu'il faut être modéré, sobre, compatissant, équitable, bon maître, bon père de famille, bon citoyen ?

LE JÉSUITE. — Oui.

LE MANDARIN. — Hé bien ! ne vous tourmentez plus tant ; je vous assure que vous êtes de ma religion.

LE JÉSUITE. — Ah ! vous vous rendez à la fin. Je savais bien que je vous convertirais.

Quand le mandarin et le jésuite eurent été d'accord, le mandarin donna au moine cette profession de foi :

1° La religion consiste dans la soumission à Dieu et dans la pratique des vertus.

2° Cette vérité incontestable est reconnue de toutes les nations et de tous les temps : il n'y a de vrai que ce qui force tous les hommes à un consentement unanime : les vaines opinions qui se contredisent sont fausses.

3° Tout peuple qui se vante d'avoir une religion particulière pour lui seul offense la Divinité et le genre humain ; il ose supposer que Dieu abandonne tous les autres peuples pour n'éclairer que lui.

4° Les superstitions particulières n'ont été inventées que par des hommes ambitieux qui

ont voulu dominer sur les esprits, qui ont fourni un prétexte à la nation qu'ils ont séduite d'envahir les biens des autres nations.

5° Il est constaté par l'histoire que ces différentes sectes, qui se proscrivent réciproquement avec tant de fureur, ont été la source de mille guerres civiles; et il est évident que si les hommes se regardaient tous comme des frères, également soumis à leur père commun, il y aurait eu moins de sang versé sur la terre, moins de saccagement, moins de rapines, et moins de crimes de toute espèce.

6° Des lamas et des bonzes qui prétendent que la mère du dieu *Fo* accoucha de ce dieu par le côté droit, après avoir avalé un enfant, disent une sottise; s'ils ordonnent de la croire, ce sont des charlatans tyranniques; s'ils persécutent ceux qui ne la croient pas, ils sont des monstres.

7° Les brames, qui ont des opinions un peu moins absurdes, et non moins fausses, auraient également tort de commander de les croire, quand même elles pourraient avoir quelque lueur de vraisemblance; car l'Etre suprême ne peut juger les hommes sur les opinions d'un brame, mais sur leurs vertus et sur leurs iniquités. Une opinion, quelle qu'elle soit, n'a nul rapport avec la manière dont on a vécu; il ne s'agit pas de faire croire telle ou telle métamorphose, tel ou tel prodige, mais d'être homme de bien. Quand vous êtes accusé devant un tribunal, on ne vous demande pas si vous croyez que le premier mandarin a encore son père et sa mère, s'il est marié, s'il est veuf, s'il est riche ou pauvre, grand ou petit; on vous interroge sur vos actions.

8° « Si tu n'es pas instruit de certains faits, « si tu ne crois pas certaines obscurités, si tu « ne sais par cœur certaines formules, si tu

« n'as pas mangé en certains temps certains ali-
« ments qu'on ne trouve point dans la moitié
« du globe, tu seras éternellement malheu-
« reux. » Voilà ce que les hommes ont pu inventer de plus absurde et de plus horrible. « Si tu es juste, tu seras récompensé; si tu es « injuste, tu seras puni. » Voilà ce qui est raisonnable.

9° Certains brames, qui croient que les enfants morts avant que d'avoir été baignés dans le Gange sont condamnés à des supplices éternels, sont les plus insensés de tous les hommes et les plus durs. Ceux qui font vœu de pauvreté pour s'enrichir ne sont pas les moins fourbes; ceux qui cabalent dans les familles et dans l'Etat ne sont pas les moins méchants.

10° Plus les hommes sont faibles, enthousiastes, fanatiques, plus le gouvernement doit être modéré et sage.

11° Si vous donnez à un charlatan le privilége exclusif de faire des almanachs, il fera un calendrier de superstitions pour tous les jours de l'année; il intimidera les peuples et les magistrats par les conjonctions et les influences des astres. Si vous laissez vingt charlatans faire des almanachs, ils prédiront des événements différents; ils se discréditeront tous les uns les autres : un temps viendra où tout le peuple aura découvert la friponnerie de tous les astrologues.

12° Alors il n'y aura plus d'almanachs que ceux des véritables astronomes qui calculent juste les mouvements des globes, qui n'attribuent d'influence à aucun, et qui ne prédisent ni la bonne ni la mauvaise fortune. Le peuple insensiblement ne croira que ces sages; il adorera d'un culte plus pur le créateur et le guide de tous les globes, et notre petit globe en sera plus heureux.

13° Il est impossible que l'esprit de paix, l'amour du prochain, le bon ordre, en un mot la vertu, subsiste au milieu des disputes interminables; il n'y a jamais eu la moindre dispute entre les lettrés, qui se bornent à reconnaître un Dieu, à l'aimer, à le servir sans mélange de superstitions, et à servir leur prochain.

14° C'est là le premier devoir; le second est d'éclairer les superstitieux; le troisième est de les tolérer en les plaignant, si on ne peut les éclairer.

15° Il peut y avoir plusieurs cérémonies; mais il n'y a qu'une seule morale. Ce qui vient de Dieu est universel et immuable; ce qui vient des hommes est local, inconstant, périssable.

16° Un imbécile dit : « Je dois penser comme « mon bonze; car tout mon village est de son « avis. » Sors de ton village, pauvre homme, et tu en verras cent mille autres qui ont chacun leur bonze, et qui pensent tous différemment.

17° Voyage d'un bout de la terre à l'autre, tu verras que partout deux et deux font quatre, que Dieu est adoré partout; mais tu verras qu'ici on ne peut mourir sans huile, et que là, en mourant, il faut tenir à la main la queue d'une vache. Laisse là leur huile et leur queue, et sers le Maître de l'univers.

18° Voici un des grands maux que la superstition a fait naître. Un homme a violé sa sœur et tué son frère; mais il fréquente une certaine pagode, il récite certaines formules dans une langue étrangère, il porte une certaine image sur sa poitrine; mille vieilles s'écrient : Le bon homme! le saint homme!

Un juste avoue franchement qu'on peut adorer Dieu sans faire ce pèlerinage, sans réciter cette formule; mille vieilles s'écrient : Au monstre! au scélérat!

19° Voici le comble de l'abomination; voici ce qui fait sécher d'horreur et gémir d'être homme. Un chef des pagodes, assassin, empoisonneur public, a peuplé l'Inde de ses bâtards, et a vécu tranquille et respecté; il a donné des lois aux princes. Un juste a dit : Gardez-vous d'imiter ce chef des pagodes; gardez-vous de croire les métamorphoses qu'il enseigne; et ce juste a été brûlé à petit feu sur la place publique.

20° O vous! fanatiques actifs, qui depuis longtemps troublez la terre par vos querelles raisonnées; et vous, fanatiques passifs, qui, sans raisonner, avez été mordus de ces enragés et qui êtes malades de la même rage, tâchez de guérir si vous pouvez; essayez de cette recette que voici : Adorez Dieu sans vouloir le comprendre; aimez-le sans vous plaindre des maux qui sont mêlés sur la terre avec les biens; regardez comme vos frères le Japonais, le Siamois, l'Indien, l'Africain, le Persan, le Turc, le Russe, et même les habitants du petit pays de l'occident méridional de l'Europe qui tient si peu de place sur la carte.

---

# XLI

## L'A B C

*Dix-sept dialogues traduits de l'anglais de M. Huet.*

### I

#### SUR GROTIUS, HOBBES ET MONTESQUIEU.

A. — Hé bien! vous avez lu Grotius, Hobbes et Montesquieu; que pensez-vous de ces trois hommes célèbres?

B. — Grotius m'a souvent ennuyé; mais il est très-savant : il semble aimer la raison et la vertu; mais la raison et la vertu touchent peu quand elles ennuient : il me paraît de plus qu'il est quelquefois un fort mauvais raisonneur. Montesquieu a beaucoup d'imagination sur un sujet qui semblait n'exiger que du jugement : il se trompe trop souvent sur les faits; mais je crois qu'il se trompe aussi quelquefois quand il raisonne. Hobbes est bien dur, ainsi que son style, mais j'ai peur que sa dureté ne tienne souvent à la vérité. En un mot, Grotius est un franc pédant, Hobbes un triste philosophe, et Montesquieu un bel esprit humain.

C. — Je suis assez de cet avis. La vie est trop courte, et on a trop de choses à faire pour apprendre de Grotius que, selon Tertullien, « la cruauté, la fraude et l'injustice sont les « compagnes de la guerre; » que « Carnéade « défendait le faux comme le vrai; » qu'Horace a dit dans une satire, « la nature ne peut dis- « cerner le juste et l'injuste[1]; » que, selon Plutarque, « les enfants ont de la compassion; » que Chrysippe a dit, « l'origine du droit est « dans Jupiter; » que, si on en croit Florentin, « la nature a mis entre les hommes une espèce « de parenté; » que Carnéade a dit que « l'uti- « lité est la mère de la justice. »

J'avoue que Grotius me fait grand plaisir

[1] *Nec natura potest justo secernere iniquum.*

Ce cruel vers se trouve dans la troisième Satire. Horace veut prouver contre les stoïciens que tous les délits ne sont pas égaux. Il faut, dit-il, que la peine soit proportionnée à la faute :

. . . . . *Adsit*
*Regula, peccatis quæ pœnas irroget æquas.*

C'est la raison, la loi naturelle, qui enseigne cette justice : la nature connaît donc le juste et l'injuste. Il est bien évident que la nature enseigne à toutes les mères qu'il vaut mieux corriger son enfant que de le tuer; qu'il vaut mieux lui donner du pain que de lui crever un œil; qu'il est plus juste de secourir son père que de le laisser dévorer par une bête féroce, et plus juste de remplir sa promesse que de la violer.

Il y a dans Horace, avant ce vers de mauvais exemple,

*Nec natura potest justo secernere iniquum,*

« La nature ne peut discerner le juste de l'injuste; » il y a, dis-je, un autre vers qui semble dire tout le contraire :

*Jura inventa metu injusti fateare necesse est;*

« Il faut avouer que les lois n'ont été inventées que par la crainte de l'injustice. »

La nature avait donc discerné le juste et l'injuste avant qu'il y eût des lois. Pourquoi serait-il d'un autre avis que Cicéron et que tous les moralistes qui admettent la loi naturelle? Horace était un débauché qui recommande les filles de joie et les petits garçons, j'en conviens; qui se moque des pauvres vieilles, d'accord; qui flatte plus lâche-

quand il dit, dès son premier chapitre du premier livre, « que la loi des Juifs n'obligeait « point les étrangers ». Je pense avec lui qu'Alexandre et Aristote ne sont point damnés pour avoir gardé leur prépuce, et pour n'avoir pas employé le jour du sabbat à ne rien faire. De braves théologiens se sont élevés contre lui avec leur absurdité ordinaire; mais moi qui, Dieu merci, ne suis point théologien, je trouve Grotius un très-bon homme.

J'avoue qu'il ne sait ce qu'il dit quand il

ment Octave qu'il n'attaque cruellement des citoyens obscurs, il est vrai; qui change souvent d'opinion, j'en suis fâché : mais je soupçonne qu'il a dit ici tout le contraire de ce qu'on lui fait dire. Pour moi, je lis

*Et natura potest justo secernere iniquum;*

les autres mettront un *nec* à la place d'un *et*, s'ils veulent. Je trouve le sens du mot *et* plus honnête comme plus grammatical : *et natura potest*, etc.

Si la nature ne discernait pas le juste et l'injuste, il n'y aurait point de différence morale dans nos actions; les stoïciens sembleraient avoir raison de soutenir que tous les délits contre la société sont égaux. Ce qui est fort étrange, c'est que saint Jacques semble tomber dans l'excès des stoïciens, en disant dans son Epître (chap. II, v. X) : « Qui garde toute la loi, et la viole en un point, est coupable de l'avoir violée en tout. » Saint Augustin, dans une lettre à saint Jérôme, relance un peu l'apôtre saint Jacques, et ensuite l'excuse, en disant que le coupable d'une transgression est coupable de toutes, parce qu'il a manqué à la charité qui comprend tout. O Augustin! comment un homme qui s'est enivré, qui a forniqué, a-t-il trahi la charité? Tu abuses perpétuellement des mots, ô sophiste africain! Horace avait l'esprit plus juste et plus fin que toi.

*N. B.* Cet endroit d'Horace peut d'abord paraître obscur; cependant, en y faisant attention, on trouvera que le poëte dit seulement : Consultez les annales du monde, vous verrez que la crainte de l'injustice a fait naître l'idée de nos droits. L'instinct ne nous apprend à discerner le juste de l'injuste que comme ce qui flatte nos sens de ce qui les blesse; la raison nous apprend donc que tous les crimes ne sont pas égaux, puisqu'ils ne font pas un tort égal à la société, et que c'est de l'idée de ce tort qu'est née l'idée de justice. *Natura* ne signifie qu'instinct, premier mouvement (K.)

prétend que les Juifs avaient enseigné la circoncision aux autres peuples. Il est assez reconnu aujourd'hui que la petite horde judaïque avait pris toutes ses ridicules coutumes des peuples puissants dont elle était environnée; mais que fait la circoncision « au droit de la « guerre et de la paix » ?

A. — Vous avez raison; les compilations de Grotius ne méritaient pas le tribut d'estime que l'ignorance leur a payé. Citer les pensées des vieux auteurs qui ont dit le pour et le contre, ce n'est pas penser. C'est ainsi qu'il se trompe très-grossièrement dans son livre de la *Vérité du christianisme*, en copiant les auteurs chrétiens qui ont dit que les Juifs, leurs prédécesseurs, avaient enseigné le monde; tandis que la petite nation juive n'avait elle-même jamais eu cette prétention insolente; tandis que, renfermée dans les rochers de la Palestine et dans son ignorance, elle n'avait pas seulement reconnu l'immortalité de l'âme que tous ses voisins admettaient.

C'est ainsi qu'il prouve le christianisme, par Hystaspe et par les Sibylles, et l'aventure de la baleine qui avala Jonas, par un passage de Lycophron. Le pédantisme et la justesse de l'esprit sont incompatibles.

Montesquieu n'est pas pédant : que pensez-vous de son *Esprit des lois?*

B. — Il m'a fait un grand plaisir, parce qu'il y a beaucoup de plaisanteries, beaucoup de choses vraies, hardies et fortes, et des chapitres entiers dignes des *Lettres persanes :* le chapitre XXVII du livre XIX est un portrait de votre Angleterre, dessiné dans le goût de Paul Véronèse; j'y vois des couleurs brillantes, de la facilité de pinceau, et quelques défauts de costume. Celui de l'inquisition et celui des esclaves nègres sont fort au-dessus de Callot. Partout il

combat le despotisme, rend les gens de finance odieux, les courtisans méprisables, les moines ridicules ; ainsi tout ce qui n'est ni moine, ni financier, ni employé dans le ministère, ni aspirant à l'être, a été charmé, et surtout en France.

Je suis fâché que ce livre soit un labyrinthe sans fil, et qu'il n'y ait aucune méthode. Je suis encore plus étonné qu'un homme qui écrit sur les lois dise dans sa préface « qu'on ne trouvera point de saillies dans son ouvrage ; » et il est encore plus étrange que son livre soit un recueil de saillies. C'est Michel Montaigne législateur : aussi était-il du pays de Michel Montaigne.

Je ne puis m'empêcher de rire en parcourant plus de cent chapitres qui ne contiennent pas douze lignes, et plusieurs qui n'en contiennent que deux. Il semble que l'auteur ait toujours voulu jouer avec son lecteur dans la matière la plus grave.

On ne croit pas lire un ouvrage sérieux lorsque, après avoir cité les lois grecques et romaines, il parle de celles de Bantam, de Cochin, de Tunquin, d'Achem, de Bornéo, de Jacatra, de Formose, comme s'il avait des mémoires fidèles des gouvernements de tous ces pays. Il mêle trop souvent le faux avec le vrai, en physique, en morale, en histoire : il vous dit, d'après Puffendorf, que du temps du roi Charles IX il y avait vingt millions d'hommes en France. Puffendorf va même jusquà vingt-neuf millions : il parlait fort au hasard. On n'avait jamais fait en France de dénombrement ; on était trop ignorant alors pour soupçonner seulement qu'on pût deviner le nombre des habitants par celui des naissances et des morts. La France n'avait point en ce temps la Lorraine, l'Alsace, la Franche-Comté, le Roussillon, l'Artois, le

Cambrésis, la moitié de la Flandre; et aujourd'hui qu'elle possède toutes ces provinces, il est prouvé qu'elle ne contient qu'environ vingt millions d'âmes tout au plus par le dénombrement des feux assez exactement donné en 1751.

Le même auteur assure, sur la foi de Chardin, qu'il n'y a que le petit fleuve Cyrus qui soit navigable en Perse. Chardin n'a point fait cette bévue. Il dit au chap. 1er, vol. II, « qu'il n'y a point de fleuve qui porte bateau dans le cœur du royaume »; mais sans compter l'Euphrate, le Tigre et l'Indus, toutes les provinces frontières sont arrosées de fleuves qui contribuent à la facilité du commerce, et à la fertilité de la terre: le Zinderud traverse Ispahan; l'Agi se joint au Kur, etc. Et puis, quel rapport l'*Esprit des lois* peut-il avoir avec les fleuves de la Perse?

Les raisons qu'il apporte de l'établissement des grands empires en Asie, et de la multitude des petites puissances en Europe, semblent aussi fausses que ce qu'il dit des rivières de la Perse. « En Europe, dit-il, les grands empires « n'ont jamais pu subsister : » la puissance romaine y a pourtant subsisté plus de cinq cents ans; et « la cause, continue-t-il, de la du- « rée de ces grands empires, c'est qu'il y a de « grandes plaines. » Il n'a pas songé que la Perse est entrecoupée de montagnes; il ne s'est pas souvenu du Caucase, du Taurus, de l'Ararat, de l'Immaüs, du Saron, dont les branches couvrent l'Asie. Il ne faut ni donner des raisons des choses qui n'existent point, ni en donner de fausses des choses qui existent.

Sa prétendue influence des climats sur la religion est prise de Chardin, et n'en est pas plus vraie; la religion mahométane, née dans le terrain aride et brûlant de la Mecque, fleurit

aujourd'hui dans les belles contrées de l'Asie-Mineure, de la Syrie, de l'Egypte, de la Thrace, de la Mysie, de l'Afrique septentrionale, de la Servie, de la Bosnie, de la Dalmatie, de l'Epire, de la Grèce; elle a régné en Espagne, et il s'en est fallu bien peu qu'elle ne soit allée jusqu'à Rome. La religion chrétienne est née dans le terrain pierreux de Jérusalem, et dans un pays de lépreux, où le cochon est un aliment presque mortel, et défendu par la loi. Jésus ne mangea jamais de cochon, et on en mange chez les chrétiens : leur religion domine aujourd'hui dans des pays fangeux où l'on ne se nourrit que de cochons, comme dans la Vestphalie. On ne finirait pas si on voulait examiner les erreurs de ce genre qui fourmillent dans ce livre.

Ce qui est encore révoltant pour un lecteur un peu instruit, c'est que presque partout les citations sont fausses; il prend presque toujours son imagination pour sa mémoire.

Il prétend que, dans le *Testament* attribué au cardinal de Richelieu, il est dit[1] « que, si « dans le peuple il se trouve quelque malheu- « reux honnête homme, il ne faut point s'en « servir : tant il est vrai que la vertu n'est « pas le ressort du gouvernement monar- « chique. »

Le misérable *Testament* faussement attribué au cardinal de Richelieu dit précisément tout le contraire. Voici ses paroles, au chap. IV : « On peut dire hardiment que, de deux per- « sonnes dont le mérite est égal, celle qui est « la plus aisée en ses affaires est préférable à « l'autre, étant certain qu'il faut qu'un pauvre « magistrat ait l'âme d'une trempe bien forte, « si elle ne se laisse quelquefois amollir par la

[1] Liv. III, chap. V.

« considération de ses intérêts. Aussi l'expé-
« rience nous apprend que les riches sont moins
« sujets à concussion que les autres, et que la
« pauvreté contraint un officier à être fort soi-
« gneux du revenu du sac. »

Montesquieu, il faut l'avouer, ne cite pas mieux les auteurs grecs que les français; il leur fait souvent dire tout le contraire de ce qu'ils ont dit.

Il avance, en parlant de la condition des femmes dans les divers gouvernements, ou plutôt en promettant d'en parler, que chez les Grecs[1] « l'amour n'avait qu'une forme que l'on « n'ose dire ». Il n'hésite pas à prendre Plutarque même pour son garant : il fait dire à Plutarque « que les femmes n'ont aucune part au véritable amour ». Il ne fait pas réflexion que Plutarque fait parler plusieurs interlocuteurs : il y a un Protogène qui déclame contre les femmes; mais Daphneus prend leur parti; Plutarque décide pour Daphneus; il fait un très-bel éloge de l'amour céleste et de l'amour conjugal; il finit par rapporter plusieurs exemples de la fidélité et du courage des femmes. C'est même dans ce dialogue qu'on trouve l'histoire de Camma, et celle d'Eponine, femme de Sabinus, dont les vertus ont servi de sujet à des pièces de théâtre.

Enfin il est clair que Montesquieu, dans l'*Esprit des lois*, a calomnié l'esprit de la Grèce, en prenant une objection que Plutarque réfute pour une loi que Plutarque recommande.

« [2] Des cadis ont soutenu que le grand-sei-
« gneur n'était point obligé de tenir sa parole
« ou son serment lorsqu'il bornait par là son
« autorité. »

Ricaut, cité en cet endroit, dit seulement, page 18 de l'édition d'Amsterdam, de 1671 :

[1] Liv. VII, ch. IX. — [2] Liv. III, ch. IV.

« Il y a même de ces gens-là qui soutiennent « que le grand-seigneur peut se dispenser des « promesses qu'il a faites avec serment, quand, « pour les accomplir, il faut donner des bornes « à son autorité. »

Ce discours est bien vague. Le sultan des Turcs ne peut promettre qu'à ses sujets ou aux puissances voisines. Si ce sont des promesses à ses sujets, il n'y a point de serment : si ce sont des traités de paix, il faut qu'il les tienne comme les autres princes, ou qu'il fasse la guerre. L'*Alcoran* ne dit en aucun endroit qu'on peut violer son serment, et il dit en cent endroits qu'il faut le garder. Il se peut que pour entreprendre une guerre injuste, comme elles le sont presque toutes, le grand-turc assemble un conseil de conscience, comme ont fait plusieurs princes chrétiens, afin de faire le mal en conscience ; il se peut que quelques docteurs musulmans aient imité les docteurs catholiques, qui ont dit qu'il ne faut garder la foi ni aux infidèles ni aux hérétiques ; mais il reste à savoir si cette jurisprudence est celle des Turcs.

L'auteur de l'*Esprit des lois* donne cette prétendue décision des cadis comme une preuve du despotisme du sultan ; il semble que ce serait au contraire une preuve qu'il est soumis aux lois, puisqu'il serait obligé de consulter des docteurs pour se mettre au-dessus des lois. Nous sommes voisins des Turcs, et nous ne les connaissons pas. Le comte de Marsigli, qui a vécu si longtemps au milieu d'eux, dit qu'aucun auteur n'a donné une véritable connaissance ni de leur empire, ni de leurs lois. Nous n'avons eu même aucune traduction tolérable de l'*Alcoran*, avant celle que nous a donnée l'Anglais Sale en 1734. Presque tout ce qu'on a dit de leur religion et de leur jurisprudence est faux, et les conclusions que l'on en tire tous les jours

contre eux sont trop peu fondées. On ne doit, dans l'examen des lois, citer que des lois reconnues.

« [1]Tout bas commerce était infâme chez les Grecs. » Je ne sais pas ce que Montesquieu entend par bas commerce; mais je sais que dans Athènes tous les citoyens commerçaient, que Platon vendit de l'huile, et que le père du démagogue Demosthène était marchand de fer. La plupart des ouvriers étaient des étrangers ou des esclaves : il nous est important de remarquer que le négoce n'était point incompatible avec les dignités dans les républiques de la Grèce, excepté chez les Spartiates, qui n'avaient aucun commerce.

« J'ai ouï plusieurs fois déplorer, dit-il[2], l'a-« veuglement du conseil de François Ier, qui « rebuta Christophe Colomb qui lui proposait « les Indes. » Vous remarquerez que François Ier n'était pas né lorsque Colomb découvrit les îles de l'Amérique.

Puisqu'il s'agit ici de commerce, observons que l'auteur condamne une ordonnance du conseil d'Espagne qui défend d'employer l'or et l'argent en dorure[3]. « Un décret pareil, dit-il, « serait semblable à celui que feraient les états « de Hollande, s'ils défendaient la consomma-« tion de la cannelle. » Il ne songe pas que les Espagnols, n'ayant point de manufactures, auraient acheté les galons et les étoffes de l'étranger, et que les Hollandais ne pouvaient acheter de la cannelle. Ce qui était très-raisonnable en Espagne eût été très-ridicule en Hollande.

[4]Si un roi donnait sa voix dans les jugements criminels, « il perdrait le plus bel attribut de « sa souveraineté, qui est celui de faire grâce.

[1] Liv. IV, ch. VIII. — [2] Liv. XXI, ch. XXII. — [3] Liv. XXI, ch. XXII. — [4] Liv. VI, ch. V.

« Il serait insensé qu'il fît et défît ses jugements. « Il ne voudrait pas être en contradiction avec « lui-même. Outre que cela confondrait toutes « les idées, on ne saurait si un homme serait « absous ou s'il recevrait sa grâce. »

Tout cela est évidemment erroné. Qui empêcherait le souverain de faire grâce après avoir été lui-même au nombre des juges? comment est-on en contradiction avec soi-même, en jugeant selon la loi, et en pardonnant selon sa clémence? En quoi les idées seraient-elles confondues? comment pourrait-on ignorer que le roi lui a publiquement fait grâce après la condamnation ?

Dans le procès fait au duc d'Alençon, pair de France, en 1458, le parlement, consulté par le roi pour savoir s'il avait le droit d'assister au jugement du procès d'un pair de France, répondit qu'il avait trouvé par ses registres que non-seulement les rois de France avaient ce droit, mais qu'il était nécessaire qu'ils y assistassent en qualité de premiers pairs.

Cet usage s'est conservé en Angletere. Les rois d'Angleterre délèguent à leur place, dans ces occasions, un grand *steward* qui les représente. L'empereur peut assister au jugement d'un prince de l'empire. Il est beaucoup mieux sans doute qu'un souverain n'assiste point aux jugements criminels : les hommes sont trop faibles et trop lâches ; l'haleine seule du prince fait trop pencher la balance.

« [1] Les Anglais, pour favoriser la liberté, ont « ôté toutes les puissances intermédiaires qui « formaient leur monarchie. »

Le contraire est d'une vérité reconnue. Ils ont fait de la Chambre des communes une puissance intermédiaire qui balance celle des

[1] Liv. II, ch. IV.

pairs. Ils n'ont fait que saper la puissance ecclésiastique, qui doit être une société priante, édifiante, exhortante, et non pas puissante.

« [1] Il ne suffit pas qu'il y ait dans une monar-
« chie des rangs intermédiaires, il faut encore
« un dépôt de lois... L'ignorance naturelle à
« la noblesse, son inattention, son mépris pour
« le gouvernement civil, exigent qu'il y ait un
« corps qui fasse sans cesse sortir les lois de la
« poussière où elle seraient ensevelies. »

Cependant le dépôt des lois de l'Empire est à la diète de Ratisbonne entre les mains des princes; ce dépôt est en Angleterre dans la chambre haute; en Suède, dans le sénat composé de nobles; et en dernier lieu l'impératrice Catherine II, dans son nouveau code, le meilleur de tous les codes, remet ce dépôt au sénat composé des grands de l'empire.

Ne faut-il pas distinguer entre les lois politiques et les lois de la justice distributive? Les lois politiques ne doivent-elles pas avoir pour gardiens les principaux membres de l'Etat? Les lois du *tien* et du *mien*, l'ordonnance criminelle, n'ont besoin que d'être bien faites et d'être imprimées, le dépôt en doit être chez les libraires. Les juges doivent s'y conformer; et quand elles sont mauvaises, comme il arrive fort souvent, alors ils doivent faire des remontrances à la puissance suprême pour les faire changer.

Le même auteur prétend qu'au Tunquin[2] tous les magistrats et les principaux officiers militaires sont eunuques, et que chez les lamas[3] la loi permet aux femmes d'avoir plusieurs maris. Quand ces fables seraient vraies, qu'en résulterait-il? nos magistrats voudraient-ils être eunuques, et n'être qu'en quatrièmes ou

[1] Liv. II, ch. IV. — [2] Liv. XV, ch. XIX. — [3] Liv. XVI, ch. V.

en cinquièmes auprès de mesdames les conseillères ?

Pourquoi perdre son temps à se tromper sur les prétendues flottes de Salomon envoyées d'Asiongaber en Afrique, et sur les chimériques voyages depuis la mer Rouge jusqu'à celle de Bayonne, et sur les richesses encore plus chimériques de Sofala ? Quel rapport entre toutes ces digressions erronées et l'*Esprit des lois ?*

Je m'attendais à voir comment les *Décrétales* changèrent toute la jurisprudence de l'ancien code romain; par quelles lois Charlemagne gouverna son empire, et par quelle anarchie le gouvernement féodal le boulversa; par quel art et par quelle audace Grégoire VII et ses successeurs écrasèrent les lois du royaume et des grands fiefs sous l'anneau du pêcheur; par quelles secousses on est parvenu à détruire la législation papale; j'espérais voir l'origine des bailliages qui rendirent la justice presque partout depuis les Othon, et celle des tribunaux appelés *parlements*, ou *audiences*, ou *banc du roi*, ou *échiquier*; je désirais de connaître l'histoire des lois sous lesquelles nos pères et leurs enfants ont vécu, les motifs qui les ont établies, négligées, détruites, renouvelées : je n'ai malheureusement rencontré souvent que de l'esprit, des railleries, des imaginations, et des erreurs.

Par quelle raison les Gaulois, asservis et dépouillés par les Romains, continuèrent-ils à vivre sous les lois romaines quand ils furent de nouveau subjugués et dépouillés par une horde de Francs? Quels furent bien précisément les lois et les usages de ces nouveaux brigands ?

Quels droits s'arrogèrent les évêques gaulois quand les Francs furent les maîtres? N'eurent-ils pas quelquefois part à l'administration publique avant que le rebelle Pepin leur donnât place dans le parlement de la nation ?

Y eut-il des fiefs héréditaires avant Charlemagne? Une foule de questions pareilles se présentent à l'esprit. Montesquieu n'en résout aucune.

Quel fut ce tribunal abominable institué par Charlemagne en Vestphalie, tribunal de sang appelé le *conseil veimique*, tribunal plus horrible encore que l'inquisition, tribunal composé de juges inconnus, qui jugeait à mort sur le simple rapport de ses espions, et qui avait pour bourreau le plus jeune des conseillers de ce petit sénat d'assassins? Quoi! Montesquieu me parle des lois de Bantam, et il ne connaît pas les lois de Charlemagne, et il le prend pour un bon législateur!

Je cherchais un guide dans un chemin difficile; j'ai trouvé un compagnon de voyage qui n'était guère mieux instruit que moi; j'ai trouvé l'esprit de l'auteur, qui en a beaucoup, et rarement l'esprit des lois; il sautille plus qu'il ne marche; il brille plus qu'il n'éclaire; il satirise quelquefois plus qu'il ne juge; et il fait souhaiter qu'un si beau génie eût toujours plus cherché à instruire qu'à surprendre.

Ce livre très-défectueux est plein de choses admirables dont on a fait de détestables copies. Enfin, des fanatiques l'ont insulté par les endroits mêmes qui méritent les remerciements du genre humain.

Malgré ses défauts, cet ouvrage doit être toujours cher aux hommes, parce que l'auteur a dit sincèrement ce qu'il pense, au lieu que la plupart des écrivains de son pays, à commencer par le grand Bossuet, ont dit très-souvent ce qu'ils ne pensaient pas. Il a partout fait souvenir les hommes qu'ils sont libres, il présente à la nature humaine ses titres qu'elle a perdus dans la plus grande partie de la terre; il combat la superstition, il inspire la morale.

Je vous avouerai encore combien je suis affligé qu'un livre qui pouvait être si utile soit fondé sur une distinction chimérique. La vertu, dit-il, est le principe des républiques, l'honneur l'est des monarchies. On n'a jamais assurément formé des républiques par vertu. L'intérêt public s'est opposé à la domination d'un seul; l'esprit de propriété, l'ambition de chaque particulier ont été un frein à l'ambition et à l'esprit de rapine. L'orgueil de chaque citoyen a veillé sur l'orgueil de son voisin. Personne n'a voulu être l'esclave de la fantaisie d'un autre. Voilà ce qui établit une république, et ce qui la conserve. Il est ridicule d'imaginer qu'il faille plus de vertu à un Grison qu'à un Espagnol.

Que l'honneur soit le principe des seules monarchies, ce n'est pas une idée moins chimérique, et il le fait bien voir lui-même sans y penser. « La nature de l'honneur, dit-il au chapitre VII du livre III, est de demander des « préférences et des distinctions. Il est donc, « par la chose même, placé dans le gouvernement monarchique. »

Certainement, par la chose même, on demandait dans la république romaine la préture, le consulat, l'ovation, le triomphe : ce sont là des préférences, des distinctions qui valent bien les titres qu'on achète souvent dans les monarchies, et dont le tarif est fixé. Il y a un autre fondement de son livre qui ne me paraît pas porter moins à faux, c'est la division des gouvernements en républicain, en monarchique et en despotique.

Il a plu à nos auteurs (je ne sais trop pourquoi) d'appeler *despotes* les souverains de l'Asie et de l'Afrique : on entendait autrefois par un despote un petit prince d'Europe, vassal du Turc, et vassal amovible, une espèce d'esclave couronné gouvernant d'autres esclaves. Ce mot

*despote*, dans son origine, avait signifié chez les Grecs *maître de maison*, *père de famille*. Nous donnons aujourd'hui libéralement ce titre à l'empereur du Maroc, au grand-turc, au pape, à l'empereur de la Chine. Montesquieu, au commencement du second livre, chapitre Ier, définit ainsi le gouvernement despotique : « Un seul « homme, sans loi et sans règle, entraîne tout « par sa volonté et par son caprice. »

Or, il est très-faux qu'un tel gouvernement existe, et il me paraît très-faux qu'il puisse exister. L'*Alcoran* et les commentaires approuvés sont les lois des musulmans : tous les monarques de cette religion jurent sur l'*Alcoran* d'observer ces lois. Les anciens corps de milice et les gens de loi ont des priviléges immenses, et quand les sultans ont voulu violer ces priviléges, ils ont tous été étranglés, ou du moins solennellement déposés.

Je n'ai jamais été à la Chine, mais j'ai vu plus de vingt personnes qui ont fait ce voyage, et je crois avoir lu tous les auteurs qui ont parlé de ce pays ; je sais, beaucoup plus certainement que Rollin ne savait l'histoire ancienne, je sais, dis-je, par le rapport unanime de nos missionnaires de sectes différentes, que la Chine est gouvernée par les lois, et non par une seule volonté arbitraire ; je sais qu'il y a dans Pékin six tribunaux suprêmes auxquels ressortissent quarante-quatre autres tribunaux ; je sais que les remontrances faites à l'empereur par ces six tribunaux suprêmes ont force de loi ; je sais qu'on n'exécute pas à mort un portefaix, un charbonnier, aux extrémités de l'empire, sans avoir envoyé son procès à un tribunal suprême de Pékin, qui en rend compte à l'empereur. Est-ce là un gouvernement arbitraire et tyrannique ? L'empereur y est plus révéré que le pape ne l'est à Rome ; mais,

pour être respecté, faut-il régner sans le frein des lois ? Une preuve que ce sont les lois qui règnent à la Chine, c'est que le pays est plus peuplé que l'Europe entière ; nous avons porté à la Chine notre sainte religion, et nous n'y avons pas réussi. Nous aurions pu prendre ses lois en échange, mais nous ne savons peut-être pas faire un tel commerce.

Il est bien sûr que l'évêque de Rome est plus despotique que l'empereur de la Chine, car il est infaillible, et l'empereur chinois ne l'est pas ; cependant cet évêque est encore assujetti à des lois.

Le despotisme n'est que l'abus de la monarchie, une corruption d'un beau gouvernement. J'aimerais autant mettre les voleurs de grand chemin au rang des corps de l'Etat que de placer les tyrans au rang des rois.

A. — Vous ne me parlez pas de la vénalité des emplois de judicature, de ce beau trafic des lois que les Français seuls connaissent dans le monde entier. Il faut que ces gens-là soient les plus grands commerçants de l'univers, puisqu'ils vendent et achètent jusqu'au droit de juger les hommes. Comment diable ! si j'avais l'honneur d'être né Picard ou Champenois, et d'être le fils d'un traitant ou d'un fournisseur de vivres, je pourrais, moyennant douze ou quinze mille écus, devenir, moi septième, le maître absolu de la vie et de la fortune de mes concitoyens ! on m'appellerait *monsieur* dans le protocole de mes collègues, et j'appellerais les plaideurs par leur nom tout court, fussent-ils des Châtillon et des Montmorency, et je serais tuteur des rois pour mon argent ! c'est un excellent marché. J'aurais de plus le plaisir de faire brûler tous les livres qui me déplairaient par celui que Jean-Jacques Rousseau veut faire beau-père du dauphin. C'est un grand droit [1].

[1] Voyez *Émile*. liv. V.

B. — Il est vrai que Montesquieu a la faiblesse de dire que la vénalité des charges[1] *est bonne dans les Etats monarchiques*. Que voulez-vous? il était président à mortier en province. Je n'ai jamais vu de mortier, mais je m'imagine que c'est un superbe ornement. Il est bien difficile à l'esprit le plus philosophique de ne pas payer son tribut à l'amour-propre. Si un épicier parlait de législation, il voudrait que tout le monde achetât de la cannelle et de la muscade.

A. — Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait des morceaux excellents dans *l'Esprit des lois*. J'aime les gens qui pensent et qui me font penser. En quel rang mettez-vous ce livre?

B. — Dans le rang des ouvrages de génie qui font désirer la perfection. Il me paraît un édifice mal fondé, et construit irrégulièrement, dans lequel il y a beaucoup de beaux appartements vernis et dorés.

A. — Je passerais volontiers quelques heures dans ces appartements; mais je ne puis demeurer un moment dans ceux de Grotius; ils sont trop mal tournés, et les meubles trop à l'antique; mais vous, comment trouvez-vous la maison que Hobbes a bâtie en Angleterre?

B. — Elle a tout à fait l'air d'une prison, car il n'y loge guère que des criminels et des esclaves. Il dit que l'homme est né ennemi de l'homme, que le fondement de la société est l'assemblage de tous contre tous; il prétend que l'autorité seule fait les lois, que la *vérité*[2] ne s'en mêle pas; il ne distingue point la royauté de la tyrannie. Chez lui la force fait tout. Il y a bien quelque chose de vrai dans quelques-unes de ses idées; mais ses erreurs m'ont si fort révolté que je ne voudrais ni être citoyen de sa ville

[1] Liv. V, ch. XIX. — [2] Le mot de *vérité* est là employé assez mal à propos par Hobbes; il fallait dire *justice*.

quand je lis son *De cive*, ni être mangé par sa grosse bête de Léviathan.

C. — Vous me paraissez, messieurs, fort peu contents des livres que vous avez lus ; cependant vous en avez fait votre profit.

A. — Oui, nous prenons ce qui nous paraît bon, depuis Aristote jusqu'à Locke, et nous nous moquons du reste.

C. — Je voudrais bien savoir quel est le résultat de toutes vos lectures et de vos réflexions.

A. — Très-peu de chose.

B. — N'importe ; essayons de nous rendre compte de ce peu que nous savons, sans verbiage, sans pédantisme, sans un sot asservissement aux tyrans des esprits et au vulgaire tyrannisé, enfin avec toute la bonne foi de la raison.

## II

### SUR L'AME.

B. — Commençons. Il est bon, avant de s'assurer de ce qui est juste, honnête, convenable entre les âmes humaines, de savoir d'où elles viennent et où elles vont : on veut connaître à fond les gens à qui on a affaire.

C. — C'est bien dit, quoique cela n'importe guère. Quels que soient l'origine et le destin de l'âme, l'essentiel est qu'elle soit juste ; mais j'aime toujours à traiter cette matière qui plaisait tant à Cicéron. Qu'en pensez-vous, monsieur A ? L'âme est-elle immortelle ?

A. — Mais, monsieur C, la question est un peu brusque. Il me semble que pour savoir par soi-même si l'âme est immortelle, il faut d'abord

être bien certain qu'elle existe, et c'est de quoi je n'ai aucune connaissance, sinon par la foi qui tranche toutes les difficultés. Lucrèce disait, il y a dix-huit cents ans :

*Ignoratur enim quæ sit natura animaï.*
(LUCR., I, 113.)

On ignore la nature de l'âme ; il pouvait dire : on ignore son existence. J'ai lu deux ou trois cents dissertations sur ce grand objet ; elles ne m'ont jamais rien appris. Me voilà avec vous comme saint Augustin avec saint Jérôme. Augustin lui dit tout net qu'il ne sait rien de ce qui concerne l'âme. Cicéron, meilleur philosophe qu'Augustin, avait dit souvent la même chose avant lui, et beaucoup plus élégamment. Nos jeunes bacheliers en savent davantage sans doute ; mais moi je n'en sais rien, et à l'âge de quatre-vingts ans je me trouve aussi avancé que le premier jour.

C. — C'est que vous radotez. N'êtes-vous pas certain que les bêtes ont la vie, que les plantes ont leur végétation, que l'air a sa fluidité, que les vents ont leurs cours ? Doutez-vous que vous ayez une vieille âme qui dirige votre vieux corps ?

A. — C'est précisément parce que je ne sais rien de tout ce que vous m'alléguez, que j'ignore absolument si j'ai une âme, quand je ne consulte que ma faible raison. Je vois bien que l'air est agité, mais je ne vois point d'être réel dans l'air qu'on appelle *cours du vent*. Une rose végète, mais il n'y a point un petit individu secret dans la rose qui soit la végétation : cela serait aussi absurde en philosophie que de dire que l'odeur est dans la rose. On a prononcé pourtant cette absurdité pendant des siècles. La physique ignorante de toute l'antiquité disait : l'odeur part des fleurs pour aller à mon nez, les

couleurs partent des objets pour venir à mes yeux ; on fesait une espèce d'existence à part de l'odeur, de la saveur, de la vue, de l'ouïe ; on allait jusqu'à croire que la vie était quelque chose qui fesait l'animal vivant. Le malheur de toute l'antiquité fut de transformer ainsi des paroles en êtres réels ; on prétendait qu'une idée était un être, il fallait consulter les idées, les archétypes qui subsistaient je ne sais où. Platon donna cours à ce jargon qu'on appelle *philosophie*, Aristote réduisit cette chimère en méthode ; de là ces entités, ces quiddités, ces eccéités, et toutes les barbaries de l'école.

Quelques sages s'aperçurent que tous ces êtres imaginaires ne sont que des mots inventés pour soulager notre entendement ; que la vie de l'animal n'est autre chose que l'animal vivant ; que ses idées sont l'animal pensant ; que la végétation d'une plante n'est rien que la plante végétante ; que le mouvement d'une boule n'est que la boule changeant de place ; qu'en un mot, tout être métaphysique n'est qu'une de nos conceptions. Il a fallu deux mille ans pour que ces sages eussent raison.

C. — Mais s'ils ont raison, si tous ces êtres métaphysiques ne sont que des paroles, votre âme, qui passe pour un être métaphysique, n'est donc rien ? nous n'avons donc réellement point d'âme ?

A. — Je ne dis pas cela ; je dis que je n'en sais rien du tout par moi-même. Je crois seulement que Dieu nous accorde cinq sens et la pensée, et il se pourrait bien faire que nous fussions dans Dieu, comme disent Aratus et saint Paul, et que nous vissions les choses en Dieu, comme dit Malebranche.

C. — A ce compte j'aurais donc des pensées sans avoir une âme : cela serait fort plaisant.

A. — Pas si plaisant. Ne convenez-vous pas que les animaux ont du sentiment ?

B. — Assurément, et c'est renonçer au sens commun que de n'en pas convenir.

A. — Croyez-vous qu'il y ait un petit être inconnu logé chez eux, que vous nommez *sensibilité*, *mémoire*, *appétit*, ou que vous appelez du nom vague et inexplicable *âme ?*

B. — Non, sans doute; aucun de nous n'en croit rien. Les bêtes sentent parce que c'est leur nature, parce que cette nature leur a donné tous les organes du sentiment; parce que l'auteur, le principe de toute la nature, l'a déterminé ainsi pour jamais.

A. — Eh bien ! cet éternel principe a tellement arrangé les choses, que quand j'aurai une tête bien constituée, quand mon cervelet ne sera ni trop humide ni trop sec, j'aurai des pensées, et je l'en remercie de tout mon cœur.

C. — Mais comment avez-vous des pensées dans la tête ?

A. — Je n'en sais rien, encore une fois. Un philosophe a été persécuté pour avoir dit, il y a quarante ans, dans un temps où l'on n'osait encore penser dans sa patrie : « La difficulté « n'est pas de savoir seulement si la matière « peut penser : mais de savoir comment un être, « quel qu'il soit, peut avoir la pensée. » Je suis de l'avis de ce philosophe, et je vous dirai, en bravant les sots persécuteurs, que j'ignore absolument tous les premiers principes des choses.

B. — Vous êtes un grand ignorant et nous aussi.

A. — D'accord.

B. — Pourquoi donc raisonnons-nous ? Comment saurons-nous ce qui est juste ou injuste, si nous ne savons pas seulement ce que c'est qu'une âme ?

A. — Il y a bien de la différence : nous ne connaissons rien du principe de la pensée, mais nous connaissons très-bien notre intérêt. Il nous est sensible que notre intérêt est que nous soyons justes envers les autres, et que les autres le soient envers nous, afin que tous puissent être sur ce tas de boue le moins malheureux que faire se pourra pendant le peu de temps qui nous est donné par l'Etre des êtres pour végéter, sentir, et penser.

## III

### SI L'HOMME EST NÉ MÉCHANT ET ENFANT DU DIABLE.

B. — Vous êtes Anglais, monsieur A, vous nous direz bien franchement votre opinion sur le juste et l'injuste, sur le gouvernement, sur la religion, la guerre, la paix, les lois, etc.

A. — De tout mon cœur; ce que je trouve de plus juste, c'est *liberté* et *propriété*. Je suis fort aise de contribuer à donner à mon roi un million sterling par an pour sa maison, pourvu que je jouisse de mon bien dans la mienne. Je veux que chacun ait sa *prérogative;* je ne connais de lois que celles qui me protégent, et je trouve notre gouvernement le meilleur de la terre, parce que chacun y sait ce qu'il a, ce qu'il doit, et ce qu'il peut. Tout est soumis à la loi, à commencer par la royauté et par la religion.

C. — Vous n'admettez donc pas le droit divin dans la société ?

A. — Tout est de droit divin si vous voulez, parce que Dieu a fait les hommes, et qu'il n'arrive rien sans sa volonté divine, et sans l'enchaînement des lois éternelles, éternellement

exécutées ; l'archevêque de Cantorbéry, par exemple, n'est pas plus archevêque de droit divin que je ne suis né membre du parlement. Quand il plaira à Dieu de descendre sur la terre pour donner un bénéfice de douze mille guinées de revenu à un prêtre, je dirai alors que son bénéfice est de droit divin ; mais jusque-là je croirai son droit très-humain.

B. — Ainsi tout est convention chez les hommes ; c'est Hobbes tout pur.

A. — Hobbes n'a été en cela que l'écho de tous les gens sensés. Tout est convention ou force.

C. — Il n'y a donc point de loi naturelle ?

A. — Il y en a une sans doute, c'est l'intérêt et la raison.

B. — L'homme est donc né en effet dans un état de guerre, puisque notre intérêt combat presque toujours l'intérêt de nos voisins, et que nous faisons servir notre raison à soutenir cet intérêt qui nous anime.

A. — Si l'état naturel de l'homme était la guerre, tous les hommes s'égorgeraient : il y a longtemps que nous ne serions plus (Dieu merci !) Il nous serait arrivé ce qui arriva aux hommes nés des dents du serpent de Cadmus ; ils se battirent et il n'en resta pas un. L'homme, étant né pour tuer son voisin et pour en être tué, accomplirait nécessairement sa destinée, comme les vautours accomplissent la leur en mangeant mes pigeons, et les fouines en suçant le sang de mes poules. On a vu des peuples qui n'ont jamais fait la guerre : on le dit des brachmanes, on le dit de plusieurs peuplades des îles de l'Amérique, que les chrétiens exterminèrent ne pouvant les convertir. Les primitifs, que nous nommons *quakers*, commencent à composer dans la Pensylvanie une nation considérable, et ils ont toute guerre en horreur.

Les Lapons, les Samoïèdes n'ont jamais tué personne en front de bandière. La guerre n'est donc pas l'essence du genre humain.

B. — Il faut pourtant que l'envie de nuire, le plaisir d'exterminer son prochain pour un léger intérêt, la plus horrible méchanceté et la plus noire perfidie, soient le caractère distinctif de notre espèce, au moins depuis le péché originel; car les doux théologiens assurent que dès ce moment-là le diable s'empara de toute notre race. Or le diable est notre maître, comme vous savez, et un très-méchant maître; donc tous les hommes lui ressemblent.

A. — Que le diable soit dans le corps des théologiens, je vous le passe, mais assurément il n'est pas dans le mien. Si l'espèce humaine était sous le gouvernement immédiat du diable, comme on le dit, il est clair que tous les maris assommeraient leurs femmes, que les fils tueraient leurs pères, que les mères mangeraient leurs enfants, et que la première chose que ferait un enfant, dès qu'il aurait des dents, serait de mordre sa mère, en cas que sa mère ne l'eût pas encore mis à la broche. Or, comme rien de tout cela n'arrive, il est démontré qu'on se moque de nous quand on nous dit que nous sommes sous la puissance du diable; c'est le plus sot blasphème qu'on ait jamais prononcé.

C. — En y fesant attention, j'avoue que le genre humain n'est pas tout à fait si méchant que certaines gens le crient dans l'espérance de le gouverner. Ils ressemblent à ces chirurgiens qui supposent que toutes les dames de la cour sont attaquées de cette maladie honteuse qui produit beaucoup d'argent à ceux qui la traitent. Il y a des maladies, sans doute; mais tout l'univers n'est pas entre les mains de la faculté. Il y a de grands crimes; mais ils sont rares.

Aucun pape, depuis plus de deux cents ans, n'a ressemblé au pape Alexandre VI ; aucun roi de l'Europe n'a bien imité le Christiern II de Danemark et le Louis XI de France. On n'a vu qu'un seul archevêque de Paris aller au parlement avec un poignard dans sa poche. La Saint-Barthélemi est bien horrible, quoi qu'en dise l'abbé de Caveyrac; mais enfin, quand on voit tout Paris occupé de la musique de Rameau, ou de *Zaïre*, ou de l'Opéra-Comique, ou des tableaux exposés au Salon, ou de Ramponeau, ou du singe de Nicolet, on oublie que la moitié de la nation égorgea l'autre pour des arguments théologiques, il y aura bientôt deux cents ans tout juste. Les supplices abominables des Jeanne Gray, des Marie Stuart, des Charles Ier, ne se renouvellent pas chez nous tous les jours.

Ces horreurs épidémiques sont comme ces grandes pestes qui ravagent quelquefois la terre; après quoi on laboure, on sème, on recueille, on boit, on danse, on fait l'amour sur les cendres des morts qu'on foule aux pieds; et, comme l'a dit un homme qui a passé sa vie à sentir, à raisonner, et à plaisanter, « si tout n'est pas bien, tout est passable ».

Il y a telle province, comme la Touraine par exemple, où l'on n'a pas commis un grand crime depuis cent cinquante années. Venise a vu plus de quatre siècles s'écouler sans la moindre sédition dans son enceinte, sans une seule assemblée tumultueuse; il y a mille villages en Europe où il ne s'est pas commis un meurtre depuis que la mode de s'égorger pour la religion est un peu passée : les agriculteurs n'ont pas le temps de se dérober à leurs travaux; leurs femmes et leurs filles les aident, elles cousent, elles filent, elles pétrissent, elles enfournent (non pas comme

l'archevêque La Casa[1]); toutes ces bonnes gens sont trop occupés pour songer à mal. Après un travail agréable pour eux, parce qu'il leur est nécessaire, ils font un léger repas que l'appétit assaisonne, et cèdent au besoin de dormir pour recommencer le lendemain. Je ne crains pour eux que les jours de fête si ridiculement consacrés à psalmodier, d'une voix rauque et discordante, du latin qu'ils n'entendent point, et à perdre leur raison dans un cabaret, ce qu'ils n'entendent que trop. Encore une fois, si tout n'est pas bien, tout est passable.

B. — Par quelle rage a-t-on donc pu imaginer qu'il existe un lutin doué d'une gueule béante, de quatre griffes de lion et d'une queue de serpent; qu'il est accompagné d'un milliard de farfadets bâtis comme lui, tous descendus du ciel, tous enfermés dans une fournaise souterraine; que Jésus-Christ descendit dans cette fournaise pour enchaîner tous ces animaux; que depuis ce temps-là ils sortent tous les jours de leur cachot, qu'ils nous tentent, qu'ils entrent dans notre corps et dans notre âme; qu'ils sont nos souverains absolus, et qu'ils nous inspirent toute leur perversité diabolique? de quelle source a pu venir une opinion aussi extravagante, un conte ausi absurde?

A. — De l'ignorance des médecins.

B. — Je ne m'y attendais pas.

A. — Vous deviez pourtant vous y attendre. Vous savez assez qu'avant Hippocrate, et même depuis lui, les médecins n'entendaient rien aux maladies. D'où venait l'épilepsie, le haut-mal, par exemple? Des dieux malfaisants, des mauvais génies; aussi l'appelait-on le *mal sacré*. Les écrouelles étaient dans le même cas. Ces

[1] Voyez les *Capitoli* de monsignor La Casa, archevêque de Bénévent; vous verrez comme il enfournait.

maux étaient l'effet d'un miracle; il fallait un miracle pour en guérir; on fesait des pèlerinages; on se fesait toucher par les prêtres : cette superstition a fait le tour du monde; elle est encore en vogue parmi la canaille. Dans un voyage à Paris je vis des épileptiques, dans la Sainte-Chapelle et à Saint-Maur, pousser des hurlements et faire des contorsions la nuit du jeudi saint au vendredi; et notre ex-roi Jacques II, comme personne sacrée, s'imaginait guérir les écrouelles envoyées par le malin. Toute maladie inconnue était donc autrefois une possession du mauvais génie. Le mélancolique Oreste passa pour être possédé de Mégère, et on l'envoya voler une statue pour obtenir sa guérison. Les Grecs, qui étaient un peuple très-nouveau, tenaient cette superstition des Egyptiens : les prêtres et les prêtresses d'Isis allaient par le monde disant la bonne aventure et délivraient pour de l'argent les sots qui étaient sous l'empire de Typhon. Ils faisaient leurs exorcismes avec des tambours de basque et des castagnettes. Le misérable peuple juif, nouvellement établi dans ses rochers entre la Phénicie, l'Egypte et la Syrie, prit toutes les superstitions de ses voisins, et, dans l'excès de sa brutale ignorance, il y ajouta des superstitions nouvelles. Lorsque cette petite horde fut esclave à Babylone, elle y apprit les noms du diable, de Satan, Asmodée, Mammon, Belzébuth, tous serviteurs du mauvais principe Arimane; et ce fut alors que les Juifs attribuèrent aux diables les maladies et les morts subites. Leurs livres saints, qu'ils composèrent depuis, quand ils eurent l'alphabet chaldéen, parlent quelquefois des diables.

Vous voyez que, quand l'ange Raphaël descend exprès de l'empyrée pour faire payer une somme d'argent par le Juif Gabel au Juif Tobie,

TAYLOR INST. OXFORD

il mène le petit Tobie chez Raguel, dont la fille avait déjà épousé sept maris à qui le diable Asmodée avait tordu le cou. La doctrine du diable prit une grande faveur chez les Juifs; ils admirent une quantité prodigieuse de diables dans un enfer dont les lois du *Pentateuque* n'avaient jamais dit un seul mot : presque tous leurs malades furent possédés du diable. Ils eurent, au lieu de médecins, des exorcistes en titre d'office qui chassaient les esprits malins avec la racine nommée barath, des prières et des contorsions.

Les méchants passèrent pour possédés encore plus que les malades. Les débauchés, les pervers sont toujours appelés enfants de Bélial dans les écrits juifs.

Les chrétiens, qui ne furent pendant cent ans que des demi-juifs, adoptèrent les possessions du démon, et se vantèrent de chasser le diable. Ce fou de Tertullien pousse la manie jusqu'à dire que tout chrétien contraint, avec le signe de la croix, Junon, Minerve, Cérès, Diane, à confesser qu'elles sont des diablesses. La légende rapporte qu'un âne chassait les diables de Senlis en traçant une croix sur le sable avec son sabot par le commandement de saint Rieule.

Peu à peu l'opinion s'établit que tous les hommes naissent endiablés et damnés : étrange idée, sans doute, idée exécrable, outrage affreux à la Divinité, d'imaginer qu'elle forme continuellement des êtres sensibles et raisonnables uniquement pour être tourmentés à jamais par d'autres êtres éternellement plongés eux-mêmes dans les supplices. Si le bourreau qui, en un jour, arracha le cœur dans Carlisle à dix-huit partisans du prince Charles-Edouard, avait été chargé d'établir un dogme, voilà celui qu'il aurait choisi; encore aurait-il fallu qu'il eût été ivre de brandevin; car eût-il eu à la fois l'âme

d'un bourreau et d'un théologien, il n'aurait jamais pu inventer de sang-froid un système où tant de milliers d'enfants à la mamelle sont livrés à des bourreaux éternels.

B. — J'ai peur que le diable ne vous reproche d'être un mauvais fils qui renie son père. Vos discours bretons paraîtront aux bons catholiques romains une preuve que le diable vous possède, et que vous ne voulez pas en convenir; mais je serais curieux de savoir comment cette idée, qu'un être infiniment bon fait tous les jours des millions d'hommes pour les damner, a pu entrer dans les cervelles.

A. — Par une équivoque, comme la puissance papistique est fondée sur un jeu de mots : « Tu « es Pierre et sur cette pierre j'établirai mon « Eglise. » (*Matth.*, ch. XVI, v. 18.)

Voici l'équivoque qui damne tous les petits enfants. Dieu défend à Eve et à son mari de manger le fruit de l'arbre de la science qu'il avait planté dans son jardin; il leur dit (*Genèse*, ch. II, v. 17) : « Le jour que vous en mangerez, « vous mourrez de mort. » Ils en mangèrent, et n'en moururent point. Au contraire, Adam vécut encore neuf cent trente ans. Il faut donc entendre une autre mort; c'est la mort de l'âme, la damnation. Mais il n'est point dit qu'Adam soit damné; ce sont donc ses enfants qui le seront; et comment cela? C'est que Dieu condamne le serpent, qui avait séduit Eve, à marcher sur le ventre (car auparavant vous voyez bien qu'il marchait sur ses pieds); et la race d'Adam est condamnée à être mordue au talon par le serpent. Or le serpent, c'est visiblement le diable; et le talon qu'il mord, c'est notre âme. « L'homme écrasera la tête des serpents « tant qu'il pourra. » (*Genèse*, chap. III, v. 15); il est clair qu'il faut entendre par là le Messie, qui a triomphé du diable.

Mais comment a-t-il écrasé la tête du vieux serpent, en lui livrant tous les enfants qui ne sont pas baptisés? C'est là le mystère. Et comment les enfants sont-ils damnés, parce que leur premier père et leur première mère avaient mangé du fruit de leur jardin? C'est encore là le mystère.

C. — Je vous arrête là. N'est-ce pas pour Caïn que nous sommes damnés, et non pas pour Adam? car nous avons la mine de descendre de Caïn, si je ne me trompe, attendu qu'Abel mourut sans être marié; et il me paraît qu'il est plus raisonnable d'être damné pour un fratricide que pour une pomme.

A. — Ce ne peut être pour Caïn; car il est dit que Dieu le protégea, et lui mit un signe, de peur qu'on ne le battît ou qu'on ne le tuât; il est dit même qu'il fonda une ville dans le temps qu'il était encore presque seul sur la terre avec son père et sa mère, sa sœur, dont il fit sa femme, et avec un fils nommé Enoch. J'ai vu même un des plus ennuyeux livres, intitulé *la Science du gouvernement*, par un sénéchal de Forcalquier, nommé Réal, qui fait dériver les lois de la ville bâtie par notre père Caïn.

Mais, quoi qu'il en soit, il est indubitable que les Juifs n'avaient jamais entendu parler du péché originel, ni de la damnation éternelle des petits enfants morts sans être circoncis. Les saducéens, qui ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme, et les pharisiens, qui croyaient la métempsycose, ne pouvaient pas admettre la damnation éternelle, quelque pente qu'aient les fanatiques à croire les contradictoires.

Jésus fut circoncis à huit jours, et baptisé étant adulte, selon la coutume de plusieurs Juifs, qui regardaient le baptême comme une purification des souillures de l'âme; c'était un

ancien usage des peuples de l'Indus et du Gange, à qui les brachmanes avaient fait accroire que l'eau lave les péchés comme les vêtements. Jésus, en un mot, circoncis et baptisé, ne parle dans aucun *Evangile* du péché originel. Aucun apôtre ne dit que les petits enfants non baptisés seront brûlés à tout jamais pour la pomme d'Adam. Aucun des premiers pères de l'Eglise n'avança cette cruelle chimère; et vous savez d'ailleurs qu'Adam, Eve, Abel et Caïn n'ont jamais été connus que du petit peuple juif.

B. — Qui a donc dit cela nettement le premier?

A. — C'est l'Africain Augustin, homme d'ailleurs respectable, mais qui tord quelques passages de saint Paul pour en inférer, dans ses lettres à Evode et à Jérôme, que Dieu précipite du sein de leurs mères dans les enfers les enfants qui périssent dans leurs premiers jours. Lisez surtout le second livre de la revue de ses ouvrages, chap. XLV. « La foi catholique enseigne « que tous les hommes naissent si coupables, « que les enfants mêmes sont certainement « damnés quand ils meurent sans avoir été « régénérés en Jésus. »

Il est vrai que la nature soulevée dans le cœur de ce rhéteur le force à frémir de cette sentence barbare : cependant, il la prononce; il ne se rétracte point, lui qui changea si souvent d'opinion. L'Eglise fait valoir ce système terrible pour rendre son baptême plus nécessaire. Les communions réformées détestent aujourd'hui ce système. La plupart des théologiens n'osent plus l'admettre; cependant ils continuent à reconnaître que nos enfants appartiennent à l'enfer. Cela est si vrai, que le prêtre, en baptisant ces petites créatures, leur demande si elles renoncent au diable ; et le

parrain qui répond pour elles est assez bon pour dire oui.

C. — Je suis content de tout ce que vous avez dit; je pense que la nature de l'homme n'est pas tout à fait diabolique. Mais pourquoi dit-on que l'homme est toujours porté au mal?

A. — Il est porté à son bien-être, lequel n'est un mal que quand il opprime ses frères. Dieu lui a donné l'amour-propre qui lui est utile; la bienveillance, qui est utile à son prochain; la colère, qui est dangereuse; la compassion, qui la désarme; la sympathie avec plusieurs de ses compagnons, l'antipathie envers d'autres. Beaucoup de besoins et beaucoup d'industrie, l'instinct, la raison et les passions, voilà l'homme. Quand vous serez des dieux, essayez de faire un homme sur un meilleur modèle.

## IV

### DE LA LOI NATURELLE ET DE LA CURIOSITÉ.

B. — Nous sommes bien convaincus que l'homme n'est point un être absolument détestable; mais venons au fait : qu'appelez-vous juste et injuste?

A. — Ce qui paraît tel à l'univers entier.

C. — L'univers est composé de bien des têtes. On dit qu'à Lacédémone on applaudissait aux larcins, pour lesquels on condamnait aux mines dans Athènes.

A. — Abus de mots. Il ne pouvait se commettre de larcin à Sparte, lorsque tout y était commun. Ce que vous appelez *vol* était la punition de l'avarice.

B. — Il était défendu d'épouser sa sœur à

Rome. Il était permis chez les Egyptiens, les Athéniens, et même chez les Juifs, d'épouser sa sœur de père; car, malgré le *Lévitique*, la jeune Thamar dit à son frère Ammon : « Mon frère, ne me faites point de sottises; mais demandez-moi en mariage à mon père, il ne vous refusera pas. »

A. — Lois de convention que tout cela, usages arbitraires, modes qui passent. L'essentiel demeure toujours. Montrez-moi un pays où il soit honnête de me ravir le fruit de mon travail, de violer sa promesse, de mentir pour nuire, de calomnier, d'assassiner, d'empoisonner, d'être ingrat envers son bienfaiteur, de battre son père et sa mère quand ils vous présentent à manger.

B. — Voici ce que j'ai lu dans une déclamation qui a été connue en son temps; j'ai transcrit ce morceau qui me paraît singulier :

« Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : *Ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux, ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : « Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes « perdus si vous oubliez que les fruits sont à « tous, et que la terre n'est à personne. »

C. — Il faut que ce soit quelque voleur de grand chemin, bel esprit, qui ait écrit cette impertinence.

A. — Je soupçonne seulement que c'est un gueux fort paresseux; car au lieu d'aller gâter le terrain d'un voisin sage et industrieux, il n'avait qu'à l'imiter; et chaque père de famille ayant suivi cet exemple, voilà bientôt un très-joli village tout formé. L'auteur de ce passage me paraît un animal bien insociable.

B. — Vous croyez donc qu'en outrageant et en volant le bonhomme qui a entouré d'une haie vive son jardin et son poulailler, il a manqué aux premiers devoirs de la loi naturelle?

A. — Oui, oui, encore une fois, il y a une loi naturelle; et elle ne consiste ni à faire le mal d'autrui, ni à s'en réjouir.

C. — Il y a des gens pourtant qui disent que rien n'est plus naturel que de faire du mal. Beaucoup d'enfants s'amusent à plumer leurs moineaux; et il n'y a guère d'hommes faits qui ne courent avec un secret plaisir sur le rivage de la mer pour jouir du spectacle d'un vaisseau battu par les vents, qui s'entrouvre et qui s'engloutit par degrés dans les flots, tandis que les passagers lèvent les mains au ciel, et tombent dans l'abîme de l'eau avec leurs femmes qui tiennent leurs enfants dans leurs bras. Lucrèce en donne la raison (L. II, v. 4) :

... *Quibus ipse malis careas quia cernere suave est.*
On voit avec plaisir les maux qu'on ne sent pas.

A. — Lucrèce ne sait ce qu'il dit; et il y est fort sujet malgré ses belles descriptions. On court à un tel spectacle par curiosité. La curiosité est un sentiment naturel à l'homme; mais il n'y a pas un des spectateurs qui ne fît les derniers efforts, s'il le pouvait, pour sauver ceux qui se noient.

Quand les petits garçons et les petites filles déplument leurs moineaux, c'est purement par esprit de curiosité, comme lorsqu'elles mettent en pièces les jupes de leurs poupées. C'est cette passion seule qui conduit tant de monde aux exécutions publiques. « Etrange empressement de voir des misérables! » a dit l'auteur d'une tragédie.

Je me souviens qu'étant à Paris lorsqu'on

fit souffrir à Damiens une mort des plus recherchées et des plus affreuses qu'on puisse imaginer, toutes les fenêtres qui donnaient sur la place furent louées chèrement par les dames; aucune d'elles assurément ne fesait la réflexion consolante qu'on ne la tenaillerait point aux mamelles, qu'on ne verserait point du plomb fondu et de la poix-résine bouillante dans ses plaies, et que quatre chevaux ne tireraient point ses membres disloqués et sanglants. Un des bourreaux jugea plus sainement que Lucrèce; car lorsqu'un des académiciens de Paris voulut entrer dans l'enceinte pour examiner la chose de plus près, et qu'il fut repoussé par les archers : « Laissez entrer monsieur, dit-il, c'est un ama-« teur; » c'est-à-dire c'est un curieux : ce n'est pas par méchanceté qu'il vient ici, ce n'est pas par un retour sur soi-même, pour goûter le plaisir de n'être pas écartelé; c'est uniquement par curiosité, comme on va voir des expériences de physique.

B. — Soit : je conçois que l'homme n'aime et ne fait le mal que pour son avantage; mais tant de gens sont portés à se procurer leur avantage par le malheur d'autrui; la vengeance est une passion si violente, il y en a des exemples si funestes; l'ambition, plus fatale encore, a inondé la terre de tant de sang, que, lorsque je m'en retrace l'horrible tableau, je suis tenté de me rétracter, et d'avouer que l'homme est très-diabolique. J'ai beau avoir dans mon cœur la notion du juste et de l'injuste; un Attila, que saint Léon courtise; un Phocas, que saint Grégoire flatte avec la plus lâche bassesse; un Alexandre VI, souillé de tant d'incestes, de tant d'homicides, de tant d'empoisonnements, avec lequel le faible Louis XII, qu'on appelle *bon*, fait la plus indigne et la plus étroite alliance; un Cromwell, dont le cardinal

Mazarin recherche la protection, et pour qui il chasse de France les héritiers de Charles Ier, cousins germains de Louis XIV, etc., etc., etc.; cent exemples pareils dérangent mes idées, et je ne sais plus où j'en suis.

A. — Eh bien! les orages empêchent-ils que nous ne jouissions aujourd'hui d'un beau soleil? Le tremblement qui a détruit la moitié de la ville de Lisbonne empêche-t-il que vous n'ayez fait très-commodément le voyage de Madrid à Rome sur la terre affermie? Si Attila fut un brigand, et le cardinal Mazarin un fripon, n'y a-t-il pas des princes et des ministres honnêtes gens? et l'idée de la justice ne subsiste-t-elle pas toujours? C'est sur elles que sont fondées toutes les lois : les Grecs les appelaient *filles du ciel;* cela ne veut dire que filles de la nature.

C. — N'importe, je suis prêt de me rétracter aussi; car je vois qu'on n'a fait des lois que parce que les hommes sont méchants. Si les chevaux étaient toujours dociles, on ne leur aurait jamais mis de frein. Mais sans perdre notre temps à fouiller dans la nature de l'homme, et à comparer les prétendus sauvages aux prétendus civilisés, voyons quel est le mors qui convient le mieux à notre bouche.

A. — Je vous avertis que je ne saurais souffrir qu'on me bride sans me consulter, que je veux me brider moi-même, et donner ma voix pour savoir au moins qui me montera sur le dos.

C. — Nous sommes à peu près de la même écurie.

## V

### DES MANIÈRES DE PERDRE ET DE GARDER SA LIBERTÉ, ET DE LA THÉOCRATIE.

B. — Monsieur A, vous me paraissez un Anglais très-profond : comment imaginez-vous que se soient établis tous ces gouvernements dont on a peine à retenir les noms, monarchique, despotique, tyrannique, oligarchique, aristocratique, démocratique, anarchique, théocratique, diabolique, et les autres qui sont mêlés de tous les précédents ?

C. — Oui ; chacun fait son roman, parce que nous n'avons point d'histoire véritable. Dites-nous, monsieur A, quel est votre roman ?

A. — Puisque vous le voulez, je m'en vais donc perdre mon temps à vous parler, et vous le vôtre à m'écouter.

J'imagine d'abord que deux petites peuplades voisines, composées chacune d'environ une centaine de familles, sont séparées par un ruisseau, et cultivent un assez bon terrain : car si elles se sont fixées en cet endroit, c'est que la terre y est fertile.

Comme chaque individu a reçu également de la nature deux bras, deux jambes et une tête, il me paraît impossible que les habitants de ce petit canton n'aient pas d'abord été tous égaux. Et, comme ces deux peuplades sont séparées par un ruisseau, il me paraît encore impossible qu'elles n'aient pas été ennemies ; car il y aura eu nécessairement quelque différence dans leur manière de prononcer les mêmes mots. Les habitants du midi du ruisseau se

seront sûrement moqués de ceux qui sont au nord; et cela ne se pardonne point. Il y aura eu une grande émulation entre les deux villages; quelque fille, quelque femme, aura été enlevée. Les jeunes gens se seront battus à coups de poing, de gaule et de pierres, à plusieurs reprises. Les choses étant égales jusque-là de part et d'autre, celui qui passe pour le plus fort et le plus habile du village du nord dit à ses compagnons : Si vous voulez me suivre et faire ce que je vous dirai, je vous rendrai les maîtres du village du midi. Il parle avec tant d'assurance, qu'il obtient leurs suffrages. Il leur fait prendre de meilleures armes que n'en a la peuplade opposée. Vous ne vous êtes battus jusqu'à présent qu'en plein jour, leur dit-il; il faut attaquer vos ennemis pendant qu'ils dorment. Cette idée paraît d'un grand génie à la fourmilière du septentrion; elle attaque la fourmilière méridionale dans la nuit, tue quelques habitants dormeurs, en estropie plusieurs (comme firent noblement Ulysse et Rhésus), enlève les filles et le reste du bétail; après quoi, la bourgade victorieuse se querelle nécessairement pour le partage des dépouilles. Il est naturel qu'ils s'en rapportent au chef qu'ils ont choisi pour cette expédition héroïque. Le voilà donc établi capitaine et juge. L'invention de surprendre, de voler et de tuer ses voisins, a imprimé la terreur dans le midi, et le respect dans le nord.

Ce nouveau chef passe dans le pays pour un grand homme; on s'accoutume à lui obéir, et lui encore plus à commander. Je crois que ce pourrait bien être là l'origine de la monarchie.

C. — Il est vrai que le grand art de surprendre, tuer et voler, est un héroïsme de la plus haute antiquité. Je ne trouve point de stratagème de guerre dans Frontin comparable à

celui des enfants de Jacob, qui venaient en effet du nord, et qui surprirent, tuèrent et volèrent les Sichemites qui demeuraient au midi. C'est un rare exemple de saine politique et de sublime valeur. Car le fils du roi de Sichem étant éperdûment amoureux de Dina, fille du patriarche Jacob, laquelle, ayant six ans tout au plus, était déjà nubile, et les deux amants ayant couché ensemble, les enfants de Jacob proposèrent au roi de Sichem, au prince son fils, et à tous les Sichemites de se faire circoncire pour ne faire ensemble qu'un seul peuple; et sitôt que les Sichemites s'étant coupé le prépuce se furent mis au lit, deux patriarches, Siméon et Lévi, surprirent eux seuls tous les Sichemites et les tuèrent, et les dix autres patriarches les volèrent. Cela ne cadre pas pourtant avec votre système; car c'étaient les surpris, les tués et les volés qui avaient un roi, et les assassins et les voleurs qui n'en avaient pas encore.

A. — Apparemment que les Sichemites avaient fait autrefois quelque belle action pareille, et qu'à la longue leur chef était devenu monarque. Je conçois qu'il y eut des voleurs qui eurent des chefs, et d'autres voleurs qui n'en eurent point. Les Arabes du désert, par exemple, furent presque toujours des voleurs républicains; mais les Persans, les Mèdes, furent des voleurs monarchiques. Sans discuter avec vous les prépuces de Sichem et les voleries des Arabes, j'ai dans la tête que la guerre offensive a fait les premiers rois, et que la guerre défensive a fait les premières républiques.

Un chef de brigands tel que Déjocès (s'il a existé), ou Cosrou nommé Cyrus, ou Romulus assassin de son frère, ou Clovis, autre assassin, Genséric, Attila, se font rois : les peuples qui demeurent dans des cavernes, dans des îles,

dans des marais, dans des gorges de montagnes, dans des rochers, conservent leur liberté, comme les Suisses, les Grisons, les Vénitiens, les Génois. On vit autrefois les Tyriens, les Carthaginois et les Rhodiens conserver la leur, tant qu'on ne put aborder chez eux par mer. Les Grecs furent longtemps libres dans un pays hérissé de montagnes : les Romains dans leurs sept collines reprirent leur liberté dès qu'ils le purent, et l'ôtèrent ensuite à plusieurs peuples en les surprenant, en les tuant, et en les volant, comme nous l'avons déjà dit. Et enfin la terre appartint partout au plus fort et au plus habile.

A mesure que les esprits se sont raffinés, on a traité les gouvernements comme les étoffes, dans lesquelles on a varié les fonds, les dessins, et les couleurs. Ainsi la monarchie d'Espagne est aussi différente de celle de l'Angleterre que le climat. Celle de Pologne ne ressemble en rien à celle d'Angleterre. La république de Venise est le contraire de celle de Hollande.

C. — Tout cela est palpable; mais parmi tant de formes de gouvernement, est-il bien vrai qu'il y ait jamais eu une théocratie?

A. — Cela est si vrai que la théocratie est encore partout, et que du Japon à Rome on vous montre des lois émanées de Dieu même.

B. — Mais ces lois sont toutes différentes, toutes se combattent. La raison humaine peut très-bien ne pas comprendre que Dieu soit descendu sur la terre pour ordonner le pour et le contre, pour commander aux Egyptiens et aux Juifs de ne jamais manger de cochon après s'être coupé le prépuce, et pour nous laisser à nous des prépuces et du porc frais. Il n'a pu défendre l'anguille et le lièvre en Palestine, en permettant le lièvre en Angleterre, et en ordonnant l'anguille aux papistes les jours

maigres. J'avoue que je tremble d'examiner; je crains de trouver là des contradictions.

A. — Bon! les médecins n'ordonnent-ils pas des remèdes contraires dans les mêmes maladies? L'un vous ordonne le bain froid, l'autre le bain chaud; celui-ci vous saigne, celui-là vous purge, et cet autre vous tue; un nouveau venu empoisonne votre fils, et devient l'oracle de votre petit-fils.

C. — Cela est curieux. J'aurais bien voulu voir, en exceptant Moïse et les autres véritablement inspirés, le premier impudent qui osa faire parler Dieu.

A. — Je pense qu'il était un composé de fanatisme et de fourberie. La fraude seule ne suffirait pas; elle fascine, et le fanatisme subjugue. Il est vraisemblable, comme dit un de mes amis, que ce métier commença par les rêves. Un homme d'une imagination allumée voit en songe son père et sa mère mourir; ils sont tous deux vieux et malades; ils meurent; le rêve est accompli; le voilà persuadé qu'un Dieu lui a parlé en songe. Pour peu qu'il soit audacieux et fripon (deux choses très-communes), il se met à prédire au nom de ce Dieu. Il voit que dans une guerre ses compatriotes sont six contre un : il leur prédit la victoire, à condition qu'il aura la dîme du butin.

Le métier est bon; mon charlatan forme des élèves qui ont tous le même intérêt que lui. Leur autorité augmente par leur nombre. Dieu leur révèle que les meilleurs morceaux des moutons et des bœufs, les volailles les plus grasses, la mère-goutte du vin leur appartiennent.

*The priests eat roast-beef, and the people stare.*

Le roi du pays fait d'abord un marché avec eux pour être mieux obéi par le peuple; mais

bientôt le monarque est la dupe du marché : les charlatans se servent du pouvoir que le monarque leur a laissé prendre sur la canaille pour l'asservir lui-même. Le monarque regimbe, le prêtre le dépossède au nom de Dieu. Samuel détrône Saül, Grégoire VII détrône l'empereur Henri IV, et le prive de la sépulture. Ce système diabolico-théocratique dure jusqu'à ce qu'il se trouve des princes assez bien élevés, et qui aient assez d'esprit et de courage pour rogner les ongles aux Samuel et aux Grégoire. Telle est, ce me semble, l'histoire du genre humain.

B. — Il n'est pas besoin d'avoir lu pour juger que les choses ont dû se passer ainsi. Il n'y a qu'à voir la populace imbécile d'une ville de province dans laquelle il y a deux couvents de moines, quelques magistrats éclairés, et un commandant qui a du bon sens. Le peuple est toujours prêt à s'attrouper autour des cordeliers et des capucins. Le commandant veut les contenir. Le magistrat, fâché contre le commandant, rend un arrêt qui ménage un peu l'insolence des moines et la crédulité du peuple. L'évêque est encore plus fâché que le magistrat se soit mêlé d'une affaire divine ; et les moines restent puissants jusqu'à ce qu'une révolution les abolisse.

*Humani generis mores tibi nosse volenti*
*Sufficit una domus.* (JUVÉNAL, Sat. XIII, v. 159.)

## VI

### DES TROIS GOUVERNEMENTS, ET DE MILLE ERREURS ANCIENNES.

B. — Allons au fait. Je vous avouerai que je m'accommoderais assez d'un gouvernement démocratique. Je trouve que ce philosophe avait tort, qui disait à un partisan du gouvernement populaire : « Commence par l'essayer dans ta « maison, tu t'en repentiras bien vite. » Avec sa permission, une maison et une ville sont deux choses fort différentes. Ma maison est à moi; mes enfants sont à moi; mes domestiques, quand je les paye, sont à moi; mais de quel droit mes concitoyens m'appartiendraient-ils? Tous ceux qui ont des possessions dans le même territoire ont droit également au maintien de l'ordre dans ce territoire. J'aime à voir des hommes libres faire eux-mêmes les lois sous lesquelles ils vivent, comme ils ont fait leurs habitations. C'est un plaisir pour moi que mon maçon, mon charpentier, mon forgeron, qui m'ont aidé à bâtir mon logement, mon voisin l'agriculteur et mon ami le manufacturier, s'élèvent tous au-dessus de leur métier, et connaissent mieux l'intérêt public que le plus insolent chiaoux de Turquie. Aucun laboureur, aucun artisan dans une démocratie, n'a la vexation et le mépris à redouter; aucun n'est dans le cas de ce chapelier qui présentait sa requête à un duc et pair pour être payé de ses fournitures : — Est-ce que vous n'avez rien reçu, mon ami, sur votre partie? — Je vous demande

pardon, monseigneur; j'ai reçu un soufflet de monseigneur votre intendant.

Il est bien doux de n'être point exposé à être traîné dans un cachot pour n'avoir pu payer à un homme qu'on ne connaît pas un impôt dont on ignore la valeur et la cause, et jusqu'à l'existence.

Etre libre, n'avoir que des égaux, est la vraie vie, la vie naturelle de l'homme; toute autre est un indigne artifice, une mauvaise comédie, où l'un joue le personnage de maître, l'autre d'esclave, celui-là de parasite, et cet autre d'entremetteur. Vous m'avouerez que les hommes ne peuvent être descendus de l'état naturel que par lâcheté et par bêtise.

Cela est clair : personne ne peut avoir perdu sa liberté que pour n'avoir pas su la défendre. Il y a eu deux manières de la perdre : c'est quand les sots ont été trompés par des fripons, ou quand les faibles ont été subjugués par les forts. On parle de je ne sais quels vaincus à qui je ne sais quels vainqueurs firent crever un œil; il y a des peuples à qui on a crevé les deux yeux comme aux vieilles rosses à qui l'on fait tourner la meule. Je veux garder mes yeux ; je m'imagine qu'on en crève un dans l'Etat aristocratique, et deux dans l'Etat monarchique.

A. — Vous parlez comme un citoyen de la Nord-Hollande, et je vous le pardonne.

C. — Pour moi je n'aime que l'aristocratie; le peuple n'est pas digne de gouverner. Je ne saurais souffrir que mon perruquier soit législateur ; j'aimerais mieux ne porter jamais de perruque. Il n'y a que ceux qui ont reçu une très-bonne éducation qui soient faits pour conduire ceux qui n'en ont reçu aucune. Le gouvernement de Venise est le meilleur : cette aristocratie est le plus ancien Etat de l'Europe. Je mets après lui le gouvernement d'Allemagne.

Faites-moi noble vénitien ou comte de l'Empire, je vous déclare que je ne peux vivre joyeusement que dans l'une ou dans l'autre de ces deux conditions.

A. — Vous êtes un seigneur riche, monsieur C, et j'approuve fort votre façon de penser. Je vois que vous seriez pour le gouvernement des Turcs si vous étiez empereur de Constantinople. Pour moi, quoique je ne sois que membre du parlement de la Grande-Bretagne, je regarde ma constitution comme la meilleure de toutes ; et je citerai pour mon garant un témoignage qui n'est pas récusable : c'est celui d'un Français, qui, dans un poëme consacré aux vérités et non aux vaines fictions, parle ainsi de notre gouvernement :

Aux murs de Westminster on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, et les grands et le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.

C. — Dangereux à lui-même ! Vous avez donc de très-grands abus chez vous ?

A. — Sans doute, comme il en fut chez les Romains, chez les Athéniens, et comme il y en aura toujours chez les hommes. Le comble de la perfection humaine est d'être puissant et heureux avec des abus énormes ; et c'est à quoi nous sommes parvenus. Il est dangereux de trop manger ; mais je veux que ma table soit bien garnie.

B. — Voulez-vous que nous ayons le plaisir d'examiner à fond tous les gouvernements de la terre, depuis l'empereur chinois Hiao, et depuis la horde hébraïque, jusqu'aux dernières dissensions de Raguse et de Genève.

A. — Dieu m'en préserve ! je n'ai que faire de fouiller dans les archives des étrangers pour

régler mes comptes. Assez de gens, qui n'ont pu gouverner une servante et un valet, se sont mêlés de régir l'univers avec leur plume. Ne voudriez-vous pas que nous perdissions notre temps à lire ensemble le livre de Bossuet, évêque de Meaux, intitulé *la Politique de l'Ecriture sainte?* Plaisante politique que celle d'un malheureux peuple, qui fut sanguinaire sans être guerrier, usurier sans être commerçant, brigand sans pouvoir conserver ses rapines, presque toujours esclave et presque toujours révolté; vendu au marché par Titus et par Adrien, comme on vend l'animal que ces Juifs appelaient immonde, et qui était plus utile qu'eux. J'abandonne au déclamateur Bossuet la politique des roitelets de Juda et de Samarie, qui ne connurent que l'assassinat, à commencer par leur David, lequel, ayant fait le métier de brigand pour être roi, assassina Urie dès qu'il fut le maître; et ce sage Salomon qui commença par assassiner Adonias son propre frère au pied de l'autel. Je suis las de cet absurde pédantisme qui consacre l'histoire d'un tel peuple à l'instruction de la jeunesse.

Je ne suis pas moins las de tous les livres dans lesquels on répète les fables d'Hérodote et de ses semblables sur les anciennes monarchies de l'Asie, et sur les républiques qui ont disparu.

Qu'ils nous redisent qu'une Didon, sœur prétendue de Pygmalion (qui ne sont point des noms phéniciens), s'enfuit de Phénicie pour acheter en Afrique autant de terrain qu'en pourrait contenir un cuir de bœuf, et que, le coupant en lanières, elle entoura de ces lanières un territoire immense où elle fonda Carthage; que ces historiens romanciers parlent après tant d'autres, et que tant d'autres nous parlent après eux des oracles d'Apollon accomplis, et de

l'anneau de Gygès, et des oreilles de Smerdis, et du cheval de Darius qui fit son maître roi de Perse ; qu'on s'étende sur les lois de Charondas, qu'on nous répète que la petite ville de Sybaris mit trois cent mille hommes en campagne contre la petite ville de Crotone qui ne put armer que cent mille hommes : il faut mettre toutes ces histoires avec la louve de Romulus et de Rémus, le cheval de Troie, et la baleine de Jonas.

Laissons donc là toute la prétendue histoire ancienne, et, à l'égard de la moderne, que chacun cherche à s'instruire par les fautes de son pays et par celles de ses voisins, la leçon sera longue; mais aussi voyons toutes les belles institutions par lesquelles les nations modernes se signalent : cette leçon sera longue encore.

B. — Et que nous apprendra-t-elle ?

A. — Que plus les lois de convention se rapprochent de la loi naturelle, et plus la vie est supportable.

C. — Voyons donc.

## VII

### QUE L'EUROPE MODERNE VAUT MIEUX QUE L'EUROPE ANCIENNE.

C. — Seriez-vous assez hardi pour me soutenir que vous autres Anglais vous valez mieux que les Athéniens et les Romains ; que vos combats de coqs ou de gladiateurs, dans une enceinte de planches pourries, l'emportent sur le Colisée ? Les savetiers et les bouffons qui jouent leurs rôles dans vos tragédies sont-ils supérieurs aux héros de Sophocle ? Vos orateurs

font-ils oublier Cicéron et Démosthène? et enfin Londres est-elle mieux policée que l'ancienne Rome?

A. — Non; mais Londres vaut dix mille fois mieux qu'elle ne valait alors, et il en est de même du reste de l'Europe.

B. — Ah! exceptez-en, je vous prie, la Grèce, qui obéit au grand-turc, et la malheureuse partie de l'Italie qui obéit au pape.

A. — Je les excepte aussi; mais songez que Paris, qui n'est que d'un dixième moins grand que Londres, n'était alors qu'une petite cité barbare. Amsterdam n'était qu'un marais, Madrid un désert; et de la rive droite du Rhin jusqu'au golfe de Bothnie tout était sauvage: les habitants de ces climats vivaient, comme les Tartares ont toujours vécu, dans l'ignorance, dans la disette, dans la barbarie.

Comptez-vous pour peu de choses qu'il y ait aujourd'hui des philosophes sur le trône, à Berlin, en Suède, en Pologne, en Russie, et que les découvertes de notre grand Newton soient devenues le catéchisme de la noblesse de Moscou et de Pétersbourg?

C. — Vous m'avouerez qu'il n'en est pas de même sur les bords du Danube et du Mançanarès; la lumière est venue du Nord, car vous êtes gens du Nord par rapport à moi qui suis né sous le quarante-cinquième degré: mais toutes ces nouveautés font-elles qu'on soit plus heureux dans ces pays qu'on ne l'était quand César descendit dans votre île, où il vous trouva à moitié nus?

A. — Je le crois fermement; de bonnes maisons, de bons vêtements, de la bonne chère, avec de bonnes lois et de la liberté, valent mieux que la disette, l'anarchie, et l'esclavage. Ceux qui sont mécontents de Londres n'ont qu'à s'en aller aux Orcades; ils y vivront comme nous

vivions à Londres du temps de César : ils mangeront du pain d'avoine, et s'égorgeront à coups de couteau pour un poisson séché au soleil, et pour une cabane de paille. La vie sauvage a ses charmes, ceux qui la prêchent n'ont qu'à donner l'exemple.

B. — Mais au moins ils vivraient sous la loi naturelle. La pure nature n'a jamais connu ni débats de parlement, ni prérogative de la couronne, ni compagnie des Indes, ni impôt de trois schellings par livre sur son champ et sur son pré, et d'un schelling par fenêtre. Vous pourriez bien avoir corrompu la nature; elle n'est point altérée dans les îles Orcades et chez les Topinambous.

A. — Et si je vous disais que ce sont les sauvages qui corrompent la nature, et que c'est nous qui la suivons ?

C. — Vous m'étonnez; quoi! c'est suivre la nature que de sacrer un archevêque de Cantorbéry ? d'appeler un Allemand transplanté chez vous, *votre majesté ?* de ne pouvoir épouser qu'une seule femme, et de payer plus du quart de votre revenu tous les ans ? sans compter bien d'autres transgressions contre la nature dont je ne parle pas.

A. — Je vais pourtant vous le prouver, ou je me trompe fort. N'est-il pas vrai que l'instinct et le jugement, ces deux fils aînés de la nature, nous enseignent à chercher en tout notre bien-être, et à procurer celui des autres quand leur bien-être fait le nôtre évidemment ? N'est-il pas vrai que si deux vieux cardinaux se rencontraient à jeun et mourants de faim sous un prunier, ils s'aideraient tous deux machinalement à monter sur l'arbre pour cueillir des prunes, et que deux petits coquins de la forêt Noire ou des Chicachas en feraient autant ?

B. — Eh bien ! qu'en voulez-vous conclure ?

A. — Ce que ces deux cardinaux et les deux margajats en concluront : que dans tous les cas pareils il faut s'entr'aider. Ceux qui fourniront le plus de secours à la société seront donc ceux qui suivront la nature de plus près. Ceux qui inventeront les arts (ce qui est un grand don de Dieu), ceux qui proposeront des lois (ce qui est infiniment plus aisé), seront donc ceux qui auront le mieux obéi à la loi naturelle ; donc, plus les arts seront cultivés et les propriétés assurées, plus la loi naturelle aura été en effet observée. Donc, lorsque nous convenons de payer trois schellings en commun par livre sterling, pour jouir plus sûrement de dix-sept autres schellings; quand nous convenons de choisir un Allemand pour être, sous le nom de roi, le conservateur de notre liberté, l'arbitre entre les lords et les communes, le chef de la république ; quand nous n'épousons qu'une seule femme par économie, et pour avoir la paix dans la maison ; quand nous tolérons (parce que nous sommes riches) qu'un archevêque de Cantorbéry ait douze mille pièces de revenu pour soulager les pauvres, pour prêcher la vertu s'il sait prêcher, pour entretenir la paix dans le clergé, etc., etc., nous fesons plus que de perfectionner la loi naturelle, nous allons au-delà du but : mais le sauvage isolé et brut (s'il y a de tels animaux sur la terre, ce dont je doute fort), que fait-il du matin au soir, que de pervertir la loi naturelle, en étant inutile à lui-même et à tous les hommes ?

Une abeille qui ne ferait ni miel ni cire, une hirondelle qui ne ferait pas son nid, une poule qui ne pondrait jamais, corrompraient leur loi naturelle, qui est leur instinct : les hommes insociables corrompent l'instinct de la nature humaine.

C. — Ainsi l'homme déguisé sous la laine des

moutons, ou sous l'excrément des vers à soie, inventant la poudre à canon pour se détruire, et allant chercher la vérole à deux mille lieues de chez lui, c'est là l'homme naturel, et le Brasilien tout nu est l'homme artificiel?

A. — Non; mais le Brasilien est un animal qui n'a pas encore atteint le complément de son espèce. C'est un oiseau qui n'a ses plumes que fort tard, une chenille enfermée dans sa fève, qui ne sera en papillon que dans quelques siècles. Il aura peut-être un jour des Newton et des Locke, et alors il aura rempli toute l'étendue de la carrière humaine, supposé que les organes du Brasilien soient assez forts et assez souples pour arriver à ce terme; car tout dépend des organes. Mais que m'importent après tout le caractère d'un Brasilien et les sentiments d'un Topinambou? Je ne suis ni l'un ni l'autre, je veux être heureux chez moi à ma façon. Il faut examiner l'état où l'on est, et non l'état où l'on ne peut être.

## VIII

### DES SERFS DE CORPS.

B. — Il me paraît que l'Europe est aujourd'hui comme une grande foire. On y trouve tout ce qu'on croit nécessaire à la vie; il y a des corps-de-garde pour veiller à la sûreté des magasins; des fripons qui gagnent aux trois dés l'argent que perdent les dupes; des fainéants qui demandent l'aumône, et des marionnettes dans le préau.

A. — Tout cela est de convention, comme vous voyez; et ces conventions de la foire sont

fondées sur les besoins de l'homme, sur sa nature, sur le développement de son intelligence, sur la cause première qui pousse le ressort des causes secondes. Je suis persuadé qu'il en est ainsi dans une république de fourmis : nous les voyons toujours agir sans bien démêler ce qu'elles font ; elles ont l'air de courir au hasard, elles jugent peut-être ainsi de nous ; elles tiennent leur foire comme nous la nôtre. Pour moi, je ne suis pas absolument mécontent de ma boutique.

C. — Parmi les conventions qui me déplaisent de cette grande foire du monde, il y en a deux surtout qui me mettent en colère ; c'est qu'on y vende des esclaves, et qu'il y ait des charlatans dont on paye l'orviétan beaucoup trop cher. Montesquieu m'a fort réjoui dans son chapitre des nègres. Il est bien comique ; il triomphe en s'égayant sur notre injustice.

A. — Nous n'avons pas, à la vérité, le droit naturel d'aller garrotter un citoyen d'Angola pour le mener travailler à coups de nerf de bœuf à nos sucreries de la Barbade, comme nous avons le droit naturel de mener à la chasse le chien que nous avons nourri : mais nous avons le droit de convention. Pourquoi ce nègre se vend-il ? ou pourquoi se laisse-t-il vendre ? je l'ai acheté, il m'appartient ; quel tort lui fais-je ? Il travaille comme un cheval, je le nourris mal, je l'habille de même, il est battu quand il désobéit ; y a-t-il là de quoi tant s'étonner ? traitons-nous mieux nos soldats ? n'ont-ils pas perdu absolument leur liberté comme ce nègre ? la seule différence entre le nègre et le guerrier, c'est que le guerrier coûte bien moins. Un beau nègre revient à présent à cinq cents écus au moins, et un beau soldat en coûte à peine cinquante. Ni l'un ni l'autre ne peut quitter le lieu où il est confiné ;

l'un et l'autre sont battus pour la moindre faute. Le salaire est à peu près le même ; et le nègre a sur le soldat l'avantage de ne point risquer sa vie, et de la passer avec sa négresse et ses négrillons.

B. — Quoi ! vous croyez donc qu'un homme peut vendre sa liberté, qui n'a point de prix?

A. — Tout a son tarif : tant pis pour lui, s'il me vend à bon marché quelque chose de si précieux. Dites qu'il est un imbécile ; mais ne dites pas que je suis un coquin.

C. — Il me semble que Grotius, liv. II, chap. v, approuve fort l'esclavage ; il trouve même la condition d'un esclave beaucoup plus avantageuse que celle d'un homme de journée, qui n'est pas toujours sûr d'avoir du pain.

B. — Mais Montesquieu regarde la servitude comme une espèce de péché contre nature. Voilà un Hollandais citoyen libre qui veut des esclaves, et un Français qui n'en veut point ; il ne croit pas même au droit de la guerre.

A. — Et quel autre droit peut-il donc y avoir dans la guerre que celui du plus fort ? Je suppose que je me trouve en Amérique engagé dans une action contre des Espagnols. Un Espagnol m'a blessé, je suis prêt à le tuer ; il me dit : Brave Anglais, ne me tue pas, et je te servirai. J'accepte la proposition, je lui fais ce plaisir, je le nourris d'ail et d'ognons ; il me lit les soirs *Don Quichotte* à mon coucher : quel mal y a-t-il à cela, s'il vous plaît ? Si je me rends à un Espagnol aux mêmes conditions, quel reproche ai-je à lui faire ? Il n'y a dans un marché que ce qu'on y met, comme dit l'empereur Justinien.

Montesquieu n'avoue-t-il pas lui-même qu'il y a des peuples d'Europe chez lesquels il est fort commun de se vendre, comme par exemple les Russes ?

B. — Il est vrai qu'il le dit[1], et qu'il cite le capitaine Jean Perry dans l'*Etat présent de la Russie;* mais il cite à son ordinaire. Jean Perry dit précisément le contraire[2]. Voici ses propres mots : « Le czar a ordonné que personne ne se « dirait à l'avenir son esclave, son golup, mais « seulement raab, qui signifie sujet. Il est vrai « que ce peuple n'en tire aucun avantage réel, « car il est encore aujourd'hui esclave. »

En effet, tous les cultivateurs, tous les habitants des terres appartenantes aux boyards ou aux prêtres sont esclaves. Si l'impératrice de Russie commence à créer des hommes libres, elle rendra par là son nom immortel.

Au reste, à la honte de l'humanité, les agriculteurs, les artisans, les bourgeois qui ne sont pas citoyens des grandes villes, sont encore esclaves, serfs de glèbe, en Pologne, en Bohême, en Hongrie, en plusieurs provinces de l'Allemagne, dans la moitié de la Franche-Comté, dans le quart de la Bourgogne, et ce qu'il y a de contradictoire, c'est qu'ils sont esclaves des prêtres. Il y a tel évêque qui n'a guère que des serfs de glèbe, de mainmorte dans son territoire : telle est l'humanité, telle est la charité chrétienne. Quant aux esclaves faits pendant la guerre, on ne voit chez les religieux chevaliers de Malte que des esclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique enchaînés aux rames de leurs galères chrétiennes.

A. — Par ma foi, si des évêques et des religieux ont des esclaves, je veux en avoir aussi.

B. — Il serait mieux que personne n'en eût.

C. — La chose arrivera infailliblement quand la paix perpétuelle de l'abbé de Saint-Pierre sera signée par le grand-turc et par toutes les

[1] Liv. XV, ch. VI. — [2] Page 228.

puissances, et qu'on aura bâti la ville d'arbitrage auprès du trou qu'on voulait percer jusqu'au centre de la terre, pour savoir bien précisément comment il faut se conduire sur sa surface.

## IX

### DES ESPRITS SERFS.

B. — Si vous admettez l'esclavage du corps, vous ne permettez pas, du moins, l'esclavage des esprits ?

A. — Entendons-nous, s'il vous plaît. Je n'admets point l'esclavage du corps parmi les principes de la société. Je dis seulement qu'il vaut mieux pour un vaincu être esclave que d'être tué, en cas qu'il aime plus la vie que la liberté.

Je dis que le nègre qui se vend est un fou, et que le père nègre qui vend son négrillon est un barbare, mais que je suis un homme fort sensé d'acheter ce nègre et de le faire travailler à ma sucrerie. Mon intérêt est qu'il se porte bien, afin qu'il travaille. Je serai humain envers lui, et je n'exige pas de lui plus de reconnaissance que de mon cheval à qui je suis obligé de donner de l'avoine, si je veux qu'il me serve. Je suis avec mon cheval à peu près comme Dieu avec l'homme. Si Dieu a fait l'homme pour vivre quelques minutes dans l'écurie de la terre, il fallait bien qu'il lui procurât de la nourriture ; car il serait absurde qu'il lui eût fait présent de la faim et d'un estomac, et qu'il eût oublié de le nourrir.

C. — Et si votre esclave vous est inutile ?

A. — Je lui donnerai sa liberté, sans contredit, dût-il s'aller faire moine.

B. — Mais l'esclavage de l'esprit, comment le trouvez-vous ?

A. — Qu'appelez-vous esclavage de l'esprit ?

B. — J'entends cet usage où l'on est de plier l'esprit de nos enfants, comme les femmes caraïbes pétrissent la tête des leurs ; d'apprendre d'abord à leur bouche à balbutier des sottises dont nous nous moquons nous-mêmes ; de leur faire croire ces sottises dès qu'ils peuvent commencer à croire ; de prendre ainsi tous les soins possibles pour rendre une nation idiote, pusillanime et barbare ; d'instituer enfin des lois qui empêchent les hommes d'écrire, de parler, et même de penser, comme Arnolphe veut dans la comédie qu'il n'y ait dans sa maison d'écritoire que pour lui, et faire d'Agnès une imbécile, afin de jouir d'elle.

A. — S'il y avait de pareilles lois en Angleterre, ou je ferais une belle conspiration pour les abolir, ou je fuirais pour jamais de mon île après y avoir mis le feu.

C. — Cependant il est bon que tout le monde ne dise pas ce qu'il pense. On ne doit insulter ni par écrit, ni dans ses discours, les puissances et les lois à l'abri desquelles on jouit de sa fortune, de sa liberté, et de toutes les douceurs de la vie ?

A. — Non, sans doute ; et il faut punir le séditieux téméraire : mais, parce que les hommes peuvent abuser de l'écriture, faut-il leur en interdire l'usage ? J'aimerais autant qu'on vous rendît muet pour vous empêcher de faire de mauvais arguments. On vole dans les rues, faut-il pour cela défendre d'y marcher ? on dit des sottises et des injures, faut-il défendre de parler ? Chacun peut écrire chez nous ce qu'il pense à ses risques et à ses périls ; c'est la seule

manière de parler à sa nation. Si elle trouve que vous avez parlé ridiculement, elle vous siffle ; si séditieusement, elle vous punit ; si sagement et noblement, elle vous aime et vous récompense. La liberté de parler aux hommes avec la plume est établie en Angleterre comme en Pologne ; elle l'est dans les Provinces-Unies ; elle l'est enfin dans la Suède, qui nous imite ; elle doit l'être dans la Suisse, sans quoi la Suisse n'est pas digne d'être libre. Point de liberté chez les hommes, sans celle d'expliquer sa pensée.

C. — Et si vous étiez né dans Rome moderne ?

A. — J'aurais dressé un autel à Cicéron et à Tacite, gens de Rome l'ancienne ; je serais monté sur cet autel, et, le chapeau de Brutus sur la tête, et son poignard à la main, j'aurais rappelé le peuple aux droits naturels qu'il a perdus ; j'aurais rétabli le tribunat, comme fit Nicolas Rienzi.

C. — Et vous auriez fini comme lui.

A. — Peut-être ; mais je ne puis vous exprimer l'horreur que m'inspira l'esclavage des Romains dans mon dernier voyage ; je frémissais en voyant des récollets au Capitole. Quatre de mes compatriotes ont frété un vaisseau pour aller dessiner les inutiles ruines de Palmyre et de Balbec ; j'ai été tenté cent fois d'en armer une douzaine à mes frais pour aller changer en ruines les repaires des inquisiteurs dans les pays où l'homme est asservi par ces monstres. Mon héros est l'amiral Blake. Envoyé par Cromwell pour signer un traité avec Jean de Bragance, roi de Portugal, ce prince s'excusa de conclure, parce que le grand-inquisiteur ne voulait pas souffrir qu'on traitât avec des hérétiques. Laissez-moi faire, lui dit Blake, il viendra signer le traité sur mon bord. Le palais de

ce moine était sur le Tage, vis-à-vis notre flotte. L'amiral lui lâche une bordée à boulets rouges ; l'inquisiteur vient lui demander pardon, et signe le traité à genoux. L'amiral ne fit en cela que la moitié de ce qu'il devait faire ; il aurait dû défendre à tous les inquisiteurs de tyranniser les âmes et de brûler les corps, comme les Persans et ensuite les Grecs et les Romains défendirent aux Africains de sacrifier des victimes humaines.

B. — Vous parlez toujours en véritable Anglais.

A. — En homme, et comme tous les hommes parleraient s'ils osaient. Voulez-vous que je vous dise quel est le plus grand défaut du genre humain ?

B. — Vous me ferez plaisir ; j'aime à connaître mon espèce.

A. — Ce défaut est d'être sot et poltron.

C. — Cependant toutes les nations montrent du courage à la guerre.

A. — Oui, comme les chevaux, qui tremblent au premier son du tambour, et qui avancent fièrement quand ils sont disciplinés par cent coups de tambour et cent coups de fouet.

## X

### SUR LA RELIGION.

C. — Puisque vous croyez que le partage du brave homme est d'expliquer librement ses pensées, vous voulez donc qu'on puisse tout imprimer sur le gouvernement et sur la religion ?

A. — Qui garde le silence sur ces deux objets, qui n'ose regarder fixement ces deux pôles de la vie humaine, n'est qu'un lâche. Si nous n'avions pas su écrire, nous aurions été opprimés par Jacques II et par son chancelier Jeffreys ; et milord de Kenterbury nous ferait donner le fouet à la porte de sa cathédrale. Notre plume fut la première arme contre la tyrannie, et notre épée la seconde.

C. — Quoi ! écrire contre la religion de son pays !

B. — Eh ! vous n'y pensez pas, monsieur C ; si les premiers chrétiens n'avaient pas eu la liberté d'écrire contre la religion de l'empire romain, ils n'auraient jamais établi la leur ; ils firent l'Evangile de Marie, celui de Jacques, celui de l'enfance, celui des Hébreux, de Barnabé, de Luc, de Jean, de Matthieu, de Marc, ils en écrivirent cinquante-quatre. Ils firent les lettres de Jésus à un roitelet d'Edesse, celles de Pilate à Tibère, de Paul à Sénèque, et les prophéties des sibylles en acrostiches, et le symbole des douze apôtres, et le testament des douze patriarches, et le livre d'Enoch, et cinq ou six Apocalypses, et de fausses constitutions apostoliques, etc., etc. Que n'écrivirent-ils point ? Pourquoi voulez-vous nous ôter la liberté qu'ils ont eue ?

C. — Dieu me préserve de proscrire cette liberté précieuse ! mais j'y veux du ménagement, comme dans la conversation des honnêtes gens ; chacun y dit son avis, mais personne n'insulte la compagnie.

A. — Je ne demande pas aussi qu'on insulte la société, mais qu'on l'éclaire. Si la religion du pays est divine (car c'est de quoi chaque nation se pique), cent mille volumes lancés contre elle ne lui feront pas plus de mal que cent mille pelotes de neige n'ébranleront des murailles

d'airain. Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, comme vous savez : comment des caractères noirs tracés sur du papier blanc pourraient-ils la détruire ?

Mais si des fanatiques, ou des fripons, ou des gens qui possèdent ces deux qualités à la fois, viennent à corrompre une religion pure et simple; si par hasard des mages et des bonzes ajoutent des cérémonies ridicules à des lois sacrées, des mystères impertinents à la morale divine des Zoroastre et des Confutzée, le genre humain ne doit-il pas des grâces à ceux qui nettoieraient le temple de Dieu des ordures que ces malheureux y auront amassées ?

B. — Vous me paraissez bien savant. Quels sont donc ces préceptes de Zoroastre et de Confutzée ?

A. — Confutzée ne dit point : « Ne fais pas « aux hommes ce que tu ne voudrais pas qu'on « te fît. »

Il dit : « Fais ce que tu veux qu'on te fasse, « oublie les injures, et ne te souviens que des « bienfaits. » Il fait un devoir de l'amitié et de l'humanité.

Je ne citerai qu'une seule loi de Zoroastre, qui comprend ce que la morale a de plus épuré, et qui est justement le contraire du fameux probabilisme des jésuites : « Quand tu seras en « doute si une action est bonne ou mauvaise, « abstiens-toi de la faire. »

Nul moraliste, nul philosophe, nul législateur n'a jamais rien dit ni pu dire qui l'emporte sur cette maxime. Si, après cela, des docteurs persans ou chinois ont ajouté à l'adoration d'un Dieu et à la doctrine de la vertu des chimères fantastiques, des apparitions, des visions, des prédictions, des prodiges, des possessions, des scapulaires ; s'ils ont voulu qu'on ne mangeât

que de certains aliments en l'honneur de Zoroastre et de Confutzée ; s'ils ont prétendu être instruits de tous les secrets de la famille de ces deux grands hommes ; s'ils ont disputé trois cents ans pour savoir comment Confutzée avait été fait ou engendré ; s'ils ont institué des pratiques superstitieuses qui faisaient passer dans leurs poches l'argent des âmes dévotes ; s'ils ont établi leur grandeur temporelle sur la sottise de ces âmes peu spirituelles ; si enfin ils ont armé des fanatiques pour soutenir leurs inventions par le fer et par les flammes, il est indubitable qu'il a fallu réprimer ces imposteurs. Quiconque a écrit en faveur de la religion naturelle et divine, contre les détestables abus de la religion sophistique, a été le bienfaiteur de sa patrie.

C. — Souvent ces bienfaiteurs ont été mal récompensés. Ils ont été cuits ou empoisonnés, ou ils sont morts en l'air, et toute réforme a produit des guerres.

A. — C'était la faute de la législation. Il n'y a plus de guerres religieuses depuis que les gouvernements ont été assez sages pour réprimer la théologie.

B. — Je voudrais, pour l'honneur de la raison, qu'on l'abolît au lieu de la réprimer ; il est trop honteux d'avoir fait une science de cette grave folie. Je connais bien à quoi sert un curé qui tient registre des naissances et des morts, qui ramasse des aumônes pour les pauvres, qui console les malades, qui met la paix dans les familles ; mais à quoi sont bons les théologiens ? Qu'en reviendra-t-il à la société, quand on aura bien su qu'un ange est infini, *secundum quid*, que Scipion et Caton sont damnés pour n'avoir pas été chrétiens, et qu'il y a une différence essentielle entre catégorématique et syncatégorématique ?

N'admirez-vous pas un Thomas d'Aquin qui décide que « les parties irascibles et concupis-« cibles ne sont pas parties de l'appétit intellec-« tuel ? » Il examine au long si les cérémonies de la loi sont avant la loi. Mille pages sont employées à ces belles questions, et cinq cent mille hommes les étudient.

Les théologiens ont longtemps recherché si Dieu peut être citrouille et scarabée ; si, quand on a reçu l'eucharistie, on la rend à la garde-robe.

Ces extravagances ont occupé des têtes qui avaient de la barbe, dans des pays qui ont produit de grands hommes. C'est sur quoi un écrivain ami de la raison a dit plusieurs fois que notre grand mal est de ne pas savoir encore à quel point nous sommes au-dessous des Hottentots sur certaines matières.

Nous avons été plus loin que les Grecs et les Romains dans plusieurs arts ; et nous sommes des brutes en cette partie, semblables à ces animaux du Nil dont une partie était vivifiée, tandis que l'autre n'était encore que de la fange.

Qui le croirait ? un fou, après avoir répété toutes les bêtises scolastiques pendant deux ans, reçoit ses grelots et sa marotte en cérémonie ; il se pavane, il décide ; et c'est cette école de Bedlam qui mène aux honneurs et aux richesses. Thomas et Bonaventure ont des autels, et ceux qui ont inventé la charrue, la navette, le rabot et la scie, sont inconnus.

A. — Il faut absolument qu'on détruise la théologie, comme on a détruit l'astrologie judiciaire, la magie, la baguette divinatoire, la cabale, et la chambre étoilée.

C. — Détruisons ces chenilles tant que nous pourrons dans nos jardins, et n'y laissons que les rossignols ; conservons l'utile et l'agréable,

c'est là tout l'homme ; mais pour tout ce qui est dégoûtant et venimeux, je consens qu'on l'extermine.

A. — Une bonne religion honnête, mort de ma vie ! bien établie par acte de parlement, bien dépendante du souverain, voilà ce qu'il nous faut, et tolérons toutes les autres. Nous ne sommes heureux que depuis que nous sommes libres et tolérants.

C. — Je lisais l'autre jour un poëme français sur la *Grâce*, poëme didactique et un peu soporatif, attendu qu'il est monotone. L'auteur, en parlant de l'Angleterre, à qui la grâce de Dieu est refusée (quoique votre monarque se dise roi par la grâce de Dieu tout comme un autre), l'auteur, dis-je, s'exprime ainsi en vers assez plats :

Cette île, de chrétiens féconde pépinière,
L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumière,
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions...
Oui, nous sommes, Seigneur, tes peuples les plus chers,
Tu fais luire sur nous tes rayons les plus clairs.
Vérité toujours pure, ô doctrine éternelle !
La France est aujourd'hui ton royaume fidèle.
(Chant IV.)

A. — Voilà un plaisant original avec sa pépinière et ses rayons clairs ! Un Français croit toujours qu'il doit donner le ton aux autres nations ; il semble qu'il s'agisse d'un menuet ou d'une mode nouvelle. Il nous plaint d'être libres ! En quoi, s'il vous plaît, la France est-elle le royaume *fidèle de la doctrine éternelle ?* Est-ce dans le temps qu'une bulle ridicule, fabriquée à Paris dans un collége de jésuites, et scellée à Rome par un collége de cardinaux, a divisé toute la France et fait plus de prisonniers et d'exilés qu'elle n'avait de soldats ? Oh ! le royaume fidèle !

Que l'Eglise anglicane réponde, si elle veut,

à ces rimeurs de l'Eglise gallicane; pour moi, je suis sûr que personne ne regrettera parmi nous *ce temps jadis où brilla tant de lumière*. Etait-ce quand les papes envoyaient chez nous des légats donner nos bénéfices à des Italiens et imposer des décimes sur nos biens pour payer leurs filles de joie? Etait-ce quand nos trois royaumes fourmillaient de moines et de miracles? Ce plat poëte est un bien mauvais citoyen. Il devait souhaiter plutôt à sa patrie assez de *rayons clairs* pour qu'elle aperçût ce qu'elle gagnerait à nous imiter; ces rayons font voir qu'il ne faut pas que les gallicans envoient vingt mille livres sterling à Rome toutes les années, et que les anglicans, qui payaient autrefois le denier de saint Pierre, étaient plongés alors dans la plus stupide barbarie.

B. — C'est très-bien dit; la religion ne consiste point du tout à faire passer son argent à Rome. C'est une vérité reconnue non-seulement de ceux qui ont brisé ce joug, mais encore de ceux qui le portent.

A. — Il faut absolument épurer la religion; l'Europe entière le crie. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cent cinquante années; mais les hommes ne s'éclairent que par degrés. Qui aurait cru alors qu'on analyserait les rayons du soleil, qu'on électriserait le tonnerre, et qu'on découvrirait la gravitation universelle, loi qui préside à l'univers? Il est temps que des hommes si éclairés ne soient pas esclaves des aveugles. Je ris quand je vois une Académie des sciences obligée de se conformer à la décision d'une congrégation du saint-office.

La théologie n'a jamais servi qu'à renverser les cervelles, et quelquefois les Etats. Elle seule fait les athées; car le grand nombre de petits théologiens, qui est assez sensé pour voir le ridicule de cette étude chimérique, n'en sait pas

assez pour lui substituer une saine philosophie. La théologie, disent-ils, est, selon la signification du mot, *la science de Dieu :* or les polissons qui ont profané cette science ont donné de Dieu des idées absurdes; et de là ils concluent que la Divinité est une chimère, parce que la théologie est chimérique. C'est précisément dire qu'il ne faut prendre ni quinquina pour la fièvre, ni faire diète dans la pléthore, ni être saigné dans l'apoplexie, parce qu'il y a de mauvais médecins; c'est nier la connaissance du cours des astres, parce qu'il y a eu des astrologues; c'est nier les effets évidents de la chimie, parce que des chimistes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde, encore plus ignorants que ces petits théologiens, disent : Voilà des bacheliers et des licenciés qui ne croyent pas en Dieu; pourquoi y croirions-nous?

Mes amis, une fausse science fait les athées : une vraie science prosterne l'homme devant la Divinité; elle rend juste et sage celui que la théologie a rendu inique et insensé.

Voilà à peu près ce que j'ai lu dans un petit livre nouveau, et j'en ai fait ma profession de foi.

B. — En vérité, c'est celle de tous les honnêtes gens.

## XI

### DU DROIT DE LA GUERRE.

B. — Nous avons traité des matières qui nous regardent tous de fort près; et les hommes sont bien insensés d'aimer mieux aller à la chasse ou jouer au piquet que de s'instruire sur des objets

si importants. Notre premier dessein était d'approfondir le droit de la guerre et de la paix; nous n'en avons pas encore parlé.

A. — Qu'entendez-vous par le droit de la guerre?

B. — Vous m'embarrassez; mais enfin de Groot ou Grotius en a fait un ample traité, dans lequel il cite plus de deux cents auteurs grecs ou latins, et même des auteurs juifs.

A. — Croyez-vous que le prince Eugène et le duc de Marlborough l'eussent étudié, quand ils vinrent chasser les Français de cent lieues de pays? Le droit de la paix, je le connais assez, c'est de tenir sa parole, et de laisser tous les hommes jouir des droits de la nature; mais pour le droit de la guerre, je ne sais ce que c'est. Le code du meurtre me semble une étrange imagination. J'espère que bientôt on nous donnera la jurisprudence des voleurs de grand chemin.

C. — Comment accorderons-nous donc cette horreur si ancienne, si universelle de la guerre, avec les idées du juste et de l'injuste, avec cette bienveillance pour nos semblables, que nous prétendons être nées avec nous, avec le *to kalon*, le beau et l'honnête.

B. — N'allons pas si vite. Ce crime qui consiste à commettre un si grand nombre de crimes en front de bandière n'est pas si universel que vous le dites. Nous avons déjà remarqué que les brames et les primitifs nommés *quakers* n'ont jamais été coupables de cette abomination. Les nations qui sont au-delà du Gange versent très-rarement le sang; et je n'ai point lu que la république de San-Marino ait jamais fait la guerre, quoiqu'elle ait à peu près autant de terrain qu'en avait Romulus. Les peuples de l'Indus et de l'Hydaspe furent bien surpris de voir les premiers voleurs armés qui vinrent

s'emparer de leur beau pays. Plusieurs peuples de l'Amérique n'avaient jamais entendu parler de ce péché horrible, quand les Espagnols vinrent les attaquer l'*Evangile* à la main.

Il n'est point dit que les Cananéens eussent jamais fait la guerre à personne, lorsqu'une horde de Juifs parut tout d'un coup, mit les bourgades en cendres, égorgea les femmes sur les corps de leurs maris, et les enfants sur le ventre de leurs mères. Comment expliquerons-nous cette fureur dans nos principes?

A. — Comme les médecins rendent raison de la peste, des deux véroles et de la rage. Ce sont des maladies attachées à la constitution de nos organes. On n'est pas toujours attaqué de la rage et de la peste; il suffit souvent qu'un ministre d'Etat enragé ait mordu un autre ministre, pour que la rage se communique dans trois mois à quatre ou cinq cent mille hommes.

C. — Mais, quand on a ces maladies, il y a quelques remèdes. En connaissez-vous pour la guerre?

A. — Je n'en connais que deux, dont la tragédie s'est emparée : la crainte et la pitié. La crainte nous oblige souvent à faire la paix; et la pitié, que la nature a mise dans nos cœurs comme un contre-poison contre l'héroïsme carnassier, fait qu'on ne traite pas toujours les vaincus à toute rigueur. Notre intérêt même est d'user envers eux de miséricorde, afin qu'ils servent sans trop de répugnance leurs nouveaux maîtres : je sais bien qu'il y a eu des brutaux qui ont fait sentir rudement le poids de leurs chaînes aux nations subjuguées. A cela je n'ai autre chose à répondre que ce vers d'une tragédie intitulée *Spartacus*, composée par un Français qui pense profondément :

La loi de l'univers, c'est : *Malheur au vaincu.*

J'ai dompté un cheval : si je suis sage, je le nourris bien, je le caresse, et je le monte; si je suis un fou furieux, je l'égorge.

C. — Cela n'est pas consolant, car enfin nous avons presque tous été subjugués. Vous autres Anglais, vous l'avez été par les Romains, par les Saxons et les Danois, et ensuite par un bâtard de Normandie. Le berceau de notre religion est entre les mains des Turcs. Une poignée de Francs a soumis la Gaule. Les Tyriens, les Carthaginois, les Romains, les Goths, les Arabes, ont tour à tour subjugué l'Espagne. Enfin, de la Chine à Cadix, presque tout l'univers a toujours appartenu au plus fort. Je ne connais aucun conquérant qui soit venu l'épée dans une main et un code dans l'autre ; ils n'ont fait des lois qu'après la victoire, c'est-à-dire après la rapine, et ces lois ils les ont faites précisément pour soutenir leur tyrannie. Que diriez-vous si quelque bâtard de Normandie venait s'emparer de votre Angleterre pour venir vous donner ses lois ?

A. — Je ne dirais rien : je tâcherais de le tuer à sa descente dans ma patrie ; s'il me tuait, je n'aurais rien à répliquer ; s'il me subjuguait, je n'aurais que deux partis à prendre : celui de me tuer moi-même, ou celui de le bien servir.

B. — Voilà de tristes alternatives. Quoi ! point de loi de la guerre? point de droit des gens ?

A. — J'en suis fâché; mais il n'y en a point d'autre que de se tenir continuellement sur ses gardes. Tous les rois, tous les ministres, pensent comme moi; c'est pourquoi douze cent mille mercenaires en Europe font aujourd'hui la parade tous les jours en temps de paix.

Qu'un prince licencie ses troupes, qu'il laisse tomber ses fortifications en ruines, et qu'il passe son temps à lire : Grotius, vous verrez si

dans un an ou deux il n'aura pas perdu son royaume.

C. — Ce sera une grande injustice.

A. — D'accord.

B. — Et point de remède à cela?

A. — Aucun, sinon de se mettre en état d'être aussi injuste que ses voisins. Alors l'ambition est contenue par l'ambition; alors les chiens d'égale force montrent les dents, et ne se déchirent que lorsqu'ils ont à disputer une proie.

C. — Mais les Romains, les Romains, ces grands législateurs?

A. — Ils fesaient des lois, vous dis-je, comme les Algériens assujettissent leurs esclaves à la règle; mais, quand ils combattaient pour réduire les nations en esclavage, leur loi était leur épée. Voyez le grand César, le mari de tant de femmes, et la femme de tant d'hommes, il fait mettre en croix deux mille citoyens du pays de Vannes, afin que le reste apprenne à être plus souple; ensuite, quand toute la nation est bien apprivoisée, viennent les lois et les beaux règlements; on bâtit des cirques, des amphithéâtres; on élève des aqueducs, on construit des bains publics, et les peuples subjugués dansent avec leurs chaînes.

B. — On dit pourtant que dans la guerre il y a des lois qu'on observe : par exemple, on fait une trêve de quelques jours pour enterrer ses morts; on stipule qu'on ne se battra que dans un certain endroit; on accorde une capitulation à une ville assiégée, on lui permet de racheter ses cloches; on n'éventre point les femmes grosses quand on prend possession d'une place qui s'est rendue; vous faites des politesses à un officier blessé qui est tombé entre vos mains; et, s'il meurt, vous le faites enterrer.

A. — Ne voyez-vous pas que ce sont là les lois de la paix, les lois de la nature, les lois

primitives, qu'on exécute réciproquement? La guerre ne les a pas dictées; elles se font entendre malgré la guerre; et sans cela les trois quarts du globe ne seraient qu'un désert couvert d'ossements.

Si deux plaideurs acharnés, et près d'être ruinés par leurs procureurs, font entre eux un accord qui leur laisse à chacun un peu de pain, appellerez-vous cet accord une *loi du barreau?* Si une horde de théologiens, allant faire brûler en cérémonie quelques raisonneurs qu'ils appellent *hérétiques*, apprend que le lendemain le parti hérétique les fera brûler à son tour; s'ils font grâce pour qu'on la leur fasse, direz-vous que c'est là une loi théologique? Vous avouerez qu'ils ont écouté la nature et l'intérêt, malgré la théologie. Il en est de même dans la guerre: le mal qu'elle ne fait pas, c'est le besoin et l'intérêt qui l'arrêtent. La guerre, vous dis-je, est une maladie affreuse qui saisit les nations l'une après l'autre, et que la nature guérit à la longue.

C. — Quoi! vous n'admettez point de guerre juste!

A. — Je n'en ai jamais connu de cette espèce; cela me paraît contradictoire et impossible.

B. — Quoi! lorsque le pape Alexandre VI, et son infâme fils Borgia, pillaient la Romagne, égorgeaient, empoisonnaient tous les seigneurs de ce pays, en leur accordant des indulgences, il n'était pas permis de s'armer contre ces monstres?

A. — Ne voyez-vous pas que c'étaient ces monstres qui faisaient la guerre? ceux qui se défendaient la soutenaient. Il n'y a certainement dans ce monde que des guerres offensives; la défensive n'est autre chose que la résistance à des voleurs armés.

C. — Vous vous moquez de nous. Deux princes se disputent un héritage, leur droit est litigieux,

leurs raisons sont également plausibles; il faut bien que la guerre en décide; alors cette guerre est juste des deux côtés.

A. — C'est vous qui vous moquez. Il est impossible physiquement que l'un des deux n'ait pas tort, et il est absurde et barbare que des nations périssent parce que l'un de ces deux princes a mal raisonné. Qu'ils se battent en champ clos s'ils veulent : mais qu'un peuple entier soit immolé à leurs intérêts, voilà où est l'horreur. Par exemple, l'archiduc Charles dispute le trône d'Espagne au duc d'Anjou, et avant que le procès soit jugé, il en coûte la vie à plus de quatre cent mille hommes; je vous demande si la chose est juste.

B.—J'avoue que non. Il fallait trouver quelque autre biais pour accommoder le différend.

C. — Il était tout trouvé; il fallait s'en rapporter à la nation sur laquelle on voulait régner. La nation espagnole disait : Nous voulons le duc d'Anjou; le roi son grand-père l'a nommé héritier par son testament; nous y avons souscrit; nous l'avons reconnu pour notre roi; nous l'avons supplié de quitter la France pour venir gouverner. Quiconque veut s'opposer à la loi des vivants et des morts est visiblement injuste.

B. — Fort bien. Mais si la nation se partage?

A. — Alors, comme je vous le disais, la nation et ceux qui entrent dans la querelle sont malades de la rage. Ses horribles symptômes durent douze ans, jusqu'à ce que les enragés, épuisés, n'en pouvant plus, soient forcés de s'accorder. Le hasard, le mélange de bons et de mauvais succès, les intrigues, la lassitude, ont éteint cet incendie, que d'autres hasards, d'autres intrigues, la cupidité, la jalousie, l'espérance, avaient allumé. La guerre est comme le mont Vésuve; ses éruptions engloutissent des villes, et ses embrasements s'arrêtent. Il y a des

temps où les bêtes féroces, descendues des montagnes, dévorent une partie de vos travaux, ensuite elles se retirent dans leurs cavernes.

C. — Quelle funeste condition que celle des hommes!

A. — Celle des perdrix est pire; les renards, les oiseaux de proie les dévorent, les chasseurs les tuent, les cuisiniers les rôtissent; et cependant il y en a toujours. La nature conserve les espèces, et se soucie très-peu des individus.

B. — Vous êtes dur, et la morale ne s'accommode pas de ces maximes.

A. — Ce n'est pas moi qui suis dur, c'est la destinée. Vos moralistes font très-bien de crier toujours : « Misérables mortels, soyez justes et « bienfesants ; cultivez la terre et ne l'ensan- « glantez pas. Princes, n'allez pas dévaster l'hé- « ritage d'autrui, de peur qu'on ne vous tue « dans le vôtre. Restez chez vous, pauvres gen- « tillâtres; rétablissez votre masure; tirez de « vos fonds le double de ce que vous en tiriez; « entourez vos champs de haies vives; plantez « des mûriers; que vos sœurs vous fassent des « bas de soie; améliorez vos vignes; et si des « peuples voisins veulent venir boire votre vin « malgré vous, défendez-vous avec courage; « mais n'allez pas vendre votre sang à des « princes qui ne vous connaissent pas, qui ne « jetteront jamais sur vous un coup d'œil, et « qui vous traitent comme des chiens de chasse « qu'on mène contre le sanglier, et qu'on laisse « ensuite mourir dans un chenil. »

Ces discours feront peut-être impression sur trois ou quatre têtes bien organisées, tandis que cent mille autres ne les entendront seulement pas, et brigueront l'honneur d'être lieutenants de houssards.

Pour les autres moralistes à gages, que l'on

nomme *prédicateurs*, ils n'ont jamais seulement osé prêcher contre la guerre. Ils déclament contre les appétits sensuels après avoir pris leur chocolat. Ils anathématisent l'amour, et, au sortir de la chaire où ils ont crié, gesticulé et sué, ils se font essuyer par leurs dévotes. Ils s'époumonent à prouver des mystères dont ils n'ont pas la plus légère idée : mais ils se gardent bien de décrier la guerre, qui réunit ce que la perfidie a de plus lâche dans les manifestes, tout ce que l'infâme friponnerie a de plus bas dans les fournitures des armées, tout ce que le brigandage a d'affreux dans le pillage, le viol, le larcin, l'homicide, la dévastation, la destruction. Au contraire, ces bons prêtres bénissent en cérémonie les étendards du meurtre ; et leurs confrères chantent, pour de l'argent, des chansons juives, quand la terre a été inondée de sang.

B. — Je ne me souviens point en effet d'avoir lu dans le prolixe et argumentant Bourdaloue, le premier qui ait mis les apparences de la raison dans ses sermons; je ne me souviens point, dis-je, d'avoir lu une seule page contre la guerre.

L'élégant et doux Massillon, en bénissant les drapeaux du régiment de Catinat, fait, à la vérité, quelques vœux pour la paix ; mais il permet l'ambition. « Ce désir, dit-il, de voir vos « services récompensés, s'il est modéré,.. s'il ne « vous porte pas à vous frayer des routes d'ini- « quité pour parvenir à vos fins,.. n'a rien dont « la morale chrétienne puisse être blessée. » Enfin il prie Dieu d'envoyer l'ange exterminateur au-devant du régiment de Catinat. « O mon Dieu ! « faites-le précéder toujours de la victoire et de « la mort; répandez sur ses ennemis des esprits « de terreur et de vertige. » J'ignore si la victoire peut précéder un régiment, et si Dieu

répand des esprits de vertige; mais je sais que les prédicateurs autrichiens en disaient autant aux cuirassiers de l'empereur, et que l'ange exterminateur ne savait auquel entendre.

A. — Les prédicateurs juifs allèrent encore plus loin. On voit, avec édification, les prières humaines dont leurs Psaumes sont remplis. Il n'est question que de mettre l'épée divine sur sa cuisse, d'éventrer les femmes, d'écraser les enfants à la mamelle contre la muraille. L'ange exterminateur ne fut pas heureux dans ses campagnes, il devint l'ange exterminé; et les Juifs, pour prix de leurs Psaumes, furent toujours vaincus et esclaves.

De quelque côté que vous vous tourniez, vous verrez que les prêtres ont toujours prêché le carnage; depuis un Aaron, qu'on prétend avoir été pontife d'une horde d'Arabes, jusqu'au prédicant Jurieu, prophète d'Amsterdam. Les négociants de cette ville, aussi sensés que ce pauvre garçon était fou, le laissaient dire et vendaient leur girofle et leur cannelle.

C. — Eh bien! n'allons point à la guerre, et ne nous faisons point tuer au hasard pour de l'argent. Contentons-nous de nous bien défendre contre les voleurs appelés *conquérants*.

## XII

### DU CODE DE LA PERFIDIE.

B. — Et du droit de la perfidie, qu'en dirons-nous?

A. — Comment, par saint George! je n'avais jamais entendu parler de ce droit-là. Dans quel catéchisme avez-vous lu ce devoir du chrétien?

B. — Je le trouve partout. La première chose que fit Moïse avec son saint peuple, n'est-ce pas d'emprunter par une perfidie les meubles des Egyptiens, pour s'en aller, dit-il, sacrifier dans le désert ? Cette perfidie n'est, à la vérité, accompagnée que d'un larcin; celles qui sont jointes au meurtre sont bien plus admirables. Les perfidies d'Aod, de Judith, sont très-renommées. Celles du patriarche Jacob envers son beau-père et son frère ne sont que des tours de maître Gonin, puisqu'il n'assassina ni son frère ni son beau-père. Mais vive la perfidie de David, qui s'étant associé quatre cents coquins perdus de dettes et de débauche, et ayant fait alliance avec un certain roitelet nommé Achis, allait égorger les hommes, les femmes, les petits enfants des villages qui étaient sous la sauvegarde de ce roitelet, et lui fesait croire qu'il n'avait égorgé que les hommes, les femmes et les petits garçons appartenant au roitelet Saül ! Vive surtout sa perfidie envers le bonhomme Uriah ! Vive celle du sage Salomon inspiré par Dieu, qui fit massacrer son frère Adonias après avoir juré de lui conserver la vie !

Nous avons encore des perfidies très-renommées de Clovis, premier roi chrétien des Francs, qui pourraient beaucoup servir à perfectionner la morale. J'estime surtout sa conduite envers les assassins d'un Regnomer, roi du Mans (supposé qu'il y ait jamais eu un royaume du Mans). Il fit marché avec de braves assassins pour tuer ce roi par derrière, et les paya en fausse monnaie; mais comme ils murmuraient de n'avoir pas leur compte, il les fit assassiner pour rattraper sa monnaie de billon.

Presque toutes nos histoires sont remplies de pareilles perfidies commises par des princes qui tous ont bâti des églises et fondé des monastères.

Or l'exemple de ces braves gens doit certainement servir de leçon au genre humain; car où en chercherait-il si ce n'est dans les oints du Seigneur ?

A. — Il m'importe fort peu que Clovis et ses pareils aient été oints; mais je vous avoue que je souhaiterais, pour l'édification du genre humain, qu'on jetât dans le feu toute l'histoire civile et ecclésiastique. Je n'y vois guère que les annales des crimes; et soit que ces monstres aient été oints ou ne l'aient pas été, il ne résulte de leur histoire que l'exemple de la scélératesse.

Je me souviens d'avoir lu autrefois l'*Histoire du grand schisme d'Occident*. Je voyais une douzaine de papes tous également perfides, tous méritant également d'être pendus à Tyburn. Et puisque la papauté a subsisté au milieu d'un débordement si long et si vaste de tous les crimes, puisque les archives de ces horreurs n'ont corrigé personne, je conclus que l'histoire n'est bonne à rien.

C. — Oui, je conçois que le roman vaudrait mieux; on y est maître, du moins, de feindre des exemples de vertu : mais Homère n'a jamais imaginé une seule action vertueuse et honnête dans tout son roman monotone de l'*Iliade*. J'aimerais beaucoup mieux le roman de *Télémaque*, s'il n'était pas tout en digressions et en déclamations. Mais puisque vous m'y faites songer, voici un morceau de *Télémaque*, concernant la perfidie, sur lequel je voudrais avoir votre avis.

Dans une des digressions de ce roman, au livre XX, Adraste, roi des Dauniens, ravit la femme d'un nommé Dioscore. Ce Dioscore se réfugie chez les princes grecs, et, n'écoutant que sa vengeance, il leur offre de tuer le ravisseur leur ennemi. Télémaque, inspiré par Minerve, leur persuade de ne point écouter

Dioscore, et de le renvoyer pieds et poings liés au roi Adraste. Comment trouvez-vous cette décision du vertueux Télémaque?

A. — Abominable. Ce n'était pas apparemment Minerve, c'était Tisiphone qui l'inspirait. Comment! renvoyer ce pauvre homme, afin qu'on le fasse mourir dans les tourments, et qu'Adraste ressemble en tout à David, qui jouissait de la femme en fesant mourir le mari! L'onctueux auteur du *Télémaque* n'y pensait pas. Ce n'est point là l'action d'un cœur généreux, c'est celle d'un méchant et d'un traître. Je n'aurais point accepté la proposition de Dioscore, mais je n'aurais pas livré cet infortuné à son ennemi. Dioscore était fort vindicatif, à ce que je vois; mais Télémaque était un perfide.

B. — Et la perfidie dans les traités, l'admettez-vous?

C. — Elle est fort commune, je l'avoue. Je serais bien embarrassé s'il fallait décider quels furent les plus grands fripons dans leurs négociations, des Romains ou des Carthaginois, de Louis XI le très-chrétien, ou de Ferdinand le catholique, etc., etc., etc. Mais je demande s'il n'est pas permis de friponner pour le bien de l'Etat.

A. — Il me semble qu'il y a des friponneries si adroites que tout le monde les pardonne; il y en a de si grossières qu'elles sont universellement condamnées. Pour nous autres Anglais, nous n'avons jamais attrapé personne. Il n'y a que le faible qui trompe. Si vous voulez avoir de beaux exemples de perfidie, adressez-vous aux Italiens du quinzième et du seizième siècle.

Le vrai politique est celui qui joue bien et qui gagne à la longue. Le mauvais politique est celui qui ne sait que filer la carte et qui tôt ou tard est reconnu.

B. — Fort bien ; et s'il n'est pas découvert, ou s'il ne l'est qu'après avoir gagné tout notre argent, et lorsqu'il s'est rendu assez puissant pour qu'on ne puisse le forcer à le rendre ?

C. — Je crois que ce bonheur est rare, et que l'histoire nous fournit plus d'illustres filous punis que d'illustres filous heureux.

B. — Je n'ai plus qu'une question à vous faire. Trouvez-vous bon qu'une nation fasse empoisonner un ennemi public selon cette maxime, *salus reipublicæ suprema lex esto ?*

A. — Parbleu ! allez demander cela à des casuistes. Si quelqu'un faisait cette proposition dans la chambre des communes, j'opinerais (Dieu me pardonne !) pour l'empoisonner lui-même, malgré ma répugnance pour les drogues. Je voudrais bien savoir pourquoi ce qui est un forfait abominable dans un particulier serait innocent dans trois cents sénateurs, et même dans trois cent mille ? Est-ce que le nombre des coupables transforme le crime en vertu ?

C. — Je suis content de votre réponse. Vous êtes un brave homme.

## XIII

### DES LOIS FONDAMENTALES.

B. — J'entends toujours parler des lois fondamentales, mais y en a-t-il ?

A. — Oui, il y a celle d'être juste ; et jamais fondement ne fut plus souvent ébranlé.

C. — Je lisais, il n'y a pas longtemps, un de ces mauvais livres très-rares, que les curieux recherchent, comme les naturalistes amassent

des fragments de substances animales ou végétales pétrifiés, s'imaginant par là qu'ils découvriront le secret de la nature. Ce livre est d'un avocat de Paris, nommé Louis Dorléans, qui plaidait beaucoup contre Henri IV par devant la Ligue, et qui heureusement perdit sa cause. Voici comment ce jurisconsulte s'exprime sur les lois fondamentales du royaume de France : « La loi fondamentale des Hébreux était que les lépreux ne pouvaient régner : Henri IV est hérétique, donc il est lépreux; donc il ne peut être roi de France par la loi fondamentale de l'Eglise. La loi veut qu'un roi de France soit chrétien comme mâle : qui ne tient la foi catholique, apostolique et romaine n'est point chrétien, et ne croit point en Dieu ; il ne peut pas plus être roi de France que le plus grand faquin du monde, etc. »

Il est très-vrai à Rome que tout homme qui ne croit point au pape ne croit point en Dieu; mais cela n'est pas absolument si vrai dans le reste de la terre; il y faut mettre quelque petite restriction : et il me semble qu'à tout prendre, maître Louis Dorléans, avocat au parlement de Paris, ne raisonnait pas tout à fait aussi bien que Cicéron et Démosthène.

B. — Mon plaisir serait de voir ce que deviendrait la loi fondamentale du saint Empire romain, s'il prenait un jour fantaisie aux électeurs de choisir un César protestant dans la superbe ville de Francfort-sur-le-Mein.

A. — Il arriverait ce qui est arrivé à la loi fondamentale qui fixe le nombre des électeurs à sept, parce qu'il y a sept cieux, et que le chandelier d'un temple juif avait sept branches.

N'est-ce pas une loi fondamentale en France que le domaine du roi est inaliénable? et cependant n'est-il presque pas tout aliéné? Vous m'avouerez que tous ces fondements-là sont

bâtis sur du sable mouvant. Les lois qu'on appelle *lois fondamentales* ne sont, comme toutes les autres, que des lois de convention, d'anciens usages, d'anciens préjugés qui changent selon les temps. Demandez aux Romains d'aujourd'hui s'ils ont gardé les lois fondamentales de l'ancienne république romaine. Il était bon que les domaines des rois d'Angleterre, de France et d'Espagne, demeurassent propres à la couronne quand les rois vivaient comme vous et moi du produit de leurs terres; mais aujourd'hui qu'ils ne vivent que de taxes et d'impôts, qu'importe qu'ils aient des domaines ou qu'ils n'en aient pas ? Quand François Ier manqua de parole à Charles-Quint son vainqueur; quand il viola fort à propos le serment de lui rendre la Bourgogne, il se fit représenter par ses gens de loi que les Bourguignons étaient inaliénables; mai si Charles-Quint était venu lui faire des représentations contraires à la tête d'une grande armée, les Bourguignons auraient été très-aliénés.

La Franche-Comté, dont la loi fondamentale était d'être libre sous la maison d'Autriche, tient aujourd'hui d'une manière intime et essentielle à la couronne de France. Les Suisses ont tenu essentiellement à l'Empire, et tiennent aujourd'hui essentiellement à la liberté.

C'est cette liberté qui est la loi fondamentale de toutes les nations : c'est la seule loi contre laquelle rien ne peut prescrire, parce que c'est celle de la nature. Les Romains peuvent dire au pape : Notre loi fondamentale fut d'abord d'avoir un roi qui régnait sur une lieue de pays; ensuite elle fut d'élire deux consuls, puis deux tribuns; puis notre loi fondamentale fut d'être mangés par un empereur, puis d'être mangés par des gens venus du Nord, puis d'être dans l'anarchie, puis de mourir de faim sous le

gouvernement d'un prêtre. Nous revenons enfin à la véritable loi fondamentale qui est d'être libres : allez-vous-en donner ailleurs des indulgences *in articulo mortis*, et sortez du Capitole, qui n'était pas bâti pour vous.

B. — Amen!

C. — Il faut bien espérer que la chose arrivera quelque jour. Ce sera un beau spectacle pour nos petits-enfants.

A. — Plût à Dieu que les grands-pères en eussent la joie! C'est de toutes les révolutions la plus aisée à faire, et cependant personne n'y pense.

B. — C'est que, comme vous l'avez dit, le caractère principal des hommes est d'être sots et poltrons. Les rats romains n'en savent pas encore assez pour attacher le grelot au cou du chat.

C. — N'admettons-nous point encore quelque loi fondamentale ?

A. — La liberté les comprend toutes. Que l'agriculteur ne soit point vexé par un tyran subalterne; qu'on ne puisse emprisonner un citoyen sans lui faire incontinent son procès devant ses juges naturels, qui décident entre lui et son persécuteur; qu'on ne prenne à personne son pré et sa vigne sous prétexte du bien public, sans le dédommager amplement; que les prêtres enseignent la morale et ne la corrompent point; qu'ils édifient les peuples au lieu de vouloir dominer sur eux en s'engraissant de leur substance; que la loi règne et non le caprice.

C. — Le genre humain est prêt à signer tout cela.

## XIV

### QUE TOUT ÉTAT DOIT ÊTRE INDÉPENDANT.

B. — Après avoir parlé du droit de tuer et d'empoisonner en temps de guerre, voyons un peu ce que nous ferons en temps de paix.

Premièrement, comment les Etats, soit républicains, soit monarchiques, se gouverneront-ils ?

A. — Par eux-mêmes apparemment, sans dépendre en rien d'aucune puissance étrangère, à moins que ces Etats ne soient composés d'imbéciles et de lâches.

C. — Il était donc bien honteux que l'Angleterre fût vassale d'un légat *a latere*, d'un légat du côté. Vous vous souvenez d'un certain drôle nommé Pandolphe, qui fit mettre votre roi Jean à genoux devant lui, et qui en reçut foi et hommage-lige, au nom de l'évêque de Rome, Innocent III, vice-dieu, serviteur des serviteurs de Dieu, le 15 mai, veille de l'Ascension, 1213 ?

A. — Oui, oui, nous nous en souvenons, pour traiter ce serviteur insolent comme il le mérite.

B. — Eh, mon Dieu ! monsieur C, ne faisons pas tant les fiers. Il n'y a point de royaume en Europe que l'évêque de Rome n'ait donné en vertu de son humble et sainte puissance. Le vice-dieu Stéphanus ôta le royaume de France à Chilpericus pour le donner à son principal domestique Pipinus, comme le dit votre Eginhart lui-même, si les écrits de votre Eginhart n'ont pas été falsifiés par les moines, comme tant d'autres écrits, et comme je le soupçonne.

Le vice-dieu Sylvestre donna la Hongrie au

duc Etienne, en l'an 1001, pour faire plaisir à sa femme Gizelle, qui avait beaucoup de visions.

Le vice-dieu Innocent IV, en 1247, donna le royaume de Norwége à un bâtard nommé Haquin, que ledit pape de plein droit fit légitime, moyennant quinze mille marcs d'argent.

Et, ces quinze mille marcs d'argent n'existant pas alors en Norwége, il fallut emprunter pour payer.

Pendant deux siècles entiers, les rois de Castille, d'Aragon, et de Portugal, ne furent-ils pas tenus de payer annuellement un tribut de deux livres d'or au vice-dieu? On sait combien d'empereurs ont été déposés, ou forcés de demander pardon, ou assassinés, ou empoisonnés en vertu d'une bulle. Non-seulement, vous dis-je, le serviteur des serviteurs de Dieu a donné tous les royaumes de la communion romaine sans exception, mais il en a retenu le domaine suprême et le domaine utile; il n'en est aucun sur lequel il n'ait levé des décimes, des tributs de toute espèce.

Il est encore aujourd'hui suzerain du royaume de Naples; on lui en fait un hommage-lige depuis sept cents ans. Le roi de Naples, ce descendant de tant de souverains, lui paye encore un tribut. Le roi de Naples est aujourd'hui en Europe le seul roi vassal; et de qui, juste ciel!

A. — Je lui conseille de ne l'être pas longtemps.

C. — Je demeure toujours confondu quand je vois les traces de l'antique superstition qui subsistent encore. Par quelle étrange fatalité presque tous les princes coururent-ils ainsi pendant tant de siècles au-devant du joug qu'on leur présentait?

B. — La raison en est fort naturelle. Les rois et les barons ne savaient ni lire ni écrire, et la cour romaine le savait : cela seul lui donna

cette prodigieuse supériorité dont elle retient encore de beaux restes.

C. — Et comment des princes et des barons qui étaient libres ont-il pu se soumettre si lâchement à quelques jongleurs?

A. — Je vois clairement ce que c'est. Les brutaux savaient se battre, et les jongleurs savaient gouverner; mais lorsque enfin les barons ont appris à lire et à écrire, lorsque la lèpre de l'ignorance a diminué chez les magistrats et chez les principaux citoyens, on a regardé en face l'idole devant laquelle on avait léché la poussière; au lieu d'hommage, la moitié de l'Europe a rendu outrage pour outrage au serviteur des serviteurs; l'autre moitié, qui lui baise encore les pieds, lui lie les mains: du moins c'est ainsi que je l'ai lu dans une histoire qui, quoique contemporaine, est vraie et philosophique. Je suis sûr que si demain le roi de Naples et de Sicile veut renoncer à cette unique prérogative qu'il possède d'être homme-lige du pape, d'être le serviteur du serviteur des serviteurs de Dieu, et de lui donner tous les ans un petit cheval avec deux mille écus d'or pendus au cou, toute l'Europe lui applaudira.

B. — Il en est en droit, car ce n'est pas le pape qui lui a donné le royaume de Naples. Si des meurtriers normands, pour colorer leurs usurpations et pour être indépendants des empereurs auxquels ils avaient fait hommage, se firent oblats de la sainte Eglise, le roi des Deux-Siciles, qui descend de Hugues Capet en ligne droite, et non de ces Normands, n'est nullement tenu d'être oblat. Il n'a qu'à vouloir.

Le roi de France n'a qu'à dire un mot, et le pape n'aura pas plus de crédit en France qu'en Russie. On ne paiera plus d'annates à Rome, on n'y achètera plus la permission d'épouser sa cousine ou sa nièce; je vous réponds que les tribunaux

de France, appelés *parlements*, enregistreront cet édit sans remontrances.

On ne connaît pas ses forces. Qui aurait proposé, il y a cinquante ans, de chasser les jésuites de tant d'Etats catholiques aurait passé pour le plus visionnaire des hommes. Ce colosse avait un pied à Rome, et l'autre au Paraguay; il couvrait de ses bras mille provinces, et portait sa tête dans le ciel. J'ai passé, et il n'était plus.

Il n'y a qu'à souffler sur tous les autres moines, ils disparaîtront de la surface de la terre.

A. — Ce n'est pas notre intérêt que la France ait moins de moines et plus d'hommes; mais j'ai tant d'aversion pour le froc, que j'aimerais encore mieux voir en France des revues que des processions. En un mot, en qualité de citoyen, je n'aime point à voir des citoyens qui cessent de l'être, des sujets qui se font sujets d'un étranger, des patriotes qui n'ont plus de patrie; je veux que chaque État soit parfaitement indépendant.

Vous avez dit que les hommes ont été longtemps aveugles, ensuite borgnes, et qu'ils commencent à jouir des deux yeux. A qui en a-t-on l'obligation? A cinq ou six oculistes qui ont paru en divers temps.

B. — Oui; mais le mal est qu'il y a des aveugles qui veulent battre les chirurgiens empressés à les guérir.

A. — Eh bien! ne rendons la lumière qu'à ceux qui nous prieront d'enlever leurs cataractes.

## XV

### DE LA MEILLEURE LÉGISLATION.

C. — De tous les Etats, quel est celui qui vous paraît avoir les meilleures lois, la jurisprudence la plus conforme au bien général et au bien des particuliers ?

A. — C'est mon pays, sans contredit. La preuve en est que dans tous nos démêlés nous vantons toujours *notre heureuse constitution*, et que dans presque tous les autres royaumes on en souhaite une autre. Notre jurisprudence criminelle est équitable et n'est point barbare : nous avons aboli la torture, contre laquelle la voix de la nature s'élève en vain dans tant d'autres pays ; ce moyen affreux de faire périr un innocent faible, et de sauver un coupable robuste, a fini avec notre infâme chancelier Jeffreys, qui employait avec joie cet usage infernal sous le roi Jacques II.

Chaque accusé est jugé par ses pairs ; il n'est réputé coupable que quand ils sont d'accord sur le fait ; c'est la loi seule qui le condamne sur le crime avéré, et non sur la sentence arbitraire des juges. La peine capitale est la simple mort, et non une mort accompagnée de tourments recherchés. Etendre un homme sur une croix de Saint-André, lui casser les bras et les cuisses, et le mettre en cet état sur une roue de carrosse, nous paraît une barbarie qui offense trop la nature humaine. Si, pour les crimes de haute trahison, on arrache encore le cœur du coupable après sa mort, c'est un ancien usage de cannibale, un appareil de terreur qui effraie

le spectateur sans être douloureux pour l'exécuté. Nous n'ajoutons point de tourments à la mort; on ne refuse point comme ailleurs un conseil à l'accusé; on ne met point un témoin qui a porté trop légèrement son témoignage dans la nécessité de mentir, en le punissant s'il se rétracte; on ne fait point déposer les témoins en secret, ce serait en faire des délateurs; la procédure est publique : les procès secrets n'ont été inventés que par la tyrannie.

Nous n'avons point l'imbécile barbarie de punir des indécences du même supplice dont on punit les parricides. Cette cruauté, aussi sotte qu'abominable, est indigne de nous.

Dans le civil, c'est encore la seule loi qui juge; il n'est pas permis de l'interpréter; ce serait abandonner les fortunes des citoyens au caprice, à la faveur et à la haine.

Si la loi n'a pas pourvu au cas qui se présente, alors on se pourvoit à la *cour d'équité*, pardevant le chancelier et ses assesseurs; et s'il s'agit d'une chose importante, on fait pour l'avenir une nouvelle loi en parlement, c'est-à-dire dans les états de la nation assemblée.

Les plaideurs ne sollicitent jamais leurs juges; ce serait leur dire : je veux vous séduire. Un juge qui recevrait une visite d'un plaideur serait déshonoré; ils ne recherchent point cet honneur ridicule qui flatte la vanité d'un bourgeois. Aussi n'ont-ils point acheté le droit de juger; on ne vend point chez nous une place de magistrat comme une métairie : si des membres du parlement vendent quelquefois leurs voix à la cour, ils ressemblent à quelques belles qui vendent leurs faveurs, et qui ne le disent pas. La loi ordonne chez nous qu'on ne vendra rien que des terres et les fruits de la terre, tandis qu'en France la loi elle-même fixe le prix d'une charge de conseiller au banc du

roi qu'on nomme *parlement*, et de président qu'on nomme *à mortier;* presque toutes les places et les dignités se vendent en France, comme on vend des herbes au marché. Le chancelier de France est tiré souvent du corps des conseillers d'Etat; mais, pour être conseiller d'Etat, il faut avoir acheté une charge de maître des requêtes. Un régiment n'est point le prix des services, c'est le prix de la somme que les parents d'un jeune homme ont déposée pour qu'il aille trois mois de l'année tenir table ouverte dans une ville de province.

Vous voyez clairement combien nous sommes heureux d'avoir des lois qui nous mettent à l'abri de ces abus. Chez nous rien d'arbitraire, sinon les grâces que le roi veut faire. Les bienfaits émanent de lui; la loi fait tout le reste.

Si l'autorité attente illégalement à la liberté du moindre citoyen, la loi le venge; le ministre est incontinent condamné à l'amende envers le citoyen, et il la paie.

Ajoutez à tous ces avantages le droit que tout homme a parmi nous de parler par sa plume à la nation entière. L'art admirable de l'imprimerie est dans notre île aussi libre que la parole. Comment ne pas aimer une telle législation ?

Nous avons, il est vrai, toujours deux partis; mais ils tiennent la nation en garde plutôt qu'ils ne la divisent. Ces deux partis veillent l'un sur l'autre, et se disputent l'honneur d'être les gardiens de la liberté publique. Nous avons des querelles; mais nous bénissons toujours cette heureuse constitution qui les fait naître.

C. — Votre gouvernement est un bel ouvrage, mais il est fragile.

A. — Nous lui donnons quelquefois de rudes coups, mais nous ne le cassons point.

B. — Conservez ce précieux monument que l'intelligence et le courage ont élevé : il vous a

trop coûté pour que vous le laissiez détruire. L'homme est né libre : le meilleur gouvernement est celui qui conserve le plus qu'il est possible à chaque mortel ce don de la nature.

Mais, croyez-moi, arrangez-vous avec vos colonies, et que la mère et les filles ne se battent pas.

## XVI

### DES ABUS.

C. — On dit que le monde n'est gouverné que par des abus, cela est-il vrai ?

B. — Je crois bien qu'il y a pour le moins moitié abus et moitié usages tolérables chez les nations policées, moitié malheur et moitié fortune, de même que sur la mer on trouve un partage assez égal de tempêtes et de beau temps pendant l'année. C'est ce qui a fait imaginer les deux tonneaux de Jupiter et la secte des manichéens.

A. — Pardieu, si Jupiter a eu deux tonneaux, celui du mal était la tonne d'Heidelberg, et celui du bien fut à peine un quartaut. Il y a tant d'abus dans ce monde, que dans un voyage que je fis à Paris en 1751, on appelait comme d'abus six fois par semaine, pendant toute l'année, au banc du roi qu'ils nomment *parlement*.

B. — Oui ; mais à qui appellerons-nous des abus qui règnent dans la constitution de ce monde ?

N'est-ce pas un abus énorme que tous les animaux se tuent avec acharnement les uns les autres pour se nourrir, que les hommes se tuent

beaucoup plus furieusement encore sans avoir seulement l'idée de se manger ?

C. — Ah ! pardonnez-moi ; nous nous faisions autrefois la guerre pour nous manger : mais à la longue toutes les bonnes institutions dégénèrent.

B. — J'ai lu dans un livre que nous n'avons, l'un portant l'autre, qu'environ vingt-deux ans à vivre ; que de ces vingt-deux ans, si vous retranchez le temps perdu du sommeil et le temps que nous perdons dans la veille, il reste à peine quinze ans clair et net ; que sur ces quinze ans il ne faut pas compter l'enfance, qui n'est qu'un passage du néant à l'existence ; et que si vous retranchez encore les tourments du corps, et les chagrins de ce qu'on appelle âme, il ne reste pas trois ans francs et quittes pour les plus heureux, et pas six mois pour les autres. N'est-ce pas là un abus intolérable ?

A. — Eh ! que diable en conclurez-vous ? ordonnerez-vous que la nature soit autrement faite qu'elle ne l'est ?

B. — Je le désirerais, du moins.

A. — C'est un secret sûr pour abréger encore votre vie.

C. — Laissons là les pas de clerc qu'a faits la nature : les enfants formés dans la matrice pour y périr souvent et pour donner la mort à leur mère, la source de la vie empoisonnée par un venin qui s'est glissé de trou en cheville de l'Amérique en Europe, la petite vérole qui décime le genre humain, la peste toujours subsistante en Afrique, les poisons dont la terre est couverte et qui viennent d'eux-mêmes si aisément, tandis qu'on ne peut avoir du froment qu'avec des peines incroyables ; ne parlons que des abus que nous avons introduits nous-mêmes.

B. — La liste serait longue dans la société

perfectionnée; car, sans compter l'art d'assassiner régulièrement le genre humain par la guerre dont nous avons déjà parlé, nous avons l'art d'arracher les vêtements et le pain à ceux qui sèment le blé et qui préparent la laine; l'art d'accumuler tous les trésors d'une nation entière dans les coffres de cinq ou six cents personnes; l'art de faire tuer publiquement en cérémonie, avec une demi-feuille de papier, ceux qui vous ont déplu, comme une maréchale d'Ancre, un maréchal de Marillac, un duc de Sommerset, une Marie Stuart; l'usage de préparer un homme à la mort par des tortures pour connaître ses associés, quand il ne peut avoir eu d'associés; les bûchers allumés, les poignards aiguisés, les échafauds dressés pour des arguments en *baralipton*, la moitié d'une nation occupée sans cesse à vexer l'autre loyalement. Je parlerais plus longtemps qu'Esdras si je voulais faire écrire nos abus sous ma dictée.

A. — Tout cela est vrai; mais convenez que la plupart de ces abus horribles sont abolis en Angleterre, et commencent à être fort mitigés chez les autres nations.

B. — Je l'avoue; mais pourquoi les hommes sont-ils un peu meilleurs et un peu moins malheureux qu'ils ne l'étaient du temps d'Alexandre VI, de la Saint-Barthelemi et de Cromwell?

C. — C'est qu'on commence à penser, à s'éclairer, et à bien écrire.

A. — J'en conviens; la superstition excita les orages, et la philosophie les apaise.

## XVII

### SUR DES CHOSES CURIEUSES.

B. — A propos, monsieur A, et croyez-vous le monde bien ancien ?

A. — Monsieur B, ma fantaisie est qu'il est éternel.

B. — Cela peut se soutenir par voie d'hypothèse. Tous les anciens philosophes ont cru la matière éternelle : or, de la matière brute à la matière organisée il n'y a qu'un pas.

C. — Les hypothèses sont fort amusantes; elles sont sans conséquence. Ce sont des songes que la Bible fait évanouir, car il en faut toujours revenir à la Bible.

A. — Sans doute, et nous pensons tous trois dans le fond, en l'an de grâce 1760, que, depuis la création du monde qui fut fait de rien, jusqu'au déluge universel fait avec de l'eau créée exprès, il se passa 1656 ans selon la *Vulgate*, 2309 ans selon le texte samaritain, et 2262 ans selon la traduction miraculeuse que nous appelons *des septante*. Mais j'ai toujours été étonné qu'Adam et Eve, notre père et notre mère, Abel, Caïn, Seth, n'aient été connus de personne au monde que de la petite horde juive, qui tint le cas secret jusqu'à ce que les Juifs d'Alexandrie s'avisassent, sous le premier et le second Ptolémée, de faire traduire fort mal en grec leurs rapsodies absolument inconnues jusque-là au reste de la terre.

Il est plaisant que nos titres de famille ne soient demeurés en dépôt que dans une seule branche de notre maison, et encore chez la plus

méprisée; tandis que les Chinois, les Indiens, les Persans, les Egyptiens, les Grecs et les Romains, n'avaient jamais entendu parler ni d'Adam ni d'Eve.

B. — Il y a bien pis : c'est que Sanchoniathon, qui vivait incontestablement avant le temps où l'on place Moïse, et qui a fait une Genèse à sa façon, comme tant d'autres auteurs, ne parle ni de cet Adam ni de cette Eve. Il nous donne des parents tous différents.

C. — Sur quoi jugez-vous, monsieur B, que Sanchoniathon vivait avant l'époque de Moïse?

B. — C'est que s'il avait été du temps de Moïse, ou après lui, il en aurait fait mention. Il écrivait dans Tyr, qui florissait très-longtemps avant que la horde juive eût acquis un coin de terre vers la Phénicie. La langue phénicienne était la mère-langue du pays; les Phéniciens cultivaient les lettres depuis longtemps; les livres juifs l'avouent en plusieurs endroits. Il est dit expressément que Caleb s'empara de la ville des lettres [1] nommé Cariath Sépher c'est-à-dire *ville des livres*, appelée depuis Dabir. Certainement Sanchoniathon aurait parlé de Moïse s'il avait été son contemporain ou son puîné. Il n'est pas naturel qu'il eût omis dans son histoire les mirifiques aventures de Mosé ou Moïse, comme les dix plaies d'Egypte et les eaux de la mer suspendues à droite et à gauche pour laisser passer trois millions de voleurs fugitifs à pied sec, lesquelles eaux retombèrent ensuite sur quelques autres millions d'hommes qui poursuivaient les voleurs. Ce ne sont pas là de ces petits faits obscurs et journaliers qu'un grave historien passe sous silence. Sanchoniathon ne dit mot de ces prodiges de *Gargantua :* donc il n'en savait rien; donc il était antérieur

[1] *Juges,* ch. I, v. 11.

à Moïse ainsi que Job qui n'en parle pas; Eusèbe, son abréviateur, qui entasse tant de fables, n'eût pas manqué de se prévaloir d'un si éclatant témoignage.

A. — Cette raison est sans réplique. Aucune nation n'a parlé anciennement des Juifs, ni parlé comme les Juifs; aucune n'eut une cosmogonie qui eût le moindre rapport à celle des Juifs. Ces malheureux Juifs sont si nouveaux, qu'ils n'avaient pas même en leur langue de nom pour signifier Dieu. Ils furent obligés d'emprunter le nom d'Adonaï des Sidoniens, le nom de Jehova ou Iao des Syriens. Leur opiniâtreté, leurs superstitions nouvelles, leur usure consacrée, sont les seules choses qui leur appartiennent en propre. Et il y a toute apparence que ces polissons, chez qui les noms de *géométrie* et d'*astronomie* furent toujours absolument inconnus, n'apprirent enfin à lire et à écrire que quand ils furent esclaves à Babylone. On a déjà prouvé que c'est là qu'ils connurent le nom des anges et même le nom d'Israël, comme ce transfuge juif Flavius Josèphe l'avoue lui-même.

C. — Quoi! tous les anciens peuples ont eu une Genèse antérieure à celle des Juifs et toute différente?

A. — Cela est incontestable. Voyez le *Shasta* et le *Veidam* des Indiens, les *cinq Kings* des Chinois, le *Zend* des premiers Persans, le *Thaut* ou *Mercure Trismégiste* des Egyptiens; Adam leur est aussi inconnu que le sont les ancêtres de tant de marquis et de barons dont l'Europe fourmille.

C. — Point d'Adam! cela est bien triste. Tous nos almanachs comptent depuis Adam.

A. — Ils compteront comme il leur plaira; les *Etrennes mignonnes* ne sont pas mes archives.

B. — Si bien donc que M. A est préadamite ?

A. — Je suis présaturnien, préosirite, prébramite, prépandorite.

C. — Et sur quoi fondez-vous votre belle hypothèse d'un monde éternel ?

A. — Pour vous le dire, il faut que vous écoutiez patiemment quelques petits préliminaires.

Je ne sais si nous avons raisonné jusqu'ici bien ou mal ; mais je sais que nous avons raisonné, et que nous sommes tous les trois des êtres intelligents : or, des êtres intelligents ne peuvent avoir été formés par un être brut, aveugle, insensible ; il y a certainement quelque différence entre les idées de Newton et des crottes de mulet. L'intelligence de Newton venait donc d'une autre intelligence.

Quand nous voyons une belle machine, nous disons qu'il y a un bon machiniste, et que ce machiniste a un excellent entendement. Le monde est assurément une machine admirable ; donc il y a dans le monde une admirable intelligence, quelque part qu'elle soit. Cet argument est vieux, et n'en est pas plus mauvais.

Tous les corps vivants sont composés de leviers, de poulies, qui agissent suivant les lois de la mécanique ; de liqueurs que les lois de l'hydrostatique font perpétuellement circuler ; et quand on songe que tous ces êtres ont du sentiment qui n'a aucun rapport à leur organisation, on est accablé de surprise.

Le mouvement des astres, celui de notre petite terre autour du soleil, tout s'opère en vertu des lois de la mathématique la plus profonde. Comment Platon qui ne connaissait pas une de ces lois, le chimérique Platon qui disait que la terre était fondée sur un triangle équilatère, et l'eau sur un triangle rectangle, le ridicule

Platon qui dit qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; comment, dis-je, l'ignorant Platon, qui ne savait pas seulement la trigonométrie sphérique, a-t-il eu cependant un génie assez beau, un instinct assez heureux, pour appeler Dieu l'*Eternel géomètre*, pour sentir qu'il existe une intelligence formatrice ?

B. — Je me suis amusé autrefois à lire Platon. Il est clair que nous lui devons toute la métaphysique du christianisme; tous les Pères grecs furent, sans contredit, platoniciens : mais quel rapport tout cela peut-il avoir à l'éternité du monde dont vous nous parlez ?

A. — Allons pied à pied, s'il vous plaît. Il y a une intelligence qui anime le monde : Spinosa lui-même l'avoue. Il est impossible de se débattre contre cette vérité, qui nous environne et qui nous presse de tous côtés.

C. — J'ai cependant connu des mutins qui disent qu'il n'y a point d'intelligence formatrice, et que le mouvement seul a formé par lui-même tout ce que nous voyons et tout ce que nous sommes. Ils vous disent hardiment : la combinaison de cet univers était possible puisqu'elle existe ; donc il était possible que le mouvement seul l'arrangeât. Prenez quatre astres seulement, Mars, Vénus, Mercure et la Terre ; ne songeons d'abord qu'à la place où ils sont, en faisant abstraction de tout le reste, et voyons combien nous avons de probabilités pour que le seul mouvement les mette à ces places respectives. Nous n'avons que vingt-quatre hasards dans cette combinaison ; c'est-à-dire il n'y a que vingt-quatre contre un à parier que ces astres se trouveront où ils sont les uns par rapport aux autres. Ajoutons à ces quatre globes celui de Jupiter; il n'y aura que cent vingt contre un à parier que Jupiter, Mars,

Vénus, Mercure et notre globe seront placés où nous les voyons.

Ajoutez-y enfin Saturne ; il n'y aura que sept cent vingt hasards contre un pour mettre ces six grosses planètes dans l'arrangement qu'elles gardent entre elles selon leurs distances données. Il est donc démontré qu'en sept cent vingt jets le seul mouvement a pu mettre ces six planètes principales dans leur ordre.

Prenez ensuite tous les astres secondaires, toutes leurs combinaisons, tous leurs mouvements ; tous les êtres qui végètent, qui vivent, qui sentent, qui pensent, qui agissent dans tous les globes, vous n'aurez qu'à augmenter le nombre des hasards ; multipliez ce nombre dans toute l'éternité, jusqu'au nombre que notre faiblesse appelle *infini*, il y aura toujours une unité en faveur de la formation du monde, tel qu'il est, par le seul mouvement : donc il est possible que dans toute l'éternité le seul mouvement de la matière ait produit l'univers entier tel qu'il existe. Voilà le raisonnement de ces messieurs.

A. — Pardon, mon cher ami C ; cette supposition me paraît prodigieusement ridicule pour deux raisons : la première, c'est que dans cet univers il y a des êtres intelligents, et que vous ne sauriez prouver qu'il soit possible que le seul mouvement produise l'entendement ; la seconde, c'est que de votre propre aveu il y a l'infini contre un à parier qu'une cause intelligente formatrice anime l'univers. Quand on est tout seul vis-à-vis l'infini, on est bien pauvre.

Encore une fois Spinosa lui-même admet cette intelligence. Pourquoi voulez-vous aller plus loin que lui, et plonger par un sot orgueil votre faible raison dans un abîme où Spinosa n'a pas osé descendre ! Sentez-vous bien

l'extrême folie de dire que c'est une cause aveugle qui fait que le carré d'une révolution d'une planète est toujours au carré des révolutions des autres planètes comme la racine du cube de sa distance est à la racine cube des distances des autres au centre commun ? Mes amis, ou les astres sont de grands géomètres, ou l'éternel géomètre a arrangé les astres.

C. — Point d'injures, s'il vous plaît. Spinosa n'en disait point : il est plus aisé de dire des injures que des raisons. Je vous accorde une intelligence formatrice répandue dans ce monde ; je veux bien dire avec Virgile (*Æn.* VI, 727) :

Mens agitat molem et magno se corpore miscet.

Je ne suis pas de ces gens qui disent que les astres, les hommes, les animaux, les végétaux, la pensée, sont l'effet d'un coup de dés.

A. — Pardon de m'être mis en colère, j'avais le *spleen* ; mais en me fâchant, je n'en avais pas moins raison.

B. — Allons au fait sans nous fâcher. Comment, en admettant un Dieu, pouvez-vous soutenir par hypothèse que le monde est éternel ?

A. — Comme je soutiens par voie de thèse que les rayons du soleil sont aussi anciens que cet astre.

C. — Voilà une plaisante imagination ! Quoi ! du fumier, des bacheliers en théologie, des puces, des singes, et nous, nous serions des émanations de la Divinité ?

A. — Il y a certainement du divin dans une puce : elle saute cinquante fois sa hauteur, elle ne s'est pas donné cet avantage.

B. — Quoi ! les puces existent de toute éternité ?

A. — Il le faut bien, puisqu'elles existent aujourd'hui, et qu'elles étaient hier, et qu'il n'y a

nulle raison pour qu'elles n'aient pas toujours existé. Car si elles sont inutiles, elles ne doivent jamais être ; et dès qu'une espèce a l'existence, il est impossible de prouver qu'elle ne l'ait pas toujours eue. Voudriez-vous que l'éternel géomètre eût été engourdi une éternité entière ? Ce ne serait pas la peine d'être géomètre et architecte pour passer une éternité sans combiner et sans bâtir. Son essence est de produire ; puisqu'il a produit, il existe nécessairement : donc tout ce qui est en lui est essentiellement nécessaire. On ne peut dépouiller un être de son essence, car alors il cesserait d'être. Dieu est agissant ; donc il a toujours agi ; donc le monde est une émanation éternelle de lui-même ; donc quiconque admet un Dieu doit admettre le monde éternel. Les rayons de lumière sont partis nécessairement de l'astre lumineux de toute éternité, et toutes les combinaisons sont parties de l'Etre combinateur de toute éternité. L'homme, le serpent, l'araignée, l'huître, le colimaçon, ont toujours existé, parce qu'ils étaient possibles.

B. — Quoi ! vous croyez que le Démiourgos, la puissance formatrice, le grand Etre, a fait tout ce qui était à faire ?

A. — Je l'imagine ainsi. Sans cela, il n'eût point été l'Etre nécessairement formateur ; vous en feriez un ouvrier impuissant ou paresseux qui n'aurait travaillé qu'à une très-petite partie de son ouvrage.

C. — Quoi ! d'autres mondes seraient impossibles ?

A. — Cela pourrait bien être : autrement il y aurait une cause éternelle, nécessaire, agissante par son essence, qui, pouvant les faire, ne les aurait point faits : or, une telle cause qui n'a point d'effet me semble aussi absurde qu'un effet sans cause.

C. — Mais bien des gens pourtant disent que cette cause éternelle a choisi ce monde entre tous les mondes possibles.

A. — Ils ne paraissent point possibles s'ils n'existent pas. Ces messieurs-là auraient aussi bien fait de dire que Dieu a choisi entre les mondes impossibles. Certainement l'éternel artisan aurait arrangé ces possibles dans l'espace. Il y a de la place de reste. Pourquoi, par exemple, l'intelligence universelle, éternelle, nécessaire, qui préside à ce monde, aurait-elle rejeté dans son idée une terre sans végétaux empoisonnés, sans vérole, sans scorbut, sans peste, et sans inquisition? Il est très-possible qu'une telle terre existe : elle devrait paraître au grand Démiourgos meilleure que la nôtre : cependant nous avons la pire. Dire que cette bonne terre est possible, et qu'il ne nous l'a pas donnée, c'est dire assurément qu'il n'a eu ni raison, ni bonté, ni puissance ; or, c'est ce qu'on ne peut dire : donc s'il n'a pas donné cette bonne terre, c'est apparemment qu'il était impossible de la former.

B. — Et qui vous a dit que cette terre n'existe pas? Elle est probablement dans un des globes qui roulent autour de Sirius, ou du Petit Chien, ou de l'Œil du Taureau.

A. — En ce cas, nous sommes d'accord ; l'intelligence suprême a fait tout ce qu'il était possible de faire ; et je persiste dans mon idée que tout ce qui n'est pas ne peut être.

C. — Ainsi l'espace serait rempli de globes qui s'élèvent tous en perfections les uns au-dessus des autres : et nous avons nécessairement un des plus méchants lots. Cette imagination est belle ; mais elle n'est pas consolante.

B. — Enfin vous pensez donc que de la puissance éternelle formatrice, de l'intelligence

universelle, en un mot, du grand Etre, est sorti nécessairement de toute éternité tout ce qui existe ?

A. — Il me paraît qu'il en est ainsi.

B. — Mais en ce cas le grand Etre n'a donc pas été libre ?

A. — Etre libre, je vous l'ai dit cent fois dans d'autres entretiens, c'est pouvoir. Il a pu et il a fait. Je ne conçois pas d'autre liberté. Vous savez que la liberté d'indifférence est un mot vide de sens.

B. — En conscience êtes-vous bien sûr de votre système ?

A. — Moi ! je ne suis sûr de rien. Je crois qu'il y a un être intelligent, une puissance formatrice, un Dieu. Je tâtonne dans l'obscurité sur tout le reste. J'affirme une idée aujourd'hui, j'en doute demain ; après-demain, je la nie ; et je puis me tromper tous les jours. Tous les philosophes de bonne foi que j'ai vus m'ont avoué, quand ils étaient un peu en pointe de vin, que le grand Etre ne leur a pas donné une portion d'évidence plus forte que la mienne.

Pensez-vous qu'Epicure vît toujours bien clairement sa déclinaison des atomes, que Descartes fût persuadé de sa matière striée ? Croyez-moi, Leibnitz riait de ses monades et de son harmonie préétablie. Telliamed riait de ses montagnes formées par la mer. L'auteur des molécules organiques est assez savant et assez galant homme pour en rire. Deux augures, comme vous savez, rient comme des fous quand ils se rencontrent. Il n'y a que le jésuite irlandais Needham qui ne rie point de ses anguilles.

B. — Il est vrai qu'en fait de systèmes il faut toujours se réserver le droit de rire le lendemain de ses idées de la veille.

C. — Je suis très-aise d'avoir trouvé un vieux

philosophe anglais qui rit après s'être fâché, et qui croit sérieusement en Dieu : cela est très-édifiant.

A. — Oui, têtebleu, je crois en Dieu, et j'y crois beaucoup plus que les universités d'Oxford et de Cambridge, et que tous les prêtres de mon pays ; car tous ces gens-là sont assez serrés pour vouloir qu'on ne l'adore que depuis environ six mille ans : et moi je veux qu'on l'ait adoré pendant l'éternité. Je ne connais point de maître sans domestique, de roi sans sujets, de père sans enfants, ni de cause sans effet.

C. — D'accord, nous en sommes convenus : mais là, mettez la main sur la conscience ; croyez-vous un Dieu rémunérateur et punisseur, qui distribue des prix et des peines à des créatures qui sont émanées de lui, et qui nécessairement sont dans ses mains comme l'argile sous les mains du potier ?

Ne trouvez-vous pas Jupiter fort ridicule d'avoir jeté d'un coup de pied Vulcain du ciel en terre, parce que Vulcain était boiteux des deux jambes ? Je ne sais rien de si injuste : or l'éternelle et suprême intelligence doit être juste ; l'éternel amour doit chérir ses enfants, leur épargner les coups de pied, et ne les pas chasser de la maison pour les avoir fait naître lui-même nécessairement avec de vilaines jambes.

A. — Je sais tout ce qu'on a dit sur cette matière abstruse, et je ne m'en soucie guère. Je veux que mon procureur, mon tailleur, mes valets, ma femme même, croient en Dieu ; et je m'imagine que j'en serai moins volé et moins cocu.

C. — Vous vous moquez du monde. J'ai connu vingt dévotes qui ont donné à leurs maris des héritiers étrangers.

A. — Et moi j'en ai connu une que la crainte

de Dieu a retenue, et cela me suffit. Quoi donc ! à votre avis, vos vingt dévergondées auraient-elles été plus fidèles en étant athées ? En un mot, toutes les nations policées ont admis des dieux récompenseurs et punisseurs, et je suis citoyen du monde.

B. — C'est fort bien fait ; mais ne vaudrait-il pas mieux que l'intelligence formatrice n'eût rien à punir ? Et d'ailleurs quand, comment punira-t-elle ?

A. — Je n'en sais rien par moi-même ; mais encore une fois, il ne faut point ébranler une opinion si utile au genre humain. Je vous abandonne tout le reste. Je vous abandonnerai même mon monde éternel si vous le voulez absolument, quoique je tienne bien fort à ce système. Que nous importe après tout que ce monde soit éternel, ou qu'il soit d'avant-hier ? Vivons-y doucement, adorons Dieu, soyons justes et bienfesants ; voilà l'essentiel, voilà la conclusion de toute dispute. Que les barbares intolérants soient l'exécration du genre humain, et que chacun pense comme il voudra.

C. — Amen. Allons boire, nous réjouir, et bénir le grand Etre.

---

# XLII

## LES ADORATEURS

*ou les Louanges de Dieu.*

(OUVRAGE UNIQUE DE M. IMHOF, TRADUIT DU LATIN)

LE PREMIER ADORATEUR. — Mes compagnons, mes frères, hommes qui possédez l'intelligence, cette émanation de Dieu même, adorez avec moi ce Dieu qui l'a donnée, ce Li, ce Chang-ti, ce Tien, que les Sères, les antiques habitants du Cathai, adorent depuis cinq mille ans selon leurs annales publiques, annales qu'aucun tribunal de lettrés n'a jamais révoquées en doute, et qui ne sont combattues, chez les peuples occidentaux, que par des ignorants insensés qui mesurent le reste de la terre et les temps antiques par la petite mesure de leur province sortie à peine de la barbarie.

Adorons cet Etre des êtres que les peuples du Gange, policés avant les Sères, reconnaissaient dans des temps encore plus reculés, sous le nom de Birmah, père de Brama et de toutes choses, et qui fut invoqué, sans doute, dans les révolutions innombrables qui ont changé si souvent la face de notre globe.

Adorons ce grand Etre, nommé Oromase chez les anciens Perses. Adorons ce Démiourgos que Platon célébra chez les Grecs, ce Dieu *très-bon et très-grand*, *optimum*, *maximum*, qui n'était point appelé d'un autre nom chez les Romains, lorsque dans le sénat ils dictaient des lois aux trois quarts de la terre alors connue.

C'est lui qui de toute éternité arrangea la matière dans l'immensité de l'espace. Il dit, et tout exista; mais il le dit avant les temps; il est l'Etre nécessaire : donc il fut toujours. Il est l'Etre agissant : donc il a toujours agi; sans quoi il n'aurait été dans une éternité passée que l'Etre inutile. Il n'a pas fait l'univers depuis peu de jours; car alors il ne serait que l'Etre capricieux.

Ce n'est ni depuis six mille ans, ni depuis cent mille que ses créatures lui durent leurs hommages; c'est de toute éternité. Quel resserrement d'esprit, quelle absurde grossièreté de dire : Le chaos était éternel, et l'ordre n'est que d'hier! Non, l'ordre fut toujours, parce que l'Etre nécessaire, auteur de l'ordre, fut toujours.

C'est ainsi que pensait le grand saint Thomas dans la *Somme de la foi catholique* (liv. II, chap. III). « Dieu a eu la volonté pendant toute « l'éternité, ou de produire l'univers ou de ne « le pas produire : or il est manifeste qu'il a eu « la volonté de le produire; donc il l'a produit « de toute éternité, l'effet suivant toujours la « puissance d'un agent qui agit par volonté. »

A ces paroles sensées, qu'on est bien étonné de trouver dans saint Thomas, j'ajoute qu'un effet d'une cause éternelle et nécessaire doit être éternel et nécessaire comme elle.

Dieu n'a pas abandonné la matière à des atomes qui ont eu sans cesse un mouvement de déclinaison, ainsi que l'a chanté Lucrèce, grand peintre, à la vérité, des choses communes qu'il

est aisé de peindre, mais physicien de la plus complète ignorance.

Cet Etre suprême n'a pas pris des cubes, des petits *dés* pour en former la terre, les planètes, la lumière, la matière magnétique, comme l'a imaginé le chimérique Descartes dans son roman appelé *Philosophie*.

Mais il a voulu que les parties de la matière s'attirassent réciproquement en raison directe de leurs masses, et en raison inverse du carré de leurs distances; il a ordonné que le centre de notre petit monde fût dans le soleil, et que toutes nos planètes tournassent autour de lui, de façon que les cubes de leurs distances seraient toujours comme les carrés de leurs révolutions. Jupiter et Saturne observent ces lois en parcourant leurs orbites; et les satellites de Saturne et de Jupiter obéissent à ces lois avec la même exactitude. Ces divins théorèmes, réduits en pratique à la naissance éternelle des mondes, n'ont été découverts que de nos jours; mais ils sont aujourd'hui aussi connus que les premières propositions d'Euclide.

On sait que tout est uniforme dans l'étendue des cieux; mille milliards de soleils qui la remplissent ne sont qu'une faible expression de l'immensité de l'existence. Tous jettent de leur sein les mêmes torrents de lumière qui partent de notre soleil; et des mondes innombrables s'éclairent les uns les autres. On en compte jusqu'à deux mille dans une seule partie de la constellation d'Orion. Cette longue et large bande de points blancs qu'on remarque dans l'espace, et que la fabuleuse Grèce nommait *la voix lactée*, en imaginant qu'un enfant nommé Jupiter, Dieu de l'univers, avait laissé répandre un peu de lait en tétant sa nourrice; cette voie lactée, dis-je, est une foule de soleils dont chacun a ses mondes planétaires roulant autour

de lui. Et à travers cette longue traînée de soleils et de mondes on voit encore des espaces dans lesquels on distingue encore des mondes plus éloignés, surmontés d'autres espaces et d'autres mondes.

J'ai lu dans un poëme épique ces vers qui expriment ce que j'ai voulu dire :

Au-delà de leur cours, et loin dans cet espace
Où la matière nage et que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre et des mondes sans fin;
Dans cet abîme immense, il leur ouvre un chemin.
Par-delà tous ces cieux, le Dieu des cieux réside.

J'aurais mieux aimé que l'auteur eût dit :

Dans ces cieux infinis, le Dieu des cieux réside.

Car la force, la vertu puissante qui les dirige et qui les anime, doit être partout : ainsi que la gravitation est dans toutes les parties de la matière, ainsi que la force motrice est dans toute la substance du corps en mouvement.

Quoi! la force active serait en tous lieux, et le grand Etre ne serait pas en tous lieux?

Virgile a dit :

*Mens agitat molem et magno se corpore miscet.*
(*Æn.* VI, 727.)

Caton a dit : (LUCAIN, *Phars.*, IX, 180.)

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

Saint Paul a dit : (*Act. apostolorum*, XVII, 28.)

In ipso enim (Deo) vivimus, et movemur, et sumus.
Tout se meut, tout respire, et tout existe en Dieu.

Nous avons eu la bassesse d'en faire un roi qui a des courtisans dans son cabinet, et des huissiers dans son antichambre. On chante dans quelques temples gothiques ces vers nouveaux d'un énergumène :

*Illic secum habitans in penetralibus,*
*Se rex ipse suo contuitu beat.*
Dans son appartement ce monarque suprême
Se voit avec plaisir, et vit avec lui-même.

C'est au fond peindre Dieu comme un fat qui se regarde au miroir et qui se contemple dans sa figure; c'est bien alors que l'homme a fait Dieu à son image.

Pensons donc comme Platon, Virgile, Caton, saint Paul, saint Thomas, sur ce grand sujet, et non comme le victorin auteur de cette hymne. Ne cessons de répéter que l'intelligence infinie de l'être nécessaire, de l'être formateur, produit tout, remplit tout, vivifie tout, de toute éternité. Il nous faut, à nous ombres passagères, à nous atomes d'un moment, à nous atomes pensants, il nous faut une portion d'intelligence bien rare, bien exercée, pour comprendre seulement une petite partie de ses mathématiques éternelles.

Par quelles lois la terre a-t-elle un mouvement périodique de vingt-sept mille neuf cent vingt années, outre son cours dans son orbite et sa rotation sur elle-même? comment l'astre de nos nuits se balance-t-il, et pourquoi la terre et lui changent-ils continuellement pendant dix-neuf années la place où leurs orbites doivent se rencontrer? Le nombre des hommes qui s'élèvent à ces connaissances divines n'est pas une unité sur un million dans le genre humain : tandis que presque tous les hommes, courbés vers la fange de la terre, ou consument leur vie dans de petites intrigues, ou tuent les hommes leurs frères, et en sont tués pour de l'argent.

Sur un million d'hommes qui rampent ou qui se pavanent sur la terre, on peut à toute force en trouver une cinquantaine qui ont des idées un peu approfondies de ces augustes vérités.

C'est à ce petit nombre de sages que je m'adresse, pour admirer avec eux l'immensité de l'ordre des choses, la puissante intelligence

qui respire dans elles, et l'éternité dans laquelle elles nagent, éternité dont un moment est accordé aux individus passagers qui végètent, qui sèntent et qui pensent.

LE SECOND ADORATEUR. — Vous avez admiré, vous avez adoré ; je voudrais avoir été touché. Vous louez, mais vous n'avez point remercié. Que m'importent des millions d'univers, nécessaires, sans doute, puisqu'ils existent, mais qui ne me feront aucun bien, et que je ne verrai jamais? Que m'importe l'immensité, à moi qui suis à peine un point? Que me fait l'éternité, quand mon existence est bornée à ce moment qui s'écoule? Ce qui peut exciter ma reconnaissance, c'est que je suis un être végétant, sentant, et ayant du plaisir quelquefois.

Grâces soient à jamais rendues à cet Etre nécessaire, éternel, intelligent et puissant, qui a doué de toute éternité mes confrères les animaux de l'organisation et de la végétation! Il a voulu que nous eussions tous des poumons, un foie, un pancréas, un estomac, un cœur avec des oreillettes, des veines et des artères, ou l'équivalent de tout cela. C'est un artifice aussi admirable que celui de tant de mondes qui roulent autour de leurs soleils; mais cet artifice prodigieux ne serait rien, si nous n'avions le sentiment qui fait la vie. Il nous a donné à tous les appétits et les organes qui la conservent; et, ce qui mérite encore plus de gratitude, nous lui devons les instruments si chers et si inconcevables par qui la vie est donnée aux êtres qui naissent de nous.

Le grand Etre nous fait présent à tous de six organes, auxquels sont attachés des sentiments tous étrangers les uns aux autres : le tact, répandu dans toutes les parties du corps, mais plus sensible dans les mains; l'ouïe, que plusieurs animaux, nos confrères, ont incomparablement

plus fine que nous, mais qui nous donne sur eux un avantage dont ils ne sont que très-grossièrement susceptibles, c'est celui de la musique: nous entendons des accords où presque tous les animaux n'entendent que des sons; l'harmonie n'est faite que pour nous; et si les rossignols ont la voix plus légère, nous l'avons beaucoup plus étendue et plus variée.

La vue de l'homme est moins perçante que celle de tous les oiseaux de proie, moins pénétrante que celle de tous les insectes, auxquels il est donné de voir un univers en petit qui nous échappe: mais, placés entre l'aigle et la mouche, nous devons être contents de nos yeux; c'est un tact qui se prolonge jusqu'aux étoiles. Nous voyons par un seul trou le quart du ciel, cette propriété est assez avantageuse.

Le goût est aussi un don fait par la nature à tous les êtres vivants. Il est bien difficile de deviner quelle espèce est la plus gourmande et a le goût le plus délicat; on dit qu'il n'en faut pas disputer: mais il faut convenir que sans le goût aucun animal ne penserait à se nourrir; rien ne serait plus insupportable que de manger et de boire, si Dieu n'avait attaché à cette action autant de plaisir que de besoin. Le plaisir vient manifestement de Dieu. Cette vérité est si palpable, qu'il est impossible de se donner, d'imaginer même une sensation agréable, qui ne soit pas dans les organes que nous possédons, et que nous n'ayons pas éprouvée.

Le sixième sens, le plus exquis de tous, donné à tout le genre animal, est celui qui unit si délicieusement les deux sexes, celui dont le seul désir surpasse toutes les autres voluptés; celui qui, par ses seuls avant-goûts, est un plaisir ineffable. Les autres sens se bornent à la satisfaction de l'individu qui les possède; mais le sens de l'amour enivre à la fois deux êtres

pensants, et en fait naître un troisième. Quel adorable mystère ! la jouissance devient une création. Aussi le comte de Rochester a dit que le plaisir de l'amour suffirait à faire bénir Dieu dans un pays d'athées ; aussi le grand Mahomet a promis l'amour pour récompense à ses braves guerriers. Il n'a pas eu l'absurde impertinence d'imaginer qu'on ressusciterait avec ses organes sans faire usage de ses organes : il a choisi le plus noble, le plus exquis de tous, pour être éternellement le prix du courage et de la vertu.

Je laisse à d'autres le soin de faire admirer les angles égaux au sommet que la lumière forme dans notre cornée, les réfractions qu'elle éprouve dans l'uvée, dans le cristallin, les tableaux qu'elle trace sur la rétine. Qu'ils célèbrent la conque de l'oreille, l'os pierreux, le tambour, le tympan et sa corde, le marteau, l'enclume et l'étrier ; et qu'après avoir examiné tous ces instruments de l'ouïe, ils ignorent profondément comme on peut entendre.

Qu'on dissèque mille cerveaux sans pouvoir jamais soupçonner par quels ressorts il s'y formera une pensée.

Je laisse Borelli attribuer au cœur une force de quatre-vingt mille livres, que Keill réduit à cinq onces. Je laisse Hecquet faire de l'estomac un moulin, et Van-Helmont un laboratoire de chimie.

Je m'arrête à considérer, avec autant de reconnaissance que d'étonnement, la multiplicité, la finesse, la force, la souplesse, la proportion des ressorts par lesquels nous avons reçu et nous donnons la vie.

Dépouillez ces organes de la chair qui les couvre et des accompagnements qui les environnent, regardez-les avec les yeux d'un anatomiste ; ils vous font horreur. Mais les deux sexes, dans la jeunesse, ne les voient qu'avec les

yeux de la volupté; ils parlent à votre imagination, ils l'embrasent, ils se gravent dans votre mémoire. Un nerf part du cerveau, il tourne auprès des yeux, de la bouche, et passe auprès du cœur; il descend aux organes de la génération, et de là vient que les regards sont les avant-coureurs de la jouissance.

Si dans cette jouissance vous saviez ce que vous faites, si vous étiez assez malheureux pour vous occuper du prodigieux artifice de la génération, de cette mécanique admirable de leviers, de cette contraction de fibres, de cette filtration de liqueurs, vous ne pourriez consommer les vues de la nature; vous trahiriez le grand Etre qui vous a donné les organes de la génération pour la produire et non pour la connaître. Vous lui obéissez en aveugle, et plus vous êtes ignorant, mieux vous le servez. Vous n'en savez pas plus sur le fond de ce mystère que les rossignols et les tourterelles.

Vous saurez seulement que de tout temps la vie a passé d'un corps dans un autre, et qu'ainsi elle est éternelle comme le grand Etre dont elle est émanée.

Enfin rendons grâces à l'Etre suprême qui nous a donné le plaisir. Probablement les astres n'en ont point; un ciron à cet égard l'emporte sur cette foule de soleils qui surpassent un million de fois notre soleil en grosseur.

LE PREMIER ADORATEUR. — Mon cher frère, que le ciron et l'éléphant, la matière brute, la matière organisée, la matière en mouvement, la matière sensible, rendent d'éternels témoignages au grand Démiourgos, éternellement agissant par sa nature, et de qui tout a toujours été, comme il n'y eut jamais de soleil sans lumière. Vous l'avez remercié de ce don du sentiment que vous tenez de lui, et que vous ne pouvez vous être donné vous-même: mais

vous ne l'avez pas remercié du don de la pensée. L'instinct et le sentiment sont divins sans doute. C'est par instinct que se forment tous nos premiers mouvements, et que nous sentons tous nos besoins. Mais les choses sont tellement combinées que, si les autres animaux sont doués d'un instinct qui surpasse le nôtre, nous avons une raison qui surpasse infiniment la leur. En mille occasions fiez-vous à votre chien, même à votre cheval; que l'Indien consulte son éléphant: mais, en mathématiques, consultez Archimède. Dieu a donné à la matière brute la force centripète, la force centrifuge, la résistance et le ressort: c'est là son instinct; il est incompréhensible; celui des animaux l'est aussi; mais la pensée est encore plus admirable. La faculté de prédire une éclipse et d'observer la route des comètes semble, si on l'ose dire, tenir quelque chose de la puissante intelligence du grand Etre qui les a formées. C'est bien là que nous paraissons n'être qu'une émanation de lui-même.

Toute matière a ses lois invariables de mouvement; toute espèce chez les animaux a son instinct, presque toujours assez uniforme, et qui ne se perfectionne que jusqu'à des bornes fort étroites: mais la raison de l'homme s'élance jusqu'à la Divinité.

Il est très-certain que les bêtes sont douées de la faculté de la mémoire. Un chien, un éléphant reconnaît son maître au bout de dix ans. Pour avoir cette mémoire qu'on ne peut expliquer, il faut avoir des idées qu'on ne peut pas expliquer davantage. Qui donne cette mémoire et ces idées aux animaux? Celui qui leur donne leur sang, leurs viscères, leurs mouvements; celui de qui tout émane, de qui procède tout être, et par conséquent toute manière d'être.

Plusieurs animaux ont le don de perfectionner

leur instinct. Il y a des singes, des éléphants qui ont plus d'esprit que d'autres, c'est-à-dire plus de mémoire, plus d'aptitude à combiner un nombre d'idées. Nous voyons des chiens de chasse apprendre leur métier en trois mois, et devenir d'excellents chefs de meute, tandis que d'autres restent toujours dans la médiocrité. Plusieurs chevaux ont aimé et défendu leurs maîtres; plusieurs ont été rebelles et ingrats, mais c'est le petit nombre. Un cheval bien traité, bien nourri, caressé par son maître, est beaucoup plus reconnaissant qu'un courtisan. Presque tous les quadrupèdes et les reptiles mêmes perfectionnent, en vieillissant, leur instinct jusqu'aux bornes prescrites : les fouines, les renards, les loups, en sont une preuve évidente ; un vieux loup et sa compagne font toujours mieux la guerre que les jeunes. L'ignorance et la démence peuvent seules combattre ces vérités dont nous sommes témoins tous les jours. Que ceux qui n'ont pas eu le temps et la commodité d'observer la conduite des animaux, lisent l'excellent article INSTINCT dans l'*Encyclopédie :* ils seront convaincus de l'existence de cette faculté qui est la raison des bêtes, raison aussi inférieure à la nôtre qu'un tourne-broche l'est à l'horloge de Strasbourg; raison bornée, mais réelle; intelligence grossière, mais intelligence dépendante des sens comme la nôtre; faible et incorruptible ruisseau de cette intelligence immense et incompréhensible qui a présidé à tout en tout temps.

Un Espagnol, nommé Pereira, qui n'avait que de l'imagination, s'en servit pour hasarder de dire que les bêtes n'étaient que des machines dépourvues de toute sensation : il fit de Dieu un joueur de marionnettes, occupé continuellement à tirer les cordons de ses personnages, à leur faire jeter les cris de la joie et de la

douleur, sans qu'ils ressentissent ni douleur ni joie; à les accoupler sans amour, à les faire manger et boire sans soif et sans faim. Descartes, dans ses romans, adopta cette charlatanerie impertinente : elle eut cours chez des ignorants qui se croyaient savants.

Le cardinal de Polignac, homme de beaucoup d'esprit, et qui même montra du génie dans les détails, bon poëte latin, s'il en peut être parmi les modernes, mais très-peu philosophe, et ne connaissant malheureusement que les absurdes systèmes de Descartes, s'avisa d'écrire un poëme contre Lucrèce; mais, bien moins poëte que ce Romain, il fut aussi mauvais physicien que lui : il ne fit qu'opposer erreurs à erreurs, dans son ouvrage sec et décharné, qu'on loua beaucoup, et qu'on ne peut lire.

Il rapporte, dans son poëme, des exemples incroyables de la sagacité des animaux, qui prouveraient une intelligence égale pour le moins à celle que la nature nous a donnée. Il met en vers, par exemple, au sixième chant, un conte qu'il avait souvent fait à la cour de France, à son retour de Pologne, et dont on s'était fort moqué. Il dit qu'un milan ayant un jour attaqué un aigle, il lui arracha une plume; que l'aigle, quelque temps après, le dépluma tout entier, et dédaigna de lui ôter la vie. Le milan, poursuit-il, médita sa vengeance pendant tout le temps que ses plumes revinrent. Enfin il trouva sur un vieux pont une ouverture par laquelle il pouvait passer son corps à toute force, mais qui devait être impraticable pour l'aigle plus gros que lui. Quand il se fut essayé à plusieurs reprises, il va défier son ennemi dans les airs; il le trouve à point nommé : le combat s'engage; le milan, par une retraite habile, plonge dans le trou et passe à travers;

l'aigle le poursuit avec rapidité; la tête et le cou passent aisément, le reste du corps ne peut suivre. Il se débat pour se dégager : tandis qu'il s'épuise en efforts, le milan revole sur lui, à son aise, le déplume comme il avait été déplumé, et lui donne généreusement la vie comme l'aigle la lui avait donnée; mais il le laisse en proie aux moqueries de tous les palatins de Pologne, témoins de ce beau combat.

Il n'y a dans les *Stratagèmes* de Frontin aucune ruse de guerre qui approche de celle-ci, et Scipion l'Africain ne fut jamais si magnanime. On s'attend que le cardinal de Polignac va conclure que ce milan avait une très-belle âme : point du tout; il conclut que c'est un automate sans esprit et sans aucune sensation.

C'est ainsi que le fils du grand Racine, qui hérita de son père le talent de la versification, se fait dans une épître les objections les plus fortes qui prouvent du raisonnement dans les bêtes; et il n'y répond qu'en assurant sans raisonner qu'elles sont de pures machines.

Oui, sans doute, elles sont machines, mais machines à sentiment, machines à idées, machines plus ou moins pensantes, selon qu'elles sont organisées. Il y a de grandes différences entre leurs talents, comme il en est entre les nôtres. Quel est le chien de chasse, l'orang-outang, l'éléphant bien organisé qui n'est pas supérieur à nos imbéciles que nous renfermons, à nos vieux gourmands frappés d'apoplexie, traînant les restes d'une inutile vie dans l'abrutissement d'une végétation interrompue, sans mémoire, sans idées, languissant entre quelques sensations et le néant? Quel est l'animal qui ne soit pas cent fois au-dessus de nos enfants nouveau-nés, chez qui Dieu cependant, selon nos théologiens, infusa une âme spirituelle et immortelle, au bout de six semaines, dans

l'utérus de leur mère? Que dis-je! quelle différence de nous-mêmes à nous-mêmes! quelle distance immense entre le jeune Newton inventant le calcul de l'infini, et Newton expirant sans connaissance, sans aucune trace de ce génie qui avait pesé les mondes! C'est la suite des lois éternelles de la nature, que Newton lui-même ne put comprendre, parce qu'il n'était pas Dieu. Adorons le grand Être dont ces lois émanent; remercions-le d'avoir accordé pour quelques jours à nos organes le don de la pensée qui nous élève jusqu'à lui.

Un profond philosophe, et qui aurait saisi la vérité s'il n'avait voulu la mêler avec les mensonges des préjugés, a dit que nous voyons tout en Dieu. Mais c'est plutôt Dieu qui voit tout en nous, qui fait tout en nous, puisqu'il est nécessairement le grand, le seul, l'éternel ouvrier de toute la nature.

Comment pensons-nous? comment sentons-nous? qui pourrait nous le dire! Dieu n'a pas mis (il faut le répéter sans cesse), Dieu n'a pas caché dans les plantes un être secret qui s'appelle *végétation;* elles végètent parce qu'il fut ainsi ordonné dans tous les siècles. Il n'est point dans l'animal une créature secrète qui s'appelle *sensation;* le cerf court, l'aigle vole, le poisson nage sans avoir besoin d'une substance inconnue, résidante en eux, qui les fasse voler, courir, et nager. Ce que nous avons nommé leur instinct est une faculté ineffable, inhérente dans eux par les lois ineffables du grand Etre. Nous avons de même une faculté ineffable dans l'entendement humain : mais il n'y a point d'être réel qui soit l'entendement humain; il n'en est point qui s'appelle la volonté. L'homme raisonne, l'homme désire, l'homme veut; mais ses volontés, ses désirs, ses raisonnements ne sont point des substances à

part. Le grand défaut de l'école platonicienne, et ensuite de toutes nos écoles, fut de prendre des mots pour des choses : ne tombons point dans cette erreur.

Nous sommes tantôt pensants, tantôt ne pensant pas, comme tantôt éveillés, tantôt dormants, tantôt excités par des désirs involontaires, tantôt plongés dans une apathie passagère ; esclaves, dès notre enfance jusqu'à la mort, de tout ce qui nous environne ; ne pouvant rien par nous seuls, recevant toutes nos idées sans pouvoir jamais prévoir celles que nous aurons l'instant suivant ; et toujours sous la main du grand Etre qui agit dans toute la nature par des voies aussi incompréhensibles que lui-même.

LE SECOND ADORATEUR. — Je l'adore avec vous ; je reconnais en lui la cause, la fin, l'enveloppe et le centre de toutes choses ; mais je crains, en parlant, de lui faire quelque offense, si pourtant le fini peut outrager l'infini, si un être misérable qui est à peine un mode de l'Etre, un embryon né entre de l'urine et des excréments, excrément lui-même formé pour engraisser la fange dont il sort, peut faire une injure à l'Etre éternel.

Je vois en tremblant, en l'adorant, en l'aimant comme l'auteur éternel de tout ce qui fut et de tout ce qui sera, que nous le fesons auteur du mal. Je considère avec douleur que toutes les sectes qui ont admis comme nous un seul Dieu, sont tombées dans ce piége où je crains que ma raison ne soit prise. Leurs prétendus sages ont répondu que Dieu ne fait point le mal, mais qu'il le permet. J'aimerais autant qu'on me dît, lorsque les rayons du soleil trop ardents ont aveuglé un enfant, que ce n'est pas le soleil qui lui a fait ce mal, mais qu'il a permis que ses rayons lui crevassent les yeux.

Je vous disais tout à l'heure que j'étais pénétré de reconnaissance et de joie; mais d'autres idées s'étant présentées nécessairement à moi, comme il arrive à tous les hommes, mes remerciements sont suivis de mes murmures involontaires; j'éclate en gémissements et je me dissous en larmes, comme un enfant qui passe en un moment du rire à la plainte entre les bras de sa nourrice.

Toute l'antiquité admira et pleura comme moi. Elle rechercha la cause des imperfections du monde avec autant d'empressement que de désespoir. Les Grecs imaginèrent des *Titans*, enfants du ciel et de la terre, qui demandèrent à Jupiter leur part du bien de leurs père et mère, et firent la guerre aux dieux. Les autres inventèrent la belle fable de *Pandore*. D'autres (plus philosophes peut-être, en paraissant ne l'être pas) mirent Jupiter entre deux tonneaux, versant le bien goutte à goutte et le mal à plein canal. On imagina des androgynes qui, possédant les deux sexes à la fois, devinrent fort insolents, et furent, pour leur châtiment, séparés en deux. Les Indiens écrivirent dans leur *Shasta*, qui subsiste depuis cinq mille ans dans la langue du *Hanscrit* entre les mains des brames, que des anges, des génies se révoltèrent dans le ciel, contre Dieu. Les Syriens disaient que notre planète n'était pas faite originairement pour être habitée par des gens raisonnables; mais que parmi les citoyens du ciel il se trouva deux gourmands, mari et femme, qui s'avisèrent de manger une galette. Pressés ensuite d'un besoin qui est la suite de la gourmandise, ils demandèrent à un des principaux domestiques de l'empyrée où était la garde-robe. Celui-ci leur répondit: Voyez-vous la terre, ce petit globe qui est à mille millions de lieues? c'est là qu'est le privé de l'univers. Ils

y allèrent, et Dieu les y laissa pour les punir.

Quelques autres Asiatiques rapportent que Dieu, ayant formé l'homme, lui donna la recette de l'immortalité bien écrite sur du beau vélin; l'homme en chargea son âne avec d'autres petits meubles, et se mit à courir le monde. Chemin fesant, l'âne rencontra le serpent, et lui demanda s'il n'y avait pas dans les environs quelque fontaine où il pût boire; le serpent le conduisit avec courtoisie; mais, tandis que l'âne buvait, et que l'homme était éloigné, le serpent vola la recette; il y lut le secret de changer de peau, ce qui le rendit immortel, selon l'idée commune de l'Asie. L'homme garda sa peau, et fut sujet à la mort.

Les Egyptiens, et surtout les Persans, reconnurent un Dieu diable, ennemi du Dieu favorable, un typhon, un Arimane, un Satan, un mauvais principe qui se plaisait à gâter tout ce que le bon principe fesait de bien. Cette idée était prise de ce qui se passait tous les jours chez les pauvres humains. Nous sommes presque toujours en guerre. Le chef d'une nation ruine tant qu'il peut tout ce que le chef de la nation opposée a pu faire d'utile. Laomédon bâtit une belle ville, Agamemnon la détruit: c'est l'histoire du genre humain. Les hommes ont toujours transporté dans le ciel toutes les sottises de la terre, soit sottises atroces, soit sottises ridicules. La doctrine de Zoroastre et celle de Manès ne sont au fond que l'idée de certains peuples de l'Amérique, qui, pour expliquer la cause de la pluie, prétendaient qu'il y avait là-haut un petit garçon et une petite fille, frère et sœur, que le frère cassait quelquefois la cruche de sa petite sœur, et qu'alors on avait des pluies et des tempêtes.

Voilà toute la théologie du manichéisme; et

tous les systèmes sur lesquels on a tant disputé ne valent pas mieux.

Pardonnons aux hommes accablés de misères et de chagrins, d'avoir justifié si mal la Providence dans les bons moments où quelque relâche dans leurs peines leur laissait la liberté de penser. Pardonnons-leur d'avoir supposé un grand Etre malfaisant, éternel ennemi d'un grand Etre favorable. Qui peut n'être pas effrayé quand il considère que la terre entière n'est que l'empire de la destruction? La génération, la vie des animaux, sont l'ouvrage d'une main si puissante et si industrieuse, que la puissance de tous les rois et le génie de cent mille Archimèdes ne pourraient pas dans toute l'éternité fabriquer l'aile d'une mouche. Mais à quoi sert tout cet artifice divin qui brille dans la structure de ces milliards d'êtres sensibles? A les faire tous dévorer les uns par les autres. Certes si un homme avait fait un automate admirable marchant de lui-même et jouant de la flûte, et qu'il le brisât le moment d'après, nous le prendrions pour un grand génie devenu fou furieux.

Le globe est couvert de chefs-d'œuvre, mais de victimes; ce n'est qu'un vaste champ de carnage et d'infection. Toute espèce est impitoyablement poursuivie, déchirée, mangée sur la terre, dans l'air et dans les eaux. L'homme est plus malheureux que tous les animaux ensemble; il est continuellement en proie à deux fléaux que les animaux ignorent, l'inquiétude et l'ennui, qui ne sont que le dégoût de soi-même. Il aime la vie et il sait qu'il mourra. S'il est né pour goûter quelques plaisirs passagers dont il loue la Providence, il est né pour des souffrances sans nombre et pour être mangé des vers; il le sait, et les animaux ne le savent pas. Cette idée funeste le tourmente; il consume

l'instant de sa détestable existence à faire le malheur de ses semblables, à les égorger lâchement pour un vil salaire, à tromper et à être trompé, à piller et à être pillé, à servir pour commander, à se repentir sans cesse. Exceptez-en quelques sages, la foule des hommes n'est qu'un assemblage horrible de criminels infortunés, et le globe ne contient que des cadavres. Je tremble, encore une fois, d'avoir à me plaindre de l'Etre des êtres en portant une vue attentive sur cet épouvantable tableau. Je voudrais n'être pas né.

LE PREMIER ADORATEUR. — Mon frère, puisque vous aimez Dieu, puisque vous êtes vertueux, loin de maudire votre naissance, bénissez-la. Vous avez commencé par remercier, finissez de même. Vivez pour servir l'Etre des êtres et les créatures. Tous ceux qui ont inventé des fables pour expliquer l'origine du mal et la prétendue dégradation de l'homme, ont rendu Dieu ridicule : rendez-le respectable.

Souvenez-vous que les effets d'une cause nécessaire sont nécessaires aussi. C'est l'opinion de tous les sages, elle produit une vertu consolante, la résignation. Grâce à la résignation, la faiblesse de l'innocence opprimée par les tyrans goûte quelque paix dans l'exil et dans les chaînes. C'est par la résignation que l'homme se soutient contre l'invincible nécessité qui le presse. Tout émane sans doute du grand Etre : la justice, la bienfesance, la tolérance, en émanent donc aussi.

Soyons justes, bienfesants, tolérants, puisque c'est la destinée des sages et la nôtre ; laissons les imbéciles perdre leurs jours sans penser, et les fripons penser à persécuter les âmes honnêtes. Résignons-nous quand nous voyons un petit homme né dans la fange, pétri de tout l'orgueil de la sottise, de toute l'avarice attachée

à son éducation, de toute l'ignorance de son école, vouloir dominer insolemment, prétendre faire respecter par les autres têtes toutes les chimères de la sienne, calomnier avec bassesse, et chercher à persécuter avec cruauté. Cet amas de turpitudes est dans sa nature, comme la soif du sang est dans la fouine, et la gravitation dans la matière.

D'ailleurs toute consolation nous est-elle interdite? N'est-il pas possible qu'il y ait dans nous quelque principe indestructible qui renaîtra dans l'ordre des choses? Rien n'est sorti du néant, rien n'y rentre : *omnia mutantur*, *nihil interit*. S'il était nécessaire qu'un peu de pensée fût pour quelques moments, je ne sais comment, dans un corps de cinq pieds et demi, organisé comme nous le sommes, pourquoi ce don de la pensée ne sera-t-il pas accordé à un des atomes qui a été le principal et l'invisible organe de cette machine? Ajoutons à nos vertus celle de l'espérance; souffrons dans cette courte vie les tyranniques bêtises que nous ne pouvons empêcher; tâchons seulement de ne point dire de bêtise sur le grand Etre.

LE SECOND ADORATEUR. — Oui, frère, je me résigne; il le faut bien. J'espère autant que je puis, et je vous réponds que je ne déshonorerai pas ma raison par les chimères que tant de charlatans ont débitées sur le grand Etre.

Vous savez qu'avant mon retour de Pondichéry avec le jésuite Lavaur, qui avait onze cent mille francs dans son portefeuille en lettres de change et en diamants, je connus beaucoup de guèbres et de brames. Ces guèbres ou parsis sont d'une antiquité très-reculée, devant laquelle nous ne sommes que d'hier; mais plus un peuple est ancien, plus il a d'anciennes sottises. Je fus confondu quand les mages guèbres me dirent qu'il avait plu à l'Etre nécessaire, éternellement

agissant, de ne former les mondes que depuis quatre cent cinquante mille années, et qu'il les avait formés en six *gahambârs*, en six temps. Les pauvres mages! ils font de Dieu un homme, un ouvrier qui demande six semaines pour faire son ouvrage, et qui se donne ce qu'on appelle du bon temps la septième semaine.

Si vous saviez quels contes de vieille ces rêveurs ajoutent à leurs six *gahambârs*, vous en auriez pitié. La fable du serpent qui vola la recette de l'immortalité à l'âne n'est pas comparable à celle des parsis. On y voit des serpents et des ânes qui jouent des rôles fort comiques. Le grand Etre, l'Etre nécessaire, éternel, infini, se promène tous les jours à midi sous des palmiers: il forme une espèce de *Pandore*, qu'il pétrit d'un morceau de chair tiré de la substance d'un homme: cet homme s'appelait *Misha*, et sa femme *Mishana*[1].

Près d'une fontaine dont les eaux s'étendent de tous les côtés jusqu'au bout du monde, on voit un arbre qui enseigne le passé, le présent et le futur, et qui donne des leçons de morale et de physique. Les arbres de Dodone ne sont rien auprès. Tout est prodige dans les temps antiques de tous les peuples: rien n'est jamais chez eux accordé à la nature, parce qu'ils ne la connaissaient pas. On ne voit aucun historien sage qui raconte les siècles passés; mais on voit partout des sorciers qui racontent l'avenir. Parmi tous ces sorciers il n'y en a pas un qui vive comme les autres hommes. Celui-là se met un bât sur le dos, et court tout nu dans les

[1] Ce sont les premiers hommes, selon Zoroastre; comme, suivant Sanchoniathon, ce sont Protogenos et Genos, ou du moins des créatures que le traducteur grec nomme ainsi. Chez les Indiens, ce sont Adimo et Procriti; chez les Grecs, Prométhée, Epiméthée et Pandore; chez les Chinois, Puoncu, etc.

rues de la capitale ; celui-ci mange des excréments sur son pain ; cet autre est enlevé par les cheveux au milieu des airs ; un quatrième se promène sur la moyenne région dans un char de feu tiré par quatre chevaux de feu. Hercule est englouti dans le ventre d'un poisson : il y reste trois jours, mais il y fait très-bonne chère ; car il fait griller le foie du poisson, et le mange ; de là il court au détroit de Gibraltar, il le passe dans son gobelet[1].

Bacchus avec sa verge va conquérir les Indes ; il change sa verge en serpent, et rechange le serpent en verge ; il passe la mer des Indes à pied sec, arrête le soleil et la lune, et fait cent tours de cette force. Voilà l'histoire ancienne.

Toutes ces inepties font rire ; mais voici ce qui fait verser des larmes.

Les charlatans qui montèrent sur des tréteaux les jours de foire, pour divertir la canaille par ces contes, ne se contentèrent pas de la rétribution volontaire qui leur en revenait, ils crièrent : « Nous attestons les dieux immortels qui habitent sur le sommet de l'Olympe et de l'Atlas ; nous jurons par le grand *Démiourgos*, le grand Zeus, leur père et leur maître, que nous vous avons annoncé la vérité pure ; nous sommes les ambassadeurs du ciel, payez-nous notre voyage. Les deux tiers de vos biens sont à nous de droit divin, et l'autre de droit humain. Nous avons la condescendance de vous laisser jouir de ce dernier tiers ; mais à la condition que les rois tiendront la bride de notre cheval et l'arçon de notre selle quand nous viendrons vous visiter ; qu'ils mettront leurs diadèmes à nos pieds ; qu'ils croiront fermement que nous sommes infaillibles ; et, pour les récompenser de leur foi, non-seulement nous leur concédons la dignité

[1] Voyez Lycophron.

de notre porte-coton quand nous irons à la selle; mais nous voulons bien, par grâce spéciale, leur faire distribuer nos matières, qu'ils porteront pendues à leur cou respectueusement. Ainsi Dieu leur soit en aide [1].

« Si quelqu'un ose jamais disputer, même avec la plus grande retenue, sur les dimensions de la tasse d'Hercule, dans laquelle il navigua d'une de ses colonnes à l'autre ; s'il ose demander comment Hercule fut avalé par un poisson, et comment il trouva un gril dans son ventre pour faire cuire le foie de l'animal, il sera pendu sur-le-champ.

« Celui qui doutera que Deucalion et Pyrrha, s'étant troussés, aient jeté entre leurs jambes des pierres qui furent changées en hommes, sera lapidé, comme de raison, par nos théologiens; et le maçon béni de notre temple, qui a un cœur de roche..., jettera la première pierre.

« Si quelqu'un est assez insolent pour réciter une chanson sur Cybèle, la mère de *Zeus*, ou Vénus, sa fille, on lui arrachera la langue avec des tenailles, on lui coupera la main; on lui fendra la poitrine, dont on tirera le cœur palpitant pour lui en battre les joues; on jettera son cœur, sa main, sa langue et son corps dans les flammes, pour la consolation des fidèles, pour la plus grande gloire de Dieu, qui est très-glorieux, et qui aime passionnément à voir un cœur sanglant dont on donne des soufflets sur les joues du propriétaire.

« Quand ceux qui viendront rectifier quelques points de votre doctrine seront en grand nombre, faites vite une Saint-Barthélemy; c'est le moyen le plus sûr pour éclaircir la foule... Que vos grands stolifères n'aient jamais moins de dix talents d'or de rente, et que les très-grands

[1] Voyez toutes les relations concernant le grand lama.

stolifères n'en aient jamais moins de mille... Qu'on dépeuple la terre et les mers pour leurs tables somptueuses, tandis que le pauvre mange du pain noir à leurs portes. C'est ainsi qu'il convient de servir l'Etre des êtres. »

LE PREMIER ADORATEUR. — Mon cher frère, je ne vous ai point nié qu'il n'y eût de grands maux sur notre globe; il y en a, sans doute; nous sommes dans un orage, sauve qui peut : mais, encore une fois, espérons de beaux jours. Où, et quand? Je n'en sais rien ; mais si tout est nécessaire, il l'est que le grand Etre ait de la bonté. La boîte de Pandore est la plus belle fable de l'antiquité, l'espérance était au fond. Vous voudriez quelque chose de plus positif. Si vous en connaissez, daignez me l'apprendre.

---

# XLIII

## UN CHRÉTIEN ET UN JUIF

### DEVANT UN SÉNATEUR

*En présence de Marc-Aurèle.*

Un jour, un juif de bon sens et un chrétien comparurent devant un sénateur éclairé, en présence du sage Marc-Aurèle, qui voulait s'instruire de leurs dogmes. Le sénateur les interrogea l'un après l'autre.

LE SÉNATEUR *au chrétien.* — Pourquoi troublez-vous la paix de l'empire? pourquoi ne vous contentez-vous pas, comme les Syriens, les Egyptiens et les Juifs, de pratiquer tranquillement vos rites? pourquoi voulez-vous que votre secte anéantisse toutes les autres?

LE CHRÉTIEN. — C'est qu'elle est la seule véritable. Nous adorons un Dieu juif, né dans un village de Judée, sous l'empereur Auguste, l'an de Rome 752 ou 756; son père et sa mère furent inscrits, selon le divin saint Luc, dans ce village, lorsque l'empereur fit faire le dénombrement de tout l'univers, Cyrenius étant alors gouverneur de Syrie.

LE SÉNATEUR. — Votre Luc vous a trompés. Cyrenius ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après l'époque dont vous parlez : c'était Quintilius Varus qui était alors proconsul de Syrie; nos annales en font foi[1]. Jamais Auguste n'eut le dessein extravagant de faire un dénombrement de l'univers : jamais même il n'y eut sous son règne un recensement entier des citoyens romains. Quand même on en aurait fait un, il n'aurait pas eu lieu en Judée, qui était gouvernée par Hérode, tributaire de l'empire, et non par des officiers de César. Le père et la mère de votre Dieu étaient, dites-vous, des habitants d'un village juif; ils n'étaient donc pas citoyens romains: ils ne pouvaient être compris dans le cens.

LE CHRÉTIEN. — Notre Dieu n'avait point de père juif. Sa mère était vierge. Ce fut Dieu même qui l'engrossa par l'opération d'un esprit, qui était Dieu aussi, sans que la mère cessât d'être pucelle. Et cela est si vrai, que trois rois ou trois philosophes vinrent d'Orient pour l'adorer dans l'étable où il naquit, conduits par une étoile nouvelle qui voyagea avec eux.

LE SÉNATEUR. — Vous voyez bien, mon pauvre homme, qu'on s'est moqué de vous. S'il avait paru alors une étoile nouvelle, nous l'aurions vue; toute la terre en aurait parlé ; tous les astronomes auraient calculé ce phénomène.

LE CHRÉTIEN. — Cela est pourtant dans nos livres sacrés.

LE SÉNATEUR. — Montrez-moi vos livres.

LE CHRÉTIEN. — Nous ne les montrons point aux profanes, aux impies; vous êtes un profane et un impie, puisque vous n'êtes point de notre secte. Nous avons très-peu de livres. Ils restent entre les mains de nos maîtres. Il faut être

[1] V. *Questions de Zapata* (1766), 51°.

initié pour les lire. Je les ai lus, et si sa majesté impériale le permet, je vais vous en rendre compte en sa présence : elle verra que notre secte est la raison même.

LE SÉNATEUR. — Parlez, l'empereur vous l'ordonne, et je veux bien oublier qu'en digne chrétien que vous êtes vous m'avez appelé impie.

LE CHRÉTIEN. — Oh ! seigneur, impie n'est pas une injure ; cela peut signifier un homme de bien qui a le malheur de n'être pas de notre avis. Mais, pour obéir à l'empereur, je vais dire tout ce que je sais.

Premièrement, notre Dieu naquit d'une femme pucelle, qui descendait de quatre prostituées : Bethsabée, qui se prostitua à David ; Thamar, qui se prostitua à Juda le patriarche ; Ruth, qui se prostitua au vieux Booz ; et la fille de joie Rahab, qui se prostituait à tout le monde : le tout pour faire voir que les voies de Dieu ne sont pas celles des hommes.

Secondement, vous devez savoir que notre Dieu mourut par le dernier supplice, puisque c'est vous qui l'avez fait mettre en croix comme un esclave et un voleur ; car les Juifs n'avaient pas alors le droit du glaive ; c'était Pontius Pilatus qui gouvernait Jérusalem au nom de l'empereur Tibère : vous n'ignorez pas que ce Dieu ayant été pendu publiquement ressuscita secrètement ; mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que sa naissance, sa vie, sa mort, avaient été prédites par tous les prophètes juifs : par exemple, nous voyons clair comme le jour lorsqu'un Isaïe dit, sept[1] ou quatorze cents ans avant la naissance de notre Dieu : « Une fille ou femme va faire un enfant qui mangera du beurre et du miel, et il s'appellera

[1] Telle est la différence entre les chronologies de la Bible.

Emmanuel », cela veut dire que Jésus sera Dieu.

Il est dit, dans une de nos histoires, que Juda serait comme un jeune lion qui s'étendrait sur sa proie, et que la vierge ne sortirait point des cuisses de Juda jusqu'à ce que Shilo parût. Tout l'univers avouera que chacune de ces paroles prouve que *Jésus* est Dieu. Ces autres paroles remarquables, *il lie son ânon à la vigne*, démontrent par surabondance de droit que *Jésus* est Dieu.

Il est vrai qu'il ne fut pas Dieu tout d'un coup, mais seulement fils de Dieu. Sa dignité a été bientôt augmentée, quand nous avons fait connaissance avec quelques platoniciens dans Alexandrie. Ils nous ont appris ce que c'était que le Verbe dont nous n'avions jamais entendu parler, et que Dieu fesait tout par son *verbe*, par son *logos;* alors *Jésus* est devenu le *logos* de Dieu; et comme l'homme et la parole sont la même chose, il est clair que *Jésus* étant *verbe* est Dieu manifestement.

Si vous nous demandez pourquoi Dieu est venu se faire supplicier en Judée, il est avéré que c'est pour ôter le péché de la terre : car, depuis son exécution, personne n'a commis la plus petite faute parmi ses élus. Or ses élus, du nombre desquels je suis, composent tout le monde; le reste est un ramas de réprouvés qui doit être compté pour rien. Le monde n'a été créé que pour les élus; notre religion remonte à l'origine du monde, car elle est fondée sur la juive qu'elle détruit, laquelle juive est fondée sur celle d'un Chaldéen, nommé Abraham; la religion d'Abraham a renchéri sur celle de Noé, que vous ne connaissez pas, et celle de Noé est une réforme de celle d'Adam et d'Eve, que les Romains connaissent encore moins. Ainsi, Dieu a changé cinq fois sa religion universelle, sans

que personne en sût rien, excepté autrefois les Juifs, et excepté nous aujourd'hui, qui sommes substitués aux Juifs. Cette filiation aussi ancienne que la terre, le péché du premier homme racheté par le sang du Dieu hébreu[1], l'incarnation de ce Dieu prédite par tous les prophètes, sa mort figurée par tous les événements de l'histoire juive, ses miracles faits à la vue du monde entier, dans un coin de la Galilée; sa vie écrite hors de Jérusalem, cinquante ans après qu'il eut été supplicié à Jérusalem; le *logos* de Platon que nous avons identifié avec Jésus; enfin les enfers dont nous menaçons quiconque ne croira pas en lui et en nous; tout ce grand tableau de vérités lumineuses démontre que l'empire romain nous sera soumis, et que le trône des Césars deviendra le trône de la religion chrétienne.

LE SÉNATEUR. — Cela pourrait arriver. La populace aime à être séduite; il y a toujours au moins cent gredins imbéciles et fanatiques contre un citoyen sage. Vous me parlez des miracles de votre Dieu: il est bien certain que si on se laisse infatuer de prophéties et de miracles joints au *logos* de Platon; si on fascine ainsi les yeux, les oreilles et l'esprit des simples; si à l'aide d'une métaphysique insensée, réputée divine, on échauffe l'imagination des hommes, toujours amoureux du merveilleux, certes on pourra parvenir un jour à bouleverser l'empire. Mais, dites-nous, quels sont les miracles de votre Juif-Dieu.

LE CHRÉTIEN. — Le premier est que le diable l'emporta sur une montagne; le second, qu'étant à une noce de paysans où tout le monde était ivre, et tout le vin ayant été bu, il changea en vin l'eau qu'il fit mettre dans

[1] Le péché originel n'était point connu alors.

des cruches; mais le plus beau de tous ses miracles est qu'il envoya deux diables dans le corps de deux mille cochons qui allèrent se noyer dans un lac, quoiqu'il n'y eût point de cochons dans le pays.

Marc-Aurèle, ennuyé de ces choses divines qui ne paraissaient que des bêtises à son esprit aveuglé, imposa silence au chrétien, qui aurait encore parlé longtemps. Il ordonna au Juif de s'expliquer, de lui dire en effet si la secte chrétienne était une branche de la judaïque, et ce qu'il pensait de l'une et de l'autre. Le Juif s'inclina profondément, puis leva les yeux au ciel, puis s'énonça en ces termes :

« Sacrée majesté, je vous dirai d'abord que les Juifs sont bien éloignés de vouloir dominer comme les chrétiens. Nous n'avons pas l'audace de prétendre soumettre la terre à nos opinions; trop contents d'être tolérés, nous respectons tous vos usages, sans les adopter : on ne nous voit point porter la sédition dans vos villes et dans vos camps; nous n'avons coupé le prépuce à aucun Romain, tandis que les chrétiens les baptisent. Nous croyons à Moïse, mais nous n'exhortons aucun Romain à y croire; nous sommes (du moins à présent) aussi paisibles, aussi soumis que les chrétiens sont turbulents et factieux.

« Vous voyez les beaux miracles que nos ennemis cruels imputent à leur prétendu Dieu. S'il s'agissait ici de miracles, nous vous ferions voir d'abord un serpent qui parle à notre bonne mère commune; une ânesse qui parle à un prophète idolâtre, et ce prophète, venu pour nous maudire, nous bénissant malgré lui; nous vous ferions voir un Moïse surpassant en prodiges tous les sorciers d'un roi d'Egypte, remplissant tout un pays de grenouilles et de poux,

conduisant deux ou trois millions de Juifs à pied sec à travers la mer Rouge, à l'exemple de l'ancien Bacchus; je vous montrerais un Josué, qui fait tomber une pluie de pierres sur les habitants d'un village ennemi, à onze heures du matin, et arrêtant le soleil et la lune à midi, pour avoir le temps de tuer mieux ses ennemis qui étaient déjà morts. Vous m'avouerez, sacrée majesté, que les deux mille cochons dans lesquels Jésus envoie le diable sont bien peu de chose devant le soleil et la lune de Josué, et devant la mer Rouge de Moïse; mais je ne veux point insister sur nos anciens prodiges; je veux imiter la sagesse de notre historien Flavien Josèphe, qui, en rapportant ces miracles tels qu'ils sont écrits par nos prêtres, laisse au lecteur la liberté de s'en moquer.

« Je viens à la différence qui est entre nous et les sectaires chrétiens.

« Votre sacrée majesté saura que de tout temps il s'est élevé en Egypte et en Syrie des enthousiastes qui, sans être légalement autorisés, se sont avisés de parler au nom de la Divinité: nous en avons eu beaucoup parmi nous, surtout dans nos calamités; mais assurément aucun d'eux n'a prédit ni pu prédire un homme tel que Jésus. Si, par impossible, ils avaient prophétisé touchant cet homme, ils auraient au moins annoncé son nom, et ce nom ne se trouve dans aucun de leurs écrits; ils auraient dit que Jésus devait naître d'une femme nommée Mirja, que les chrétiens prononcent ridiculement Maria; ils auraient dit que les Romains le feraient pendre à la sollicitation du sanhédrin. Les chrétiens répondent à cette objection puissante qu'alors les prophéties auraient été trop claires, et qu'il fallait que Dieu fût caché. Quelle réponse de charlatans

et de fanatiques! Quoi, si Dieu parle par la voix d'un prophète qu'il inspire, il ne parlera pas clairement! Quoi, le Dieu de vérité ne s'expliquera que par les équivoques qui appartiennent au mensonge! Cet énergumène imbécile, qui a parlé avant moi, a montré toute la turpitude de son système, en rapportant les prétendues prophéties que la secte chrétienne tâche de corrompre en faveur de Jésus par des interprétations absurdes. Les chrétiens cherchent partout des prophéties; ils poussent la démence jusqu'à trouver Jésus dans une églogue de Virgile : ils ont voulu le trouver dans les vers des sibylles; et, n'en pouvant venir à bout, ils ont eu la hardiesse absurde d'en forger une en vers grecs acrostiches, qui pèchent même par la quantité; je la mets sous les yeux de votre sacrée majesté. » Le Juif, à ces mots, fouillant dans sa poche sale et grasse, en tira la prédiction que saint Justin et d'autres avaient attribuée aux sibylles :

Avec cinq pains et deux poissons
Il nourrira cinq mille hommes au désert,
Et en ramassant les morceaux qui resteront,
Il en remplira douze paniers

Marc-Aurèle leva les épaules de pitié, et le Juif continua ainsi : « Je ne dissimulerai point que, dans nos temps de calamité, nous avons attendu un libérateur. C'est la consolation de toutes les nations malheureuses, et surtout des peuples esclaves: nous avons toujours appelé *messie* quiconque nous a fait du bien, comme les mendiants appellent *domine*, monseigneur, ceux qui leur font quelque aumône; car nous ne devons pas ici faire les fiers, « *Nec tanta « superbia victis.* » Nous pouvons nous comparer à des gueux, sans rougir.

« Nous voyons, dans l'histoire de nos roitelets, que le Dieu du ciel et de la terre envoya

un prophète pour élire Jéhu, hérétique roitelet de Sichem, et même Hazaël, roi de Syrie, tous deux messies du Très-Haut; notre grand prophète Isaïe, dans son seizième capitulaire, appelle Cyrus messie; notre grand prophète Ezéchiel, dans son vingt-huitième capitulaire, appelle messie et chérubin un roi de Tyr. Hérode, connu de votre majesté, a été appelé messie.

« Messie signifie oint. Les rois juifs étaient oints; Jésus n'a jamais été oint, et nous ne voyons pas pourquoi ses disciples lui donnent le nom d'oint, de messie. Il n'y a qu'un seul de leurs historiens qui lui donne ce titre de messie, d'oint; c'est Jean, ou celui qui a écrit un des cinquante Evangiles sous le nom de Jean: or, cet Evangile n'a été écrit que plus de quatre-vingts ans après la mort de Jésus: jugez quelle foi on peut avoir à un pareil ouvrage.

« Jésus était un homme de la populace, qui voulut faire le prophète comme tant d'autres: mais jamais il ne prétendit établir une loi nouvelle. Ceux qui se sont avisés d'écrire sa Vie, sous le nom de Matthieu, Marc, Luc et Jean, disent en cent endroits qu'il suivit la loi de Moïse. Il fut circoncis suivant cette loi; il allait au temple suivant cette loi. « Je suis venu, dit-il, « pour accomplir la loi et les prophètes. La loi « de Moïse ne doit point être détruite[1]. »

« Jésus n'était donc réellement qu'un de nos Juifs prêchant la loi juive. Il est dit, dans cette loi juive, qu'elle doit être éternelle. « N'y « ajoutez pas un seul mot, et n'en ôtez pas un « seul[2]. »

« Il y a plus; nous voyons dans cette loi ces propres paroles: « S'il s'élève au milieu de vous « un prophète, ou quelqu'un qui dise avoir eu

[1] Jean, chap. VII et X. — [2] Deutéron., chap. IV, 2.

« des visions en songe, et qu'il prédise des « signes et des prodiges, et si ces signes et ces « prodiges arrivent, et s'il vous dit : Suivons de « nouveaux dieux, que ce prophète soit puni « de mort... parce qu'il a voulu vous détourner « de la voie que le seigneur Dieu vous a pres- « crite... Si votre frère, ou le fils de votre mère, « ou votre fils, ou votre fille, ou votre femme, « ou votre ami, que vous aimez comme votre « âme, vous dit : Allons, servons d'autres dieux, « etc., tuez-le aussitôt, et que tout le peuple le « frappe après vous[1]. »

« Selon tous ces préceptes, dont je ne garantis pas la douceur, Jésus devait périr par le dernier supplice, s'il avait voulu changer quelque chose à la loi de Moïse. Mais si nous en voulons croire le propre témoignage de ceux qui ont écrit en sa faveur, nous verrons qu'il n'a été accusé devant les Romains que parce qu'il avait toujours insulté la magistrature et troublé l'ordre public. Ils disent qu'il appelait continuellement les magistrats hypocrites, menteurs, calomniateurs, injustes, race de vipères, sépulcres blanchis.

« Or, je demande quel est le Romain qu'on ne punirait pas, s'il allait tous les jours au pied du Capitole appeler les sénateurs sépulcres blanchis, race de vipères. On l'accusa d'avoir blasphémé, d'avoir battu des marchands dans le parvis du temple, d'avoir dit qu'il détruirait le temple, et qu'il le rebâtirait dans trois jours : sottises qui ne méritaient que le fouet.

« On dit qu'il fut encore accusé de s'être appelé fils de Dieu ; mais les chrétiens ignorants qui ont écrit son histoire ne savent pas que, parmi nous, fils de Dieu signifie un homme de bien, comme fils de Bélial veut dire

[1] Deutéron., chap. XIII.

un méchant. Une équivoque a tout fait, et c'est à une pure logomachie que Jésus doit sa divinité. C'est ainsi que, parmi ces chrétiens, celui qui ose se dire évêque de Rome prétend être au-dessus des autres évêques, parce que Jésus lui dit un jour, à ce qu'on prétend : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon assemblée.

« Certainement Jésus, malgré l'équivoque, ne songea jamais à se faire regarder comme fils de Dieu au pied de la lettre, ainsi qu'Alexandre, Bacchus, Persée, Romulus. L'Evangile attribué à Jean dit même positivement qu'il fut reconnu par Philippe et Nathanaël pour fils de Joseph, charpentier du village de Nazareth[1].

« D'autres chrétiens lui ont composé des généalogies ridicules et toutes contradictoires, sous le nom de Matthieu et de Luc : ils disent que Mirja ou Maria l'enfanta par l'opération d'un esprit, et en même temps ils donnent la généalogie de Joseph, son père putatif; et ces deux généalogies sont absolument différentes dans les noms et dans le nombre de ses prétendus ancêtres : il est bien sûr, sacrée majesté, qu'une imposture si énorme et si ridicule aurait été pour jamais ensevelie dans la fange où le christianisme est né, si les chrétiens n'avaient pas rencontré dans Alexandrie des platoniciens dont ils ont emprunté quelques idées, et s'ils n'avaient appuyé leurs mystères par cette philosophie dominante; c'est là ce qui les a fait réussir auprès de ceux qui se payent de grands mots et de chimères philosophiques.

« C'est avec je ne sais quelle trinité de Platon, avec je ne sais quels mystères emphatiques touchant le Verbe, qu'on en imposa à la multitude ignorante, avide de nouveautés. La

[1] Jean, chap. 1er, v. 45.

morale de ces nouveaux venus n'est certainement pas meilleure que la vôtre et la nôtre; elle est même pernicieuse. On fait dire à ce Jésus : « [1] qu'il est venu apporter la guerre, et « non la paix ; [2] qu'il ne faut pas prier ses « amis à dîner quand ils sont riches; qu'il faut « jeter dans un cachot celui qui n'aura pas une « belle robe au festin : qu'il faut contraindre « les passants de venir à son festin », et cent « autres bêtises atroces de la même espèce.

« Comme les livres chrétiens se contredisent à chaque page, ils lui font dire aussi qu'il faut aimer son prochain, quoique ailleurs il prononce qu'il faut haïr son père et sa mère pour être digne de lui[3]; mais, par une erreur inconcevable, on trouve dans l'Evangile attribué à Jean ces propres paroles : « Je fais un com- « mandement nouveau[4], c'est de vous aimer les « uns les autres. » Comment peut-il donner l'épithète de nouveau à ce commandement, puisque ce précepte est de toutes les religions, et qu'il est expressément énoncé dans la nôtre en termes infiniment plus forts : « Tu aimeras « ton prochain comme toi-même[5] » ?

« Vous voyez, magnanime empereur, comme, dans les choses les plus raisonnables, les chrétiens introduisent l'imposture et le déraisonnement. Ils couvrent toutes leurs innovations des voiles du mystère et des apparences de la sanctification. On les voit courir de ville en ville, de bourgade en bourgade, ameuter les femmes et les filles; ils leur prêchent la fin du monde. Selon eux, le monde va finir; leur Jésus a prédit que dans la génération où il vivait[6] la terre serait détruite, et qu'il viendrait

[1] Math., chap. x, v. 34. — [2] Luc, ch. XIV, v. 12. — [3] Id., Ibid., v. 26. — [4] Jean, chap. XIII, v. 34. — [5] Lévit., chap. XIX, [6] Luc, chap. XXI, v. 27.

dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté. L'apostat Saul l'a prédit de même; il a écrit aux fanatiques de Thessalonique qu'ils iraient avec lui dans les airs au-devant de Jésus.

« Cependant le monde dure encore; mais les chrétiens en attendent toujours la fin prochaine; ils voient déjà de nouveaux cieux et une nouvelle terre se former : deux insensés, nommés Justin et Tertullien, ont déjà vu de leurs yeux, pendant quarante nuits[1], la nouvelle Jérusalem dont les murailles, disent-ils, avaient cinq cents lieues de tour, et dans laquelle les chrétiens doivent habiter pendant mille ans, et boire d'excellent vin d'une vigne dont chaque cep produira dix mille grappes, et chaque grappe dix mille raisins.

« Que votre majesté ne s'étonne point s'ils détestent Rome et votre empire, puisqu'ils ne comptent que sur leur nouvelle Jérusalem. Ils se font un devoir de ne jamais faire de réjouissance publique pour vos victoires; ils ne couronnent point de fleurs leurs portiques, ils disent que c'est une idolâtrie. Nous, au contraire, nous n'y manquons jamais. Vous avez daigné même recevoir nos présents; nous sommes des vaincus fidèles, et ils sont des sujets factieux. Daignez juger entre eux et nous. »

L'empereur alors se tourna vers le sénateur, et lui dit: « Je juge qu'ils sont également « insensés; mais l'empire n'a rien à craindre « des Juifs, et il a tout à redouter des chré- « tiens. » Marc-Aurèle ne se trompa point dans sa conjecture.

[1] Voyez Irénée.

# XLIV

## VOLTAIRE ET TELLIAMED

Je vois que si de bons citoyens se sont amusés à gouverner les Etats, et à se mettre à la place des rois; si d'autres se sont crus des Triptolèmes et des Cérès, il y en a de plus fiers qui se sont mis sans façon à la place de Dieu, et qui ont créé l'univers avec leur plume, comme Dieu le créa autrefois par la parole.

Un des premiers qui se présenta à mes adorations fut un descendant de Thalès, nommé Telliamed, qui m'apprit que les montagnes et les hommes sont produits par les eaux de la mer. Il y eut d'abord de beaux hommes marins qui ensuite devinrent amphibies. Leur belle queue fourchue se changea en cuisses et en jambes. J'étais encore tout plein des *Métamorphoses* d'Ovide, et d'un livre où il était démontré que la race des hommes était bâtarde d'une race de babouins : j'aimais autant descendre d'un poisson que d'un singe.

Avec le temps j'eus quelques doutes sur cette généalogie, et même sur la formation des

montagnes. Quoi! me dit-il, vous ne savez pas que les courants de la mer, qui jettent toujours du sable à droite et à gauche à dix ou douze pieds de hauteur, tout au plus, ont produit, dans une suite infinie de siècles, des montagnes de vingt mille pieds de haut, lesquelles ne sont pas de sable! Apprenez que la mer a nécessairement couvert tout le globe. La preuve en est qu'on a vu des ancres de vaisseau sur le mont Saint-Bernard, qui étaient là plusieurs siècles avant que les hommes eussent des vaisseaux.

Figurez-vous que la terre est un globe de verre qui a été longtemps tout couvert d'eau. Plus il m'endoctrinait, plus je devenais incrédule. Quoi donc! me dit-il, n'avez-vous pas vu le falun de Touraine à trente-six lieues de la mer? C'est un amas de coquilles avec lesquelles on engraisse la terre comme avec du fumier. Or, si la mer a déposé, dans la succession des temps, une mine entière de coquilles à trente-six lieues de l'océan, pourquoi n'aura-t-elle pas été jusqu'à trois mille lieues pendant plusieurs siècles sur notre globe de verre?

Je lui répondis: Monsieur Telliamed, il y a des gens qui font quinze lieues par jour à pied, mais ils ne peuvent en faire cinquante. Je ne crois pas que mon jardin soit de verre, et quant à votre falun, je doute encore qu'il soit un lit de coquilles de mer. Il se pourrait bien que ce ne fût qu'une mine de petites pierres calcaires qui prennent aisément la forme des fragments de coquilles, comme il y a des pierres qui sont figurées en langues, et qui ne sont point des langues; en étoiles, et qui ne sont point des astres; en serpents roulés sur eux-mêmes, et qui ne sont point des serpents; en parties naturelles du beau sexe, et qui ne sont point pourtant les dépouilles des dames. On voit des dendrites, des pierres figurées, qui représentent des arbres et

des maisons, sans que jamais ces petites pierres aient été des maisons et des chênes.

Si la mer avait déposé tant de lits de coquilles en Touraine, pourquoi aurait-elle négligé la Bretagne, la Normandie, la Picardie, et toutes les autres côtes? J'ai bien peur que ce falun tant vanté ne vienne pas plus de la mer que les hommes. Et quand la mer se serait répandue à trente-six lieues, ce n'est pas à dire qu'elle ait été jusqu'à trois mille et même jusqu'à trois cents, et que toutes les montagnes aient été produites par les eaux. J'aimerais autant dire que le Caucase a formé la mer, que de prétendre que la mer a fait le Caucase.

— Mais, monsieur l'incrédule, que répondrez-vous aux huîtres pétrifiées qu'on a trouvées sur le sommet des Alpes?

— Je répondrai, monsieur le créateur, que je n'ai pas vu plus d'huîtres pétrifiées que d'ancres de vaisseau sur le haut du mont Cenis. Je répondrai ce qu'on a déjà dit, qu'on a trouvé des écailles d'huîtres (qui se pétrifient aisément) à de très-grandes distances de la mer, comme on a déterré des médailles romaines à cent lieues de Rome; et j'aime mieux croire que des pèlerins de Saint-Jacques ont laissé quelques coquilles vers Saint-Maurice, que d'imaginer que la mer a formé le mont Saint-Bernard.

Il y a des coquillages partout; mais est-il bien sûr qu'ils ne soient pas les dépouilles des testacées et des crustacées de nos lacs et de nos rivières, aussi bien que des petits poissons marins?

— Monsieur l'incrédule, je vous tournerai en ridicule dans le monde que je me propose de créer.

— Monsieur le créateur, à vous permis; chacun est le maître dans son monde; mais vous ne me ferez jamais croire que celui où

nous sommes soit de verre, ni que quelques coquilles soient des démonstrations que la mer a produit les Alpes et le mont Taurus. Vous savez qu'il n'y a aucune coquille dans les montagnes d'Amérique. Il faut que ce ne soit pas vous qui ayez créé cet hémisphère, et que vous vous soyez contenté de former l'ancien monde: c'est bien assez.

— Monsieur, monsieur, si on n'a pas découvert de coquilles sur les montagnes d'Amérique, on en découvrira.

— Monsieur, c'est parler en créateur qui sait son secret, et qui est sûr de son fait. Je vous abandonne, si vous voulez, votre falun, pourvu que vous me laissiez mes montagnes. Je suis d'ailleurs le très-humble et très-obéissant serviteur de votre providence.

Dans le temps que je m'instruisais ainsi avec Telliamed, un jésuite irlandais déguisé en homme, d'ailleurs grand observateur, et ayant de bons microscopes, fit des anguilles avec de la farine de blé ergoté. On ne douta pas alors qu'on ne fît des hommes avec de la farine de bon froment. Aussitôt on créa des particules organiques qui composèrent des hommes. Pourquoi non? Le grand géomètre Fatio avait bien ressuscité des morts à Londres; on pouvait tout aussi aisément faire à Paris des vivants avec des particules organiques; mais malheureusement les nouvelles anguilles de Needham ayant disparu, les nouveaux hommes disparurent aussi, et s'enfuirent chez les monades, qu'ils rencontrèrent dans le plein au milieu de la matière subtile, globuleuse, et cannelée.

Ce n'est pas que ces créateurs de systèmes n'aient rendu de grands services à la physique; à Dieu ne plaise que je méprise leurs travaux! on les a comparés à des alchimistes qui, en fesant de l'or (qu'on ne fait point), ont trouvé de

bons remèdes, ou du moins des choses très-curieuses. On peut être un homme d'un rare mérite, et se tromper sur la formation des animaux et sur la structure du globe.

Les poissons changés en hommes, et les eaux changées en montagnes, ne m'avaient pas fait autant de mal que M. Boudet. Je me bornais tranquillement à douter, lorsqu'un Lapon me prit sous sa protection. C'était un profond philosophe, mais qui ne pardonnait jamais aux gens qui n'étaient pas de son avis. Il me fit d'abord connaître clairement l'avenir en exaltant mon âme. Je fis de si prodigieux efforts d'exaltation, que j'en tombai malade; mais il me guérit en m'enduisant de poix-résine de la tête aux pieds. A peine fus-je en état de marcher, qu'il me proposa un voyage aux terres australes pour y disséquer des têtes de géants, ce qui nous ferait connaître clairement la nature de l'âme. Je ne pouvais supporter la mer; il eut la bonté de me mener par terre. Il fit creuser un grand trou dans le globe terraqué : ce trou allait droit chez les Patagons. Nous partîmes; je me cassai une jambe à l'entrée du trou; on eut beaucoup de peine à me redresser la jambe : il s'y forma un calus qui m'a beaucoup soulagé.

J'ai déjà parlé de tout cela dans une de mes diatribes, pour instruire l'univers très-attentif à ces grandes choses. Je suis bien vieux; j'aime quelquefois à répéter mes contes, afin de les inculquer mieux dans la tête des petits garçons pour lesquels je travaille depuis si longtemps.

---

# XLV

## LE JEUNE MARIÉ

### ET LE PHILOSOPHE

#### GÉNÉRATION.

Je dirai comment s'opère la génération quand on m'aura enseigné comment Dieu s'y est pris pour la création.

Mais toute l'antiquité, me dites-vous, tous les philosophes, tous les cosmogonites sans exception, ont ignoré la création proprement dite. Faire quelque chose de rien a paru une contradiction à tous les penseurs anciens. L'axiome, *rien ne vient de rien*, a été le fondement de toute philosophie. Et nous demandons au contraire comment quelque chose peut en produire une autre ?

Je vous réponds qu'il m'est aussi impossible de voir clairement comment un être vient d'un autre être, que de comprendre comment il est arrivé du néant.

Je vois bien qu'une plante, un animal engendre son semblable ; mais telle est notre destinée que nous savons parfaitement comment on

tue un homme, et que nous ignorons comment on le fait naître.

Nul animal, nul végétal ne peut se former sans germe ; autrement une carpe pourrait naître sur un if, et un lapin au fond d'une rivière, sauf à y périr.

Vous voyez un gland, vous le jetez en terre ; il devient chêne. Mais savez-vous ce qu'il faudrait pour que vous sussiez comment ce germe se développe et se change en chêne ? Il faudrait que vous fussiez Dieu.

Vous cherchez le mystère de la génération de l'homme ; dites-moi d'abord seulement le mystère qui lui donne des cheveux et des ongles ; dites-moi comment il remue le petit doigt quand il le veut ?

Vous reprochez à mon système que c'est celui d'un grand ignorant. J'en conviens. Mais je vous répondrai ce que dit l'évêque d'Aire, Montmorin, à quelques-uns de ses confrères. Il avait eu deux enfants de son mariage avant d'entrer dans les ordres, il les présenta, et on rit. *Messieurs*, dit-il, *la différence entre nous, c'est que j'avoue les miens.*

Si vous voulez quelque chose de plus sur la génération et sur les germes, lisez, ou relisez ce que j'ai lu autrefois dans une de ces petites brochures qui se perdent quand elles ne sont pas enchâssées dans des volumes d'une taille un peu plus fournie.

## ENTRETIEN D'UN JEUNE MARIÉ FORT NAÏF, ET D'UN PHILOSOPHE.

LE JEUNE MARIÉ. — Monsieur, dites-moi, je vous prie, si ma femme me donnera un garçon ou une fille ?

LE PHILOSOPHE. — Monsieur, les sages-femmes et les femmes de chambre disent quelquefois qu'elles le savent; mais les philosophes avouent qu'ils n'en savent rien.

LE JEUNE MARIÉ. — Je crois que ma femme n'est grosse que depuis huit jours; dites-moi du moins si mon enfant a déjà une âme?

LE PHILOSOPHE. — Ce n'est pas là l'affaire des géomètres; adressez-vous au théologien du coin.

LE JEUNE MARIÉ. — Refuserez-vous de me dire en quel endroit il est placé?

LE PHILOSOPHE. — Dans une petite poche qui s'élargit tous les jours, et qui est juste entre l'intestin rectum et la vessie.

LE JEUNE MARIÉ. — O Dieu paternel! L'âme de mon fils entre de l'urine et quelque chose de pis! Quelle auberge pour l'être pensant, et cela pendant neuf mois!

LE PHILOSOPHE. — Oui, mon cher voisin; l'âme d'un pape n'a point eu d'autre berceau, et cependant on se donne des airs et on fait le fier.

LE JEUNE MARIÉ. — Je sens bien qu'il n'y a point d'animal qui doive être moins fier que l'homme. Mais comme je vous ai déjà dit que j'étais très-curieux, je voudrais savoir comment dans cette poche un peu de liqueur devient une grosse masse de chair si bien organisée. En un mot, vous qui êtes si savant, ne pourriez-vous point me dire comment les enfants se font?

LE PHILOSOPHE. — Non, mon ami; mais, si vous voulez, je vous dirai ce que les médecins ont imaginé, c'est-à-dire comment les enfants ne se font point.

Premièrement, Hippocrate écrit que les deux véhicules fluides de l'homme et de la femme s'élancent et s'unissent ensemble, et que dans le moment l'enfant est conçu par cette union.

Le révérend père Sanchez, le docteur de l'Es-

pagne, est entièrement de l'avis d'Hippocrate, et il en a même fait un fort plaisant article de théologie, que tous les Espagnols ont cru fermement, jusqu'à ce que tous les jésuites aient été renvoyés du pays.

LE JEUNE MARIÉ. — Je suis assez content d'Hippocrate et de Sanchez. Ma femme a rempli, ou je suis bien trompé, toutes les conditions imposées par ces grands hommes, pour former un enfant, et pour lui donner une âme.

LE PHILOSOPHE. — Malheureusement, il y a beaucoup de femmes qui ne répandent aucune liqueur, mais qui ne reçoivent qu'avec aversion les embrassements de leurs maris, et qui cependant en ont des enfants. Cela seul décide contre Hippocrate et Sanchez.

De plus, il y a très-grande apparence que la nature agit toujours dans les mêmes cas suivant les mêmes principes. Or, il y a beaucoup d'espèces d'animaux qui engendrent sans copulation, comme les poissons écaillés, les huîtres, les pucerons. Il a donc fallu que les physiciens cherchassent une mécanique de génération qui convînt à tous les animaux. Le célèbre Harvey, qui le premier démontra la circulation, et qui était digne de découvrir le secret de la nature, crut l'avoir trouvé dans les poules : elles pondent des œufs ; il jugea que les femmes pondaient aussi. Les mauvais plaisants dirent que c'est pour cela que les bourgeois, et même quelques gens de cour, appellent leur femme ou leur maîtresse *ma poule*, et qu'on dit que toutes les femmes sont coquettes parce qu'elles voudraient que leurs coqs les trouvassent belles. Malgré ces railleries, Harvey ne changea point d'avis, il fut établi dans toute l'Europe que nous venons d'un œuf.

LE JEUNE MARIÉ. — Mais, monsieur, vous m'avez dit que la nature est toujours semblable

à elle-même, qu'elle agit toujours par le même principe dans le même cas; les femmes, les juments, les ânesses, les anguilles ne pondent point. Vous vous moquez de moi.

LE PHILOSOPHE. — Elle ne pondent point en dehors, mais elles pondent en dedans. Elles ont des ovaires comme tous les oiseaux; les juments, les anguilles en ont aussi. Un œuf se détache de l'ovaire, il est couvé dans la matrice. Voyez tous les poissons écaillés, les grenouilles; ils jettent des œufs que le mâle féconde. Les baleines et les autres animaux marins de cette espèce, font éclore leurs œufs dans leur matrice. Les mites, les teignes, les plus vils insectes sont visiblement formés d'un œuf. Tout vient d'un œuf : et notre globe est un grand œuf qui contient tous les autres.

LE JEUNE MARIÉ. — Mais vraiment ce système porte tous les caractères de la vérité; il est simple, il est uniforme, il est démontré aux yeux dans plus de la moitié des animaux; j'en suis fort content, je n'en veux point d'autre; les œufs de ma femme me sont fort chers.

LE PHILOSOPHE. — On s'est lassé à la longue de ce système; on a fait les enfants d'une autre façon.

LE JEUNE MARIÉ. — Et pourquoi, puisque celle-là est si naturelle ?

LE PHILOSOPHE. — C'est qu'on a prétendu que nos femmes n'ont point d'ovaire, mais seulement de petites glandes.

LE JEUNE MARIÉ. — Je soupçonne que des gens qui avaient un autre système à débiter, ont voulu décréditer les œufs.

LE PHILOSOPHE. — Cela pourrait bien être. Deux Hollandais s'avisèrent d'examiner la liqueur séminale au microscope, celle de l'homme, celle de plusieurs animaux, et ils crurent y apercevoir des animaux déjà tout formés, qui couraient avec une vitesse incon-

cevable. Ils en virent même dans le fluide séminal du coq. Alors on jugea que les mâles faisaient tout et les femelles rien; elles ne servirent plus qu'à porter le trésor que le mâle leur avait confié.

LE JEUNE MARIÉ. — Voilà qui est bien étrange. J'ai quelques doutes sur tous ces petits animaux qui frétillent si prodigieusement dans une liqueur pour être ensuite immobiles dans les œufs des oiseaux, et pour être non moins immobiles pendant neuf mois (à quelques culbutes près) dans le ventre de la femme; cela ne me paraît pas conséquent. Ce n'est pas, (autant que j'en puis juger), la marche de la nature. Comment sont faits, s'il vous plaît, ces petits hommes qui sont si bons nageurs dans la liqueur dont vous me parlez?

LE PHILOSOPHE. — Comme des vermisseaux. Il y avait surtout un médecin nommé Andry, qui voyait des vers partout, et qui voulait absolument détruire le système d'Harvey. Il aurait, s'il l'avait pu, anéanti la circulation du sang, parce qu'un autre l'avait découverte. Enfin, deux Hollandais et M. Andry, à force de tomber dans le péché d'Onan, et de voir les choses au microscope, réduisirent l'homme à être chenille. Nous sommes d'abord un ver comme elle; de là, dans notre enveloppe nous devenons comme elle pendant neuf mois une vraie chrysalide, que les paysans appellent *fève*. Ensuite, si la chenille devient papillon, nous devenons hommes: voilà nos métamorphoses.

LE JEUNE MARIÉ. — Eh bien! s'en est-on tenu là? N'y a-t-il point eu depuis de nouvelle mode?

LE PHILOSOPHE. — On s'est dégoûté d'être chenille. Un philosophe extrêmement plaisant a découvert, dans une *Vénus physique*, que l'attraction fesait des enfants; et voici comment

la chose s'opère. Le germe étant tombé dans la matrice, l'œil droit attire l'œil gauche, qui arrive pour s'unir à lui en qualité d'œil; mais il en est empêché par le nez qu'il rencontre en chemin, et qui l'oblige de se placer à gauche. Il en est de même des bras, des cuisses et des jambes qui tiennent aux cuisses. Il est difficile d'expliquer dans cette hypothèse la situation des mamelles et des fesses. Ce grand philosophe n'admet aucun dessein de l'Être créateur dans la formation des animaux; il est bien loin de croire que le cœur soit fait pour recevoir le sang et pour le chasser, l'estomac pour digérer, les yeux pour voir, les oreilles pour entendre: cela lui paraît trop vulgaire; tout se fait par attraction.

LE JEUNE MARIÉ. — Voilà un maître fou. Je me flatte que personne n'a pu adopter une idée aussi extravagante.

LE PHILOSOPHE. — On en rit beaucoup; mais ce qu'il y eut de triste, c'est que cet insensé ressemblait aux théologiens, qui persécutent autant qu'ils le peuvent ceux qu'ils font rire.

D'autres philosophes ont imaginé d'autres manières qui n'ont pas fait une grande fortune: ce n'est plus le bras qui va chercher le bras, ce n'est plus la cuisse qui court après la cuisse; ce sont de petites molécules, de petites particules de bras et de cuisse qui se placent les unes sur les autres. On sera peut-être enfin obligé d'en revenir aux œufs, après avoir perdu bien du temps.

LE JEUNE MARIÉ. — J'en suis ravi; mais quel a été le résultat de toutes ces disputes?

LE PHILOSOPHE. — Le doute. Si la question avait été débattue entre des théologaux, il y aurait eu des excommunications et du sang répandu; mais entre des physiciens la paix est bientôt faite: chacun a couché avec sa femme,

sans penser le moins du monde à son ovaire, ni à ses trompes de Fallope. Les femmes sont devenues grosses ou enceintes sans demander seulement comment ce mystère s'opère. C'est ainsi que vous semez du blé, et que vous ignorez comment le blé germe en terre.

LE JEUNE MARIÉ. — Oh! je le sais bien; on me l'a dit il y a longtemps; c'est par pourriture. Cependant il me prend quelquefois envie de rire de tout ce qu'on m'a dit.

LE PHILOSOPHE. — C'est une fort bonne envie. Je vous conseille de douter de tout, excepté que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits, et que les triangles qui ont même base et même hauteur sont égaux entre eux, ou autres propositions pareilles, comme par exemple, que deux et deux font quatre.

LE JEUNE MARIÉ. — Oui, je crois qu'il est fort sage de douter; mais je sens que je suis curieux depuis que j'ai fait fortune et que j'ai du loisir. Je voudrais, quand ma volonté remue mon bras ou ma jambe, découvrir le ressort par lequel ma volonté les remue; car sûrement il y en a une. Je suis quelquefois tout étonné de pouvoir lever et abaisser mes yeux, et de ne pouvoir dresser mes oreilles. Je pense, et je voudrais connaître un peu... là... toucher au doigt ma pensée. Cela doit être fort curieux. Je cherche si je pense par moi-même, si Dieu me donne mes idées, si mon âme est venue dans mon corps à six semaines ou à un jour, comment elle s'est logée dans mon cerveau; si je pense beaucoup quand je dors profondément, et quand je suis en léthargie. Je me creuse la cervelle pour savoir comment un corps en pousse un autre. Mes sensations ne m'étonnent pas moins; j'y trouve du divin, et surtout dans le plaisir.

J'ai fait quelquefois mes efforts pour imaginer

un nouveau sens, et je n'ai jamais pu y parvenir. Les philosophes savent toutes ces choses; ayez la bonté de m'instruire.

LE PHILOSOPHE. — Hélas! nous sommes aussi ignorants que vous; adressez-vous à la Sorbonne.

---

# NOTES ET VARIANTES

---

*Les chiffres placés au commencement de chaque note indiquent la page et la ligne : 7-6, 9-16, signifient page 7 ligne 6, page 9 ligne 16, et de même pour chaque note.*

XXXVI. LIBERTÉ DE CONSCIENCE. Article *Conscience*, section IV, *Dictionnaire philosophique*, in-8, 1767 ; réimprimé dans les *Nouveaux Mélanges*, 1770 ; et, avec de notables atténuations, dans les *Questions*, partie IV, 1771. Ce dernier texte a été adopté par les éditeurs d'œuvres complètes ; nous avons donné le premier. Voici maintenant les variantes de 1771 :

Var. Au-dessous du titre est la note suivante :

« Nous n'adoptons pas tout ce paragraphe ; mais comme il y a quelques vérités, nous n'avons pas cru devoir l'omettre ; et nous ne nous chargeons pas de justifier ce qui peut s'y trouver de peu mesuré et de trop dur. »

1, 5-11. Au lieu de : *celle qui mange... qui ne mange Dieu en aucune façon*, la leçon mitigée porte : *que pour lui, anabaptiste, qui était d'une quatrième.*

1-15. *Ma foi*, manque dans 1771.

2-14. Au lieu de : *veaux qui ne communient pas plus que moi*, 1771 donne : *chevaux, parce que l'un d'eux t'aura jeté par terre, et que tu es un mauvais écuyer.*

2-16. Au lieu de : *Dieu*, 1771 donne : *du pain sans levain ou levé.*

2-22. *Celles de cour*, ajoutez : *et dans les tiennes.*

2-27. *Sans le manger... tu le digères.* 1771 remplace par : *à la manière de mes pères.*

2-37. *Et qui ne lui donnent ni père ni mère.* Omis dans 1771.

3-1. *Cinq mille.* 1771 : *quatre mille.*

3-5. *Dit le prêtre.* 1771 : *le moine.*

3-7. *Domus tuæ.* 1771 : *suæ.*

3, 8-17. *Etrange secte!.. bûchers.* 1771 : omis.

3-17. *Cher aumônier.* Alias : *sanguinaire aumônier.*

3-30, 4. *Au pape, etc... me faire pendre.* Ce passage est remplacé par : *à un plus grand seigneur que lui.*

*Dieux de la terre, qui avec trois doigts avez trouvé le secret de vous rendre maîtres d'une grande partie du genre humain, si dans le fond du cœur vous avouez que vos richesses et votre puissance ne sont point essentielles à votre salut et au nôtre*, jouissez-en avec modération. Nous ne voulons *pas vous démitrer, vous détiarer* : mais ne nous écrasez pas. Jouissez et laissez-nous paisibles; *démêlez vos intérêts avec les rois, et laissez-nous nos manufactures.*

XXXVII. Le diner du comte de Boulainvilliers. Première édition, 1767, décembre, in-8, désavouée 22 janvier 1768. Réimpression, 1768, antidatée 1728 (Boulainvilliers était mort en 1722), attribuée à un M. Saint-Hyacinthe (in-8°, 60 p.).

10-18. *Nul ne doit plaire au ciel.* Molière, *Femmes savantes : Nul n'aura de l'esprit.*

11-32. *Fréret.* De l'académie des inscriptions, l'un des plus profonds érudits et des esprits les plus libres du XVIII^e siècle.

14-14. *Le mariage du roi Henri VIII* avec Catherine d'Aragon, veuve en effet de son frère, mais sans avoir consommé le mariage, et qui était mère de Marie Tudor. Le pape ayant refusé de rompre cette union, Henri VIII n'en épousa pas moins Anne Boleyn, mère d'Elisabeth. L'Eglise anglicane fut inventée à cette occasion.

20-1. *L'attente de la fin du monde.* Cette chimère a produit son plus désastreux effet en l'an mil. C'est elle qui a donné au clergé les richesses immenses que la Révolution lui a vainement enlevées. On ne parle plus de la fin du monde; mais la niaiserie humaine finira quelque jour.

25-16. *Un Juif de bonne foi.* Voilà la vérité probable, la sage et honnête mesure.

27-15. *Douze millions d'innocents.* Ajoutez neuf millions dans l'ancien monde.

34-38. *Est quodam prodire tenus.* S'il est une limite qu'on ne peut franchir, on peut du moins s'avancer jusque-là.

35-7. *On adorera Dieu sans mélange.* Le déisme est l'avant-dernière étape.

36-30. *Fable des brachmanes.* Des Perses.

XXXVIII. Sur la cause première. Extrait de la *Défense de mon oncle* (1767, Genève, 100 p., in-8°; 1768, 111 p., petit in-8°).

46-36. *Aima Platon toute sa vie.* Heureusement Voltaire n'a pas aimé Platon toute sa vie.

XXXIX. Relation du bannissement des jésuites de la Chine. 1768, 28 p. in-8°.

Au titre : *le Compère Mathieu* (ou *les Bigarrures de l'esprit humain*), roman fort immonde de Dulaurens, avait été attribué à Voltaire. Celui-ci se venge en adjugeant à Dulaurens la paternité d'un chef-d'œuvre.

49-32. Les *colaos*. Les mandarins.

50-13. *Kang-hi avait accueilli*. Cet empereur s'était fait enseigner les mathématiques par le P. Bouvet. Les *bonzes jésuites*, en accommodant habilement les cérémonies bouddhiques aux dogmes chrétiens, tâche aisée autant qu'habile expédient, faillirent christianiser la Chine. Leur artifice fut justement, mais sottement, désapprouvé par le saint-siége.

50-39. *L'abolition de cette société*, 1768, confirmée en 1772. Cette mesure n'a jamais été rapportée. Qui s'en douterait ? Au moment où les Jésuites reprenaient pied en France sous le nom de *Pères de la foi*, Thiers s'écriait : « Est-ce qu'il y a des Jésuites ? » Thiers manquait de sagacité. Aujourd'hui, la Compagnie de Jésus n'est pas seulement tolérée ouvertement ; la jurisprudence est en train de lui refaire une existence légale. C'est une personne civile qui peut acquérir, transiger, comme toute autre société reconnue. Un citoyen français peut, à titre de jésuite, ester en justice, actionner en diffamation (affaire des compositions pour l'école polytechnique). Rappellerons-nous la fable de *la Lice et sa compagne ?*

51-32. *Parennin, Verbiest*. Jésuites, favoris de Kang-hi.

52-26. *Et vous l'appelez universelle !* L'argument est toujours bon.

61-33. *Ils ont détruit un grand empire*. Rien de plus vrai, de plus profondément vu.

63-14. *Du vin paillet*. Nous nous sommes laissé dire qu'on emploie quelquefois le vin blanc, plus apprécié le matin. Le miracle n'en est que plus coloré.

Qu'est la fine exégèse à côté de cette exécution irrémédiable ? *Inde iræ*. Mais les lamentations, même épiscopo-sénatoriales, ne sont pas des réponses.

XL. Entretiens chinois, 1768. Choses utiles et agréables, tome II. C'est *Kehl* qui a changé le titre, et annexé cet opuscule aux Dialogues.

72-38. *Raias*. C'est *radja* (roi), qu'il faut lire.

75-5. ..... Louis XI. Constantin.

80-8. *François Xavier*. Né en Espagne, au château de Xavier.

81-13. *Lecomte* (1655-1729), *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine* (1696) ; *Lettre sur les cérémonies de la Chine* (1700). *Ricci* (1552-1610), *Mémoires* utilisés par le P. Trigault (*Hist. de la mission de la Chine*).

89-3..... Alexandre VI. Savonarole.

XLI. L'A B C. (1762, Londres, Freeman, in-8°, VII-160 p.) *L'A B C, dialogue curieux traduit de l'anglais de Huet.*

La vraie date de la publication est 1768 : dans le XVI° entretien (le XIII° manquait), il est fait mention de *l'Homme aux quarante écus*, paru en février 1768 ; c'est dans une lettre à Christin, du 13 novembre 1768, que Voltaire, pour la première fois, parle de cet A B C, ouvrage « fier, profond et hardi », priant ses amis d'en attribuer la traduction à un certain La Bastide-Chiniac, avocat ; enfin, l'A B C n'est signalé, dans les *Mémoires secrets*, que le 12 décembre 1768.

Nombreuses éditions séparées : 1768, in-8°. IV-135 p. ; 1769, in-8°, 120 p. 1772, in-8°, Neuchâtel.

Le XIII° entretien *(Des lois fondamentales)* a été ajouté dans une édition de 1769, qui fait suite à la sixième de *la Raison par alphabet* en 2 vol. in-8°, et qui est intitulée : *L'A B C, dix-sept dialogues traduits de l'anglais de M. Huet.*

Le IV° entretien a figuré en partie dans le *Dictionnaire philosophique*, article *Loi naturelle*, 1768 et 1771.

Le XI° (*Du droit de la guerre*) a été reproduit en partie dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, partie V, 1771.

93-3. Grotius, auteur du *Droit de la guerre et de la paix.*

*L'utilité, mère de la justice.* Nous ne serons pas aussi sévère pour Grotius. On ne saurait trop répéter cet aphorisme qu'il attribue, on ne sait pourquoi, à Carnéade.

93. La note de Voltaire et la correction de Kehl sont à côté du sens et de la vérité. Horace a eu pleinement raison d'écrire : *Nec natura potest justum secernere iniquo*, la nature ne peut distinguer le juste de l'injuste. En effet, l'idée de justice n'a rien à voir avec la nature ; elle est purement humaine et sociale.

94-13. *Un recueil de saillies.* Etrange grief de la part de Voltaire. Ces deux hommes ne se sont jamais aimés.

96-25. *Quelque malheureux, honnête homme.* On ne voit pas trop l'erreur de Montesquieu. C.f. l. 33 et suiv.

97-13. *L'amour mâle.* La théorie en est exposée dans le scabreux *Phèdre* de Platon.

99-25. *L'or et l'argent en dorure.* Chicane qui ne s'entend guère.

100-30. *L'haleine seule du prince.* Voltaire, en somme, confirme Montesquieu.

105-7. *Despotisme.* Pures chicanes.

109-17. *Quatre-vingts ans.* Voltaire n'en avait que soixante-quatorze.

110-31. *Je crois seulement que Dieu.* Banalités déistes.

111-23. *Un philosophe.* Voltaire, d'après Locke.

113-32. *On le dit des brahmanes.* Grosses erreurs, fort excusables : on ne savait rien de l'Inde ancienne.

115-5. *Un seul archevêque de Paris.* Retz.

115-8. Caveyrac : *Apologie de la révocation de l'édit de*

*Nantes et de la Saint-Barthélemy*, 1758, octobre (*Correspondance* de Grimm : « écrivain odieux et atroce »).

115-25. *Et à plaindre.* Voltaire.

117-29. *Esclave à Babylone.* L'érudition moderne est à peu près d'accord avec Voltaire : les anges sont d'origine perse.

117-35. *Alphabet chaldéen.* C'est phénicien qu'il faut dire. Les Chaldéens écrivaient en cunéiformes syllabiques.

120-24. *Réal*, 1764.

123-19. « *Le premier qui...* » Rousseau, Discours sur *l'Inégalité*, 2e partie. Kehl, très-judicieusement : « C'est un des exemples des contradictions de l'esprit humain, qu'on ait regardé l'auteur de ce passage scandaleux, et de tant d'autres, comme un prédicateur de la vertu, et Voltaire comme un corrupteur de la morale. »

124-29. *Sauver ceux qui se noient.* Passage reproduit dans le *Dictionnaire philosophique*, article *Curiosité*.

124-35. *Etrange empressement. Tancrède.*

125-12. *Un académicien.* La Condamine.

126-9. *Lisbonne.* Le désastre est de 1755.

127-25. *Tous égaux.* Quelle erreur!

128-23. *Rhésus.* Non; Diomède, qui, avec Ulysse, dévalise Rhésus.

128-35. *Le premier qui fut roi. Mérope.*

131-18. *Un de mes amis.* Voltaire, Introduction à l'*Essai sur les mœurs.*

131-36. *The priests.* Les prêtres mangent le rosbif, et le peuple regarde.

132-28. *Humani generis.* Veux-tu connaître les mœurs du genre humain ? une seule maison te suffit.

133-3. *Ce philosophe.* Lycurgue. Le passage prouve que Voltaire comprenait parfaitement les avantages de la démocratie.

133-9. *Mes enfants sont à moi.* Question fort controversée.

134-14. *L'état naturel.* On notera ici l'erreur, si commune au XVIIIe siècle, qui voit dans l'égalité l'état originel des sociétés humaines.

135-17. Vers de *la Henriade*, ch. II.

135-37. *Raguse*, alors république aristocratique.

136-25. Voltaire ne peut jamais pardonner aux Juifs de nous avoir donné, bien malgré eux, le christianisme. Mais combien ses réflexions sur l'Ecriture sainte sont justes! Quand l'enseignement primaire sera-t-il délivré de ce funeste hors-d'œuvre ?

137-19. *Lois de convention.* Il n'y en a pas d'autres; il fallait dire : plus les lois sociales garantiront les droits individuels. Mais ce pathos rationaliste était si bien compris et accepté de tous au XVIIIe siècle, que les éditeurs de Kehl répondaient à l'opinion générale en rédigeant la note suivante : « Voilà une grande vérité, très-peu connue, mais dite si simplement que les lecteurs frivoles ne l'ont pas remarquée; et on continue à répéter que Voltaire est un

philosophe superficiel, parce qu'il n'était ni déclamateur ni énigmatique ». Voltaire et tous les rationalistes entendent, par loi naturelle, celle que la raison de leur temps tire des rapports sociaux et familiaux et des droits individuels envisagés dans leur perfection possible. Leur erreur consiste à croire que cette loi est primordiale, et donnée par la nature même. Leur désir est juste et sage; ce sont les termes qui sont illusoires.

139-5. *Ceux qui la prêchent.* Rousseau. La réplique de B montre que Voltaire entrevoit ce qu'il y a de factice dans la prétendue loi naturelle.

139-21. *Allemand transplanté.* Georges Ier, de Hanovre, 1714.

141-16. *Tout dépend des organes.* Lueur.

141-29. *Préau.* Champ de foire du quartier Saint-Germain.

143-22. Voltaire place dans la bouche d'un Anglais les arguments en faveur de l'esclavage. Mais sa doctrine personnelle demeure vague.

144-4. *J. Perry* ne dit rien de contraire. Encore une chicane à l'adresse de Montesquieu.

144-32. *Il serait mieux que personne n'en eût.* B exprime ici la vraie opinion de Voltaire, le défenseur des serfs du mont Jura.

145-2. *Auprès du trou.* Plaisanterie ordinaire sur Maupertuis.

146-6. *J'entends cet usage où l'on est.* Cet usage existe toujours.

149-3. *N'est qu'un lâche.* Toutes les fois qu'un gouvernement prétendra soustraire à la discussion publique la politique et la religion, il fera acte de lâcheté, sinon de sottise (c.f. 148 : *sot et poltron*).

151-14. *Religion naturelle.* Rappelons-nous que ce mot faisait autant de peur aux bonzes de ce temps-là, qu'en fait matérialisme à ceux d'aujourd'hui.

151-27. *Abolir la théologie.* A méditer.

152-15. *Ecrivain ami de la raison.* Voltaire, *Essai sur les Mœurs*, XLV.

152-36. *Chambre étoilée.* Odieux tribunal d'exception, établi sous Henri VIII, aboli sous Charles Ier, 1641.

153-4. *Une bonne religion honnête.* Le Dieu des bonnes gens.

153-12. *L'auteur.* Louis Racine.

153-33. *Bulle ridicule. Unigenitus*, fabriquée par Le Tellier, confesseur de Louis XIV.

154-6. *Denier de saint Pierre.* Hélas!

155-19. *Une fausse science fait les athées.* Facile à dire.

*Petit ouvrage nouveau. Lettre à M. le prince de Brunswick.*

156-16. *Le droit de la guerre, je ne sais ce que c'est.* Réglementation de la violence, et dans la mesure que la force veut bien accepter.

156-33. *Au-delà du Gange, versent très-rarement le sang.*

Où Voltaire a-t-il pris cela? Confusion entre le sang des animaux, que les Brahmanes ne versent pas volontiers, et le sang humain, aussi peu épargné dans la vallée du Gange que dans toute autre.

157-38. *Qui pense profondément.* Saurin.

161-12. *Duc d'Anjou.* Philippe V, petit-fils de Louis XIV.

163-37. *Esprits de... vertige.* Souvenir d'*Athalie.*

165-11. *Gonin.* Escamoteur du XVIe siècle.

166-27. *Monotone de l'Iliade.* « Le plus grand grief que j'ai contre lui porte sur l'envie qu'on lui remarque fréquemment de réprimer les anciens... Il se contente de jeter des mots par intervalle. » (Grimm-Tourneux, t. III, 376-377.)

169-2. *S'imaginant par là.* On sait que la géologie et la paléontologie n'étaient pas nées encore.

169-24. *Louis d'Orléans*, avocat de la Ligue. *Réponse des vrais catholiques français à l'avertissement des catholiques anglais pour l'exclusion du roi de Navarre à la couronne de France*, 1588. Voltaire résume cette ineptie.

171-16. *Les rats romains.* Allusion à la fable de La Fontaine : « S'agit-il de délibérer? La cour en conseillers foisonne, etc. »

171-24. *Lui faire incontinent son procès.* Et la prison préventive donc!

171-33. *Prêt à signer tout cela.* Moins les prêtres, qui ont leur morale.

172-25. *Stephanus.* Etienne II.

174-5 *Quelques jongleurs.* Papes et légats.

174-18. *Vraie et philosophique. Le Siècle de Louis XIV.* Ce n'est pas l'opinion de Grimm, *Correspondance littéraire*, édition Tourneux (avril 1757) : « M. de Voltaire y a moins fait l'historien que le panégyriste ; la vérité disparaît sous son pinceau ou en reçoit un vernis faux, incompatible avec la sévérité qu'elle exige. »

174-35 et 175. *Qu'à dire un mot... On ne connaît pas ses forces.* On n'a pas assez lu ceci.

177-12. *Des indécences.* Allusion aux légèretés de La Barre, si cruellement punies.

178-20. *Ministre condamné à l'amende.* Nous n'en sommes pas là!

179-6. *Que la mère et les filles ne se battent pas.* Dès 1768, Voltaire prévoyait la sécession des Etats-Unis.

179-19. *Tonne de Heidelberg.* Cent muids.

179-22. *Appels comme d'abus.* Ridicule et lamentable affaire des billets de confession.

180-7. *Dans un livre. L'Homme aux quarante écus.*

181-8. *Tuer un homme en cérémonie.* Boileau, Sat. VIII. « Mener tuer un homme avec cérémonie. »

184-11. *Pas de nom pour signifier Dieu.* Amusante manie anti-juive.

185-9. *Je ne sais si.* En partie, *Dictionnaire philosophique Athéisme*, section II.

186-20. *J'ai cependant connu des mutins.* « Les Encyclopédistes. Les mutins sont nombreux aujourd'hui. » G. A.
188-1. *L'extrême folie.* L'exagération du terme prouve l'embarras de Voltaire. Que nous importent le carré, le cube, etc. Si la proportion était autre, nous n'aurions qu'à la constater. Toute cette argumentation est pitoyable et excellente parce qu'elle est le suprême et ultime effort du déisme.

XLII. Les Adorateurs. 1768 ou 1769, Londres, 42 p. in-8°. Reproduit avec la même composition au tome II des *Choses utiles et agréables*; inséré en partie dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, 1771, au mot *Eternité*.
195-4. *Ce Dieu.* Il est très-douteux que le *Li* et le *Tien* des Chinois fussent autre chose que le Ciel, principe mâle et actif, opposé à la Terre, principe féminin et passif.
195-14. *Les peuples du Gange* n'ont certainement pas été policés avant les Chinois; et la conception, d'ailleurs panthéiste, d'un Brahma, créateur par expansion, est très-postérieure au polythéisme naturaliste des Védas. Voltaire ne pouvait posséder sur la mythologie comparée que des notions infiniment vagues.
195-32. *Paroles sensées.* Voltaire est bien bon.
195-38. *Lucrèce, peintre des choses communes.* Jugement bizarre.
197-6. *Poëme épique. Henriade*, ch. VII.
197-23. *Mens agitat molem.* Un esprit meut la masse et se répand dans ce grand corps.
197-25. *Jupiter est quodcumque vides.* Jupiter est tout ce que tu vois, tout ce dans quoi tu te meus.
197-34. *Energumène.* Santeuil (1630-1697), chanoine de Saint-Victor.
200-26. *Le plaisir vient de Dieu.* Et la douleur?
201-25 et suiv. *Borelli* (1608-1679), physiologiste, auteur d'un traité latin du *Mouvement des animaux. Keill*, frère du mathématicien Jean Keill. *Hecquet*, médecin (1661-1737), le docteur *Sangrado* de Lesage. *Van Helmont* (1577-1677), grand savant, l'homme aux *archées* et aux deux *principes vitaux* situés dans l'estomac et dans la rate.
204-23. *Article Instinct.* Par Diderot.
204-33. *Pereira* (Gomez), auteur de *Antoniana Margarita, ouvrage non moins utile que nécessaire aux physiciens, médecins et théologiens* (en latin) 1554.
205-4. *Descartes, dans ses romans.* L'unique erreur de Descartes est de n'avoir pas compris l'homme parmi ses animaux-machines, et d'avoir fait intervenir un dieu dans son mécanisme.
205-9. *Bon poëte latin.* Patin le dit, croyons-l'en.
205-13. *Contre Lucrèce. Anti-Lucretius*, ou *de Dieu et de la Nature*, 9 livres, 1745. (Posthume.)
206-19. *Une épitre. L'âme des bêtes.*

207-13. *Un profond philosophe.* Malebranche. Et voilà Voltaire panthéiste! Otez ce dieu, égal au tout, le tout reste, ni diminué, ni accru.
208-3. *Des mots pour des choses.* Comment l'homme qui voit si clair tombe-t-il précisément dans l'erreur qu'il réfute. Trop *d'ineffables* dans ce curieux et excellent morceau.
208-22. *Un mode de l'être.* Encore Spinoza.
208-29. *Auteur du mal.* Nécessairement, s'il l'est du bien; puisque l'un ne peut se concevoir sans l'autre.
209-21. *On.* Platon.
209-25. *Shasta.* On appelle en *Sanscrit Çastras* des traités, des livres qui ont un caractère dogmatique. La révolte des *anges* et des *génies* est plutôt perse qu'indienne.
210-1. *Pour les punir.* C'est proprement toute la doctrine judéo-chrétienne.
211-16. *L'aile d'une mouche.* Mais ce génie fabrique la locomotive et le télégraphe électrique.
211-20. *Un automate.* Allusion au Joueur de flûte de Vaucanson.
212-25. *La résignation* n'a que faire ici. Empêche-t-elle l'existence du mal ?
212-38. *Un petit homme.* Je crains bien qu'il ne s'agisse de Jean-Jacques.
213-13. *Omnia mutantur.* Tout change, rien ne périt.
213-19. *Principal et invisible organe.* Que devient l'assertion si juste de la page 207 : « Il n'y a point d'être réel qui soit l'entendement humain » ?
213-23. *Ne point dire de bêtise sur le grand être.* Hélas!
213-24. *Guèbres ou Parsis.* Débris des anciens Perses, adorateurs d'Ahura Mazda, établis principalement à Bombay.
214-15 et suivantes. *Tous les jours à midi.* On reconnaît la *Genèse;* plus loin, l'arbre de la science du bien et du mal, Jonas, Ézéchiel, Isaïe, Elie, Moïse, Josué, les papes, Marie.
215-23. *Avec des tenailles.* Allusion au supplice de La Barre.
216-36. *Stolifères.* Porteurs d'étole (*stola*).

XLIII. Un chrétien et un juif devant un sénateur, en présence de Marc-Aurèle. Extrait de la *Paix perpétuelle* (xv, xvi, xvii), ouvrage publié en 1769.
222-10. *Cinquante ans.* Et plus, tous les évangiles canoniques étant postérieurs à la prise de Jérusalem par Titus, et le quatrième datant du second siècle.
225-13. *Une églogue de Virgile. Pollion.* Il se trouve encore des partisans de cette puérilité. Voir la *préface* et les *notes* de notre traduction des Bucoliques, *Virgile et Kalidasa.*
225-36. *Nec tanta superbia.* Tant de superbe ne sied pas aux vaincus.
229-8. *Il faut contraindre.* C'est le fameux *compelle intrare.*

XLIV. *Voltaire et Telliamed.* Extrait de *l'Homme aux quarante écus* (1768), chap. VI, intitulé : *Nouvelles douleurs occasionnées par les nouveaux systèmes.* (*Ce petit morceau est tiré des manuscrits d'un vieux solitaire.*)

Ce dialogue et les deux suivants devraient être placés avant les deux qui précèdent.

231-10. *Telliamed.* De Maillet (1656-1738), consul général de France en Egypte, avait publié sous ce nom (anagramme du sien), un ouvrage où quelques-unes des découvertes de la Géologie moderne sont pressenties.

232-12. *La terre est un globe de verre.* C'est une plaisanterie de Buffon.

233-25. *Et j'aime mieux croire.* Facétie célèbre.

234-4. *Aucune coquille dans les montagnes d'Amérique.* Qu'en savait-il ? Et qui rirait aujourd'hui ? Ce n'est pas Voltaire.

234-32 et suivantes. *Monades... matière subtile.* Allusions à Leibnitz et à Descartes.

235-3. *Se tromper sur la structure du globe.* C'est ce qui arriva à Voltaire.

235-8. *Un Lapon.* Maupertuis, qui avait fait un voyage au pôle (G. A.).

235-27. *Une de mes diatribes. Le docteur Akakia.*

XLV. Le jeune marié et le philosophe. *Questions sur l'Encyclopédie*, sixième partie, 1771, p. 215-226.

Une partie de ce dialogue avait paru, moins le morceau intitulé *Génération*, et avec des variantes, dans *l'Homme aux quarante écus* (1768), ch. VII.

236-5. *Cosmogonites. Sic.*

237-2. *Nous ignorons comment on le fait naître.* Voltaire confond ici le *pourquoi* et le *comment*. Nous savons très-bien ce *comment*.

*Var.* Nous transcrivons le début du dialogue dans *l'Homme aux quarante écus.* Le lecteur relèvera plus aisément les variantes, qui sont nombreuses.

« ... Sa femme devint bientôt grosse. Il alla trouver son géomètre, et lui demanda si elle lui donnerait un garçon ou une fille. Le géomètre lui répondit que les sages-femmes, les femmes de chambre, le savaient pour l'ordinaire, mais que les physiciens, qui prédisent les éclipses, n'étaient pas si éclairés qu'elles.

« Il voulut savoir ensuite si son fils ou sa fille avait déjà une âme. Le géomètre dit que ce n'était pas son affaire, et qu'il en fallait parler au théologien du coin.

« L'Homme aux quarante écus, qui était déjà l'homme aux deux cents pour le moins, demanda en quel endroit était son enfant. Dans une petite poche, lui dit son ami, entre la vessie et l'intestin rectum. Ô Dieu paternel ! s'écria-t-il, l'âme immortelle de mon fils née et logée entre

de l'urine et quelque chose de pis! — Oui, mon cher voisin, l'âme d'un cardinal n'a point eu d'autre berceau; et avec cela on fait le fier, on se donne des airs.

« — Ah! monsieur le savant, ne pourriez-vous point me dire comment les enfants se font?

« — Non, mon ami; mais si vous voulez, je vous dirai ce que les philosophes ont imaginé, c'est-à-dire comment les enfants ne se font point.

« Premièrement, le révérend Père Sanchez, dans son excellent livre *de Matrimonio*, est entièrement de l'avis d'Hippocrate; il croit, comme un article de foi, que les deux véhicules fluides de l'homme et de la femme s'élancent et s'unissent ensemble, et que dans le moment l'enfant est conçu par cette union; et il est si persuadé de ce système physique, devenu théologique, qu'il examine, chapitre XXI du livre second, *Utrum virgo Maria semen emiserit in copulatione cum Spiritu Sancto.* (Si la vierge Marie émit de la semence dans sa copulation avec l'Esprit Saint.)

— Eh! monsieur, je vous ai déjà dit que je n'entends pas le latin; expliquez-moi en français l'oracle du P. Sanchez.

« Le géomètre lui traduisit le texte, et tous deux frémirent d'horreur.

« Le nouveau marié, en trouvant Sanchez prodigieusement ridicule, fut pourtant assez content d'Hippocrate; et il se flattait que sa femme avait rempli toutes les conditions imposées par ce médecin pour faire un enfant.

« — Malheureusement, lui dit le voisin, il y a beaucoup de femmes qui ne répandent aucune liqueur, qui ne reçoivent qu'avec aversion les embrassements de leurs maris, et qui cependant en ont des enfants. Cela seul décide contre Hippocrate et Sanchez.

« De plus, il y a très-grande apparence que la nature agit toujours dans les mêmes cas par les mêmes principes; or, il y a beaucoup... » Suivez, p. 239-14.

239-26. *Gens de cour.* Var. 1768 : de la cour.

239-29. *Leurs coqs.* Var. 1768 : *les* coqs.

240-30. *Deux Hollandais.* Leuwenhoeck et Hartsoeker.

241-31. *Extrêmement plaisant.* Encore Maupertuis.

243-20. *Dresser mes oreilles.* Certains hommes possèdent encore ce trait d'atavisme, qui révèle l'existence d'ancêtres à oreilles érectiles.

# TABLE DES MATIÈRES

—


PRÉFACE : Voltaire et les religions . . . . I à XXXII

XXXVI. Liberté de conscience . . . . . 1

XXXVII. Le dîner du comte de Boulainvilliers

I. Avant dîner . . . . . 5

II. Pendant le dîner . . . . . 12

III. Après dîner . . . . . 31

Pensées de M. l'abbé de Saint-Pierre . . . . . 38

XXXVIII. Sur la cause première, ou Platon et Madétès . . . . . 43

XXXIX. Relation du bannissement des jésuites de la Chine par l'auteur du *Compère Mathieu*, ou l'Empereur de la Chine et le Frère Rigolet . . . . . 48

XL. Entretiens chinois entre un mandarin et un jésuite. . . . . 68

Première conférence . . . . . 68

Deuxième conférence . . . . . 75

Troisième conférence . . . . . 80

XLI. L'A B C, dix-sept dialogues traduits de l'anglais de M. Huet.

I. Sur Grotius, Hobbes et Montesquieu . . . . . 90

II. Sur l'âme. . . . . 108

III. Si l'homme est né méchant et enfant du diable. . . . . 112
IV. De la loi naturelle et de la curiosité. . . . . 122
V. Des manières de perdre et de garder sa liberté, et de la théocratie . . . . . 127
VI. Des trois gouvernements, et de mille erreurs anciennes . . . . 133
VII. Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne . . . . . 137
VIII. Des serfs de corps . . . . . 141
IX. Des esprits serfs . . . . . 145
X. Sur la religion. . . . . 148
XI. Du droit de la guerre . . . . . 155
XII. Du code de la perfidie . . . . . 164
XIII. Des lois fondamentales . . . . . 168
XIV. Que tout état doit être indépendant. . . . . 172
XV. De la meilleure législation. . . . 176
XVI. Des abus. . . . . 179
XVII. Sur des choses curieuses. . . . . 182

XLII. Les adorateurs, ou les louanges de Dieu. (Ouvrage unique de M. Imhof, traduit du latin.) . . . . 194

XLIII. Un chrétien et un juif devant un sénateur, en présence de Marc-Aurèle. . . . . 218

XLIV. Voltaire et Telliamed. . . . . 231

XLV. Le jeune marié et le philosophe.
Génération . . . . . 236
Entretien d'un jeune marié fort naïf, et d'un philosophe. . . . . 237

NOTES ET VARIANTES. . . . . 245

*Récentes publications de M. André Lefèvre.*

---

— De la nature des choses. Traduction en vers français du poëme de Lucrèce, *De Rerum Natura*, avec introduction et sommaires. Un vol. gr. in-8°, Sandoz et Fischbacher.

— Religions et mythologies comparées, 2e édition, in-18, Ernest Leroux.

— Etudes de linguistique et de philologie, in-18, Ernest Leroux.

— La philosophie, in-18, 612 p. Reinwald.

(Un volume de la *Bibliothèque des Sciences contemporaines.*)

---

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 FEB 1998
OF OXFORD
LIBRARY

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

*27-31, passage Choiseul, à Paris.*

# NOUVELLE COLLECTION

## JANNET-PICARD

PRIX DE CHAQUE VOLUME IN-16

Papier glacé, br. ou relié en percal. bleue (non rogné). 2 fr. 50
Papier vélin (fil), br., dans un étui percaline bleue... 5 fr. »
Papier de Chine, broché en étui (tiré à 16 ex.) ..... 15 fr. »

Etablir les textes d'après les manuscrits ou d'après les éditions originales, et, de la sorte, offrir l'œuvre authentique de l'auteur et non des éditions revues, corrigées, arrangées, c'est-à-dire transformées, tronquées, détruites; — élucider par des notes, des notices et des glossaires, des œuvres que chacun doit connaître; — fournir à tous, à des prix modiques, des éditions réservées jusqu'alors aux bibliophiles favorisés par la fortune : voilà le plan et le but de la *Nouvelle collection Jannet-Picard.*

DERNIÈRES PUBLICATIONS

VOLTAIRE. Dialogues et entretiens philosophiques ; recueil complet de tous les dialogues publiés isolément, ou sous ce titre, et augmenté notablement par l'addition de tous les dialogues extraits des œuvres complètes de Voltaire; avec introduction, notes et variantes, et index philosophique, par ANDRÉ LEFÈVRE. 3 vol. Tomes Ier et II parus..... 2 vol.
Prochainement le tome III, sous presse.

DIDEROT. Chefs-d'œuvre, avec préfaces, notes et variantes, par L. ASSELINE et A. LEFÈVRE. Tome Ier paru..... 1 vol.
*Sous presse :* les tomes II, III, IV.

*Œuvres de* Mme DE STAAL (*Mlle Delaunay*), avec notice historique, notes et tables analytiques, par M. DE LESCURE. 2 vol.

*LES MERVEILLES DE L'INDE.* (ADJAÏB AL-HIND.) — Avec introduction, notes, index analytique et géographique, par L. MARCEL DEVIC.. ..... ..... .... 1 vol.

## *OUVRAGES PUBLIÉS :*

| | |
|---|---|
| RABELAIS. Œuvres complètes, avec glossaire-index | 7 vol. |
| MAROT. Œuvres complètes | 4 vol. |
| VOLTAIRE. Dialogues (tomes Ier et II parus) | 3 vol. |
| DIDEROT. Chefs-d'œuvre (tome Ier paru) | 4 vol. |
| LA FONTAINE. Contes et Nouvelles | 2 vol. |
| LA FONTAINE. Fables | 2 vol. |
| CH. D'ORLÉANS. Poésies complètes | 2 vol. |
| MONTESQUIEU. Lettres persanes | 2 vol. |
| LE SAGE. Le Diable boiteux | 2 vol. |
| FURETIÈRE. Le Roman bourgeois | 2 vol. |
| Heptaméron des Nouvelles de la ROINE DE NAVARRE | 2 vol. |
| Lettres de Mlle DE LESPINASSE | 2 vol. |
| STAAL (Mme DE). Œuvres : mémoires, lettres, etc. | 2 vol. |
| VILLON. Œuvres complètes | 1 vol. |
| REGNIER. Œuvres complètes | 1 vol. |
| MALHERBE. Poésies complètes | 1 vol. |
| Les Aventures de Til Ulespiègle | 1 vol. |
| L'Homme à Bonnes Fortunes | 1 vol. |
| Manon Lescaut | 1 vol. |
| Le Romant de Jehan de Paris | 1 vol. |
| La Princesse de Clèves | 1 vol. |
| Histoire de don Pablo de Ségovie | 1 vol. |
| La Reconnaissance de Sakountalâ | 1 vol. |
| Les Pastorales de LONGUS ou Daphnis et Chloé | 1 vol. |
| Paul et Virginie | 1 vol. |
| Contes fantastiques { Le Diable amoureux, par CAZOTTE. Le Démon marié, par MACHIAVEL. Merveilleuse Histoire de Pierre Schlémihl. } | 1 vol. |
| La Célestine | 1 vol. |
| Souvenirs de la marquise de CAYLUS | 1 vol. |
| PERRAULT. Contes en vers et en prose | 1 vol. |
| RESTIF DE LA BRETONNE. Les Contemporaines, choix des plus caractéristiques de ces Nouvelles : | |
| * Contemporaines mêlées | 1 vol. |
| ** Contemporaines du commun | 1 vol. |
| *** Contemporaines par gradation | 1 vol. |
| Merveilles de l'Inde (inédit) | 1 vol. |

### SOUS PRESSE :

VOLTAIRE. Dialogues et Opuscules divers, avec Préfaces et Notes, par André Lefèvre, t. III et dernier.

DIDEROT. Chefs-d'Œuvre, Notice et Notes par L. Asseline et A. Lefèvre, t. II, III, IV.

Et plusieurs ouvrages, vers et prose.

ÉVREUX, Ch. HÉRISSEY, imp. — 170.

Chaminade
9.2.98
Frs 300
3 Vols
VOLT.]
971999